

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DES LETTRES

HISTOIRE
DU
JOURNAL DE TRÉVOUX
DEPUIS 1701 JUSQU'EN 1762

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

PAR

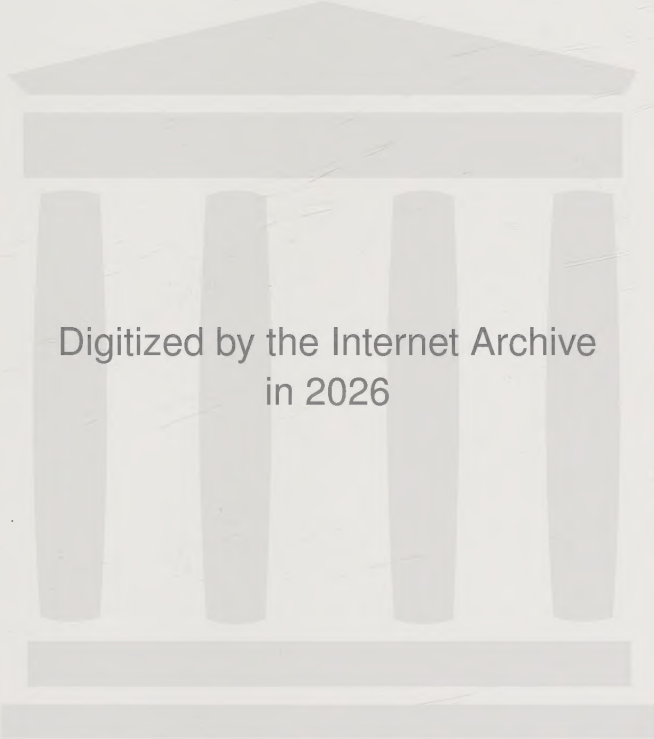
GUSTAVE DUMAS, M. A.

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
3 & 5, RUE PALATINE (V^{ie})

—
1936

HISTOIRE
DU
JOURNAL DE TRÉVOUX

(1701-1762)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts.

*Recueillis par l'Ordre de Son Altesse
Serenissime Monseigneur Prince
Souverain de Dombes.*

Janvier 2
Février 5 1701.



A TREVoux,
De l'Imprimerie de S. A. S.

Et se vendent à Paris,

Chez ETIENNE GANEAU Libraire
Rue Saint Jacques, vis à vis la Fontaine
St. Severin, aux Armes de Dombes.

Avec Privilège & Approbation.

M. D C C I.

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DES LETTRES

HISTOIRE
DU
JOURNAL DE TRÉVOUX
DEPUIS 1701 JUSQU'EN 1762

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

PAR

GUSTAVE DUMAS, M. A.

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
3 & 5, RUE PALATINE (VI^e)

—
1936



AVANT-PROPOS

La thèse, que nous avons l'honneur de soumettre à la faculté des Lettres de l'Université de Paris, n'a d'autre prétention que d'ajouter quelques pages à l'histoire d'un journal du XVIII^e siècle. Ce journal, Mémoires pour l'Histoire des sciences et des beaux-arts, est peu connu dans le monde littéraire. Nous n'avons que trois écrits sur ce sujet. L'Esprit des Journalistes de Trévoux, en quatre volumes, par M. Alletz¹ est une compilation des critiques avec quelques dissertations originales, qui, selon son avis, sont les plus dignes et les plus capables de faire paraître l'esprit des Journalistes. Les Mémoires d'une Société célèbre, en trois volumes, par l'abbé Grosier², ne sont qu'une collection de dissertations choisies parmi la multitude que renferme le Journal; et le der-

1. *L'Esprit des Journalistes de Trévoux*, ou Morceaux Précieux de Littérature, répandus dans les *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, depuis leur origine en 1701, jusqu'en 1762. Contenant ce qu'il y a de plus neuf et de plus curieux, soit pour les Ouvrages dont ces Littérateurs ont rendu compte, soit pour les Réflexions judicieuses qui servent de préliminaires à leurs Analyses. Par Pons Augustin Alletz, chez De Hansy, le jeune, Libraire, rue S. Jacques, près les Mathurins, Paris, 1771.

2. *Mémoires d'une société célèbre*, considérée comme corps littéraire et académique depuis le commencement de ce siècle: ou Mémoires des Jésuites sur les sciences, les belles-lettres et les arts; publiés par M. l'Abbé Grosier, chanoine de Saint-Louis du Louvre, Paris, chez Defer-Demaïsonneuve, 1790.

nier, *Essai Historique, que le Père Sommervogel a mis en tête de la Table Méthodique des Mémoires de Trévoux*³.

Dans le présent écrit, nous n'avons qu'un seul but : donner une courte histoire, purement extérieure, du Journal, sa chronologie, ses auteurs, ses dispositions matérielles, etc., et cela en nous bornant à la période pendant laquelle il a été sous la direction des Jésuites. Nous réservons pour plus tard une étude plus approfondie sur le rôle joué pendant soixante ans par le Journal dans le monde intellectuel, sur son goût littéraire, sur les principaux chefs de discussion, jansénisme, politique, etc., avec une étude détaillée sur ses relations avec l'esprit philosophique. Car la plupart des grands ouvrages du siècle sont passés en revue dans les pages du Journal. Voltaire, Diderot, Vauvenargues, Montesquieu, Buffon, Condillac, Rousseau, Helvétius — tous y occupent une place importante. Notre étude ultérieure essaiera d'apprécier les critiques qui ont été faites de leurs écrits; et aussi d'indiquer les raisons pour lesquelles certains ont été omis.

La présente thèse, quoique nécessaire comme mise en scène des études ultérieures, n'essaie donc point d'entrer dans l'intérieur du Journal. Cependant, nous croyons que ces recherches, conduites pendant une dizaine d'années, auront en elles-mêmes quelque utilité pour préciser plusieurs points sur l'histoire totale d'un Journal digne de l'attention des gens de lettres. C'est avec cet espoir que nous osons proposer cette thèse.

3. *Table Méthodique des Mémoires de Trévoux (1701-1775)*, Dissertations, Pièces Originales ou Rares, Mémoires. Précédée d'une Notice Historique, par le Père P. C. Sommervogel, de la Compagnie de Jésus. Paris, Agnuste Durand, Libraire, rue des Grès, 7, 1864.

CHAPITRE PREMIER.

LA CRÉATION DU JOURNAL.

Le 7 février 1678, Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils naturel de Louis XIV, écrit de Saint-Germain la lettre suivante à Mme de Montespan, sa mère :

« Je suis inconsolable, madame, de vous avoir vue partir aujourd'hui. Le roi m'a fait l'honneur de me regarder quand il est sorti de la chapelle; j'ai été ravi du petit signe de tête qu'il m'a fait, mais affligé de son départ, et pour vous, madame, fort mal content de ce que vous ne paroissiez point affligée; vous étiez belle comme un ange. Adieu, ma belle madame.

« (Signé) LE MIGNON ¹. »

Sans doute le même désir d'attirer un regard du roi, d'être encore ravi d'un « petit signe de tête » approbatif a inspiré, vingt ans plus tard, le duc du Maine, digne

1. Extrait d'un ouvrage intitulé *Œuvres d'un auteur de sept ans*. Cet ouvrage, qui ne porte ni date ni nom d'imprimeur, renferme une dédicace à Madame de Montespan, quelques fragments des devoirs du duc du Maine, et un assez grand nombre de lettres de lui, le tout publié, sans doute, à la fin de 1678 sur l'initiative de Madame de Maintenon et de Racine. Cet ouvrage a été publié à un très petit nombre d'exemplaires, une quinzaine au plus, très beaux d'ailleurs, uniquement pour le roi et la famille royale. Il y en a deux à la Bibliothèque Nationale, un autre à celle de Versailles, et un autre à Maintenon. La plupart de ces lettres, vingt-cinq environ, ont été publiées dans la *Correspondance Générale de Madame de Maintenon*, Lavallée, Charpentier, 1865, 2 vol.

élève de Mme de Maintenon², le désir d'imiter son illustre père dans son rôle de mécène.

**Principauté
de
Dombes.**

En vertu de la donation à lui faite par Mlle de Montpensier, la grande Mademoiselle, — donation approuvée par des lettres patentes du Roi, le duc du Maine entra en possession de la principauté de Dombes en mars 1682. Cet « ancien pays de France » était compris dans le département actuel de l'Ain, entre la Bresse et la Saône, ou entre le Mâconnais et le Lyonnais³. La Dombes fit d'abord partie du royaume d'Arles; mais, dès le temps de Philippe-Auguste, elle fut reconnue absolument indépendante, un Etat libre, et en dehors de l'autorité directe du Roi. Selon les lettres patentes accordées par Louis XIV : « le souverain de Dombes n'est point à son égard comme un vassal à l'égard de son Seigneur, mais seulement comme un souverain à l'égard d'un plus puissant⁴ ».

Trévoux.

C'était un pays très agréable, situé dans la Bresse même, où il était comme enclavé, et consistait en onze châtellenies : Beauregard, Montemerle.

2. Le duc du Maine fut, dès sa naissance, confié aux soins de Madame de Maintenon, ainsi que ses frères et sœurs. Elle l'éleva en cachette dans une maison qui existe encore et qui est actuellement le n° 25 du boulevard Montparnasse, Paris, jusqu'en décembre 1673, date à laquelle il fut légitimé et où il parut à la cour. Le rôle effectif de la gouvernante dura jusqu'au 8 janvier 1680, date à laquelle Madame de Maintenon fut nommée seconde dame d'atours de la dauphine, charge qui fut créée exprès pour Madame de Maintenon, le roi désirant l'avoir dans son entourage. Le Marquis de Montchevreuil fut alors nommé gouverneur du duc du Maine, ainsi qu'en témoigne une lettre de Madame de Maintenon du 23 janvier 1680, par laquelle elle confie le prince à son nouveau gouverneur.

3. Cf. *Histoire de Dombes*, tirée des manuscrits de Guichenon. (Bibliothèque Mazarine, Ms. 3410, *Histoire de Trévoux*, p. 226.)

4. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. vi, p. 125.

Toissei, Lans, Chalamon, Chatelar, S. Trivier, Villeneuve, Ambérieu, Lignieu et Trévoux⁵. Trévoux était la capitale de cette principauté, et son nom signifie trois chemins, *Trivortium*, c'est-à-dire *Treviae* ou *Trivium*. « Car, comme on a nommé deux chemins, ou un ruisseau divisé en deux canaux *Divortium*, expression que l'on a depuis appliquée aux séparations des mariages; *Trivortium* signifie aussi un chemin divisé en trois, qu'on appelle autrement *Trivium*, et qui, dans la Bresse, dans le pays de Dombes et dans le Lionnais, est appelé par le peuple un *Treivou* ou *Trevvo*. L'occasion de ce nom donné à la ville de Trévoux a été, parce qu'en ce lieu l'un des grands chemins d'Agrippe, gendre d'Auguste, fit faire dans les Gaules pour conduire les armées, et qu'on nomma pour cela voyes militaires, se divisoit en trois. Strabon, qui a décrit ces grands chemins, dont la ville de Lyon était le centre, nous en représente un qui tiroit vers le Rhin pour aller en Allemagne. Ce grand chemin, dont on voit encore à une lieue de Lyon les vestiges de plus de cent trente toises d'étendue, se divisoit en trois à l'endroit où Trévoux fut bâti: l'un alloit sur les bords de la Saône à Bezançon, où l'on voit de grands vestiges; un autre, qui passoit par la Bresse, menoit à Genève et à Basle; un troisième passoit par le pays de Dombes et alloit vers les Suisses⁶. »

La situation de Trévoux est « à trois lieues de Lyon, et à sept de Mâcon, à l'Orient et sur la rive gauche de la

5. Cf. *Dictionnaire Historique*, par Louis Moreri, Paris, Coignard, MDCCXXXII, t. III, p. 268. De ce dictionnaire, les tomes VII et VIII (Supplément) et les tomes IX et X (Nouveau Supplément) sont de l'Abbé Goujet. Pour éviter la confusion, nous ne ferons la référence qu'à Moreri pour tous les volumes cités dans les notes.

6. *Mémoires de Trévoux*, août 1703, p. 1494, article *Eclaircissement sur la maison des Trivulces Seigneurs Milanois*, par le P. Ménéstrier.

Saône, sur le penchant d'une colline, qui s'abaisse jusqu'au bord de cette rivière ⁷ ».

Au-dessus de la colline est une grande plaine, où se donna une sanglante bataille entre Sévère et Albin, l'an 198, suivant l'opinion de plusieurs historiens. Le Prince souverain de Dombes y transféra, l'an 1696, son parlement qui, auparavant, siégeait à Lyon. Il était composé « de trois présidents, de trois Maitres des Requêtes, d'un Chevalier d'honneur, qui juge l'épée au côté, de douze Conseillers, dont il y en a deux Clercs, d'un Procureur Général, de deux Avocats Généraux, et de quatre Secrétaires... Il y a aussi une Chambre du Trésor pour la garde des papiers, un Hôtel pour la monnaie, et un Palais pour le Gouverneur ⁸. Ce qui fait connaître que la ville de Trévoux est fort ancienne, c'est que dans la décadence du Royaume de Bourgogne, arrivée en 1032 par la mort de Rodolphe III, dit *le Fainéant*, elle appartenait déjà en tout droit de souveraineté au Sire de Villars, aussi bien que toutes les Terres de Dombes... Elle a eu ensuite divers Seigneurs jusqu'à Humbert VII de la Maison de Thoiré, qui la vendit à Louis, Duc de Bourbon, avec toute la Châtellenie, et plusieurs autres Terres, dont la Souveraineté de Dombes... a été formée ⁹ ». Il y avait un hôpital, bâti et fondé par Anne-Marie-Louise d'Orléans, princesse de Dombes; un couvent des Pères du Tiers Ordre de Saint François, un autre de Carmélites, et un troisième d'Ursulines. En 1525, sous le règne de Louise de Savoie, mère de François I^{er}, roi de France, le Pape Clément VII y érigea un chapitre qui fut composé

7. Moreri, t. vi, p. 604.

8. En outre, un conseil privé séant à Paris. Cf. *Table Méthodique*, Sommervogel, p. x.

9. *M. de T.*, avril 1709, p. 657, art. *Dictionnaire Universel*, par M. Corneille.

d'un doyen, conseiller honoraire au parlement, d'un chantre, d'un sacristain et de dix chanoines, tous concurrens de la ville.

Quant au nom de Trévoux, on voit dans la *Correspondance entre Despréaux et Brossette* que ni son orthographe ni sa prononciation n'étaient pas encore bien déterminées au commencement du siècle. Ainsi, dans la lettre de Brossette à Despréaux, le 20 novembre 1703, il écrit :

« Je vois dans votre lettre, par la manière dont vous écrivez le mot de Trévoux, que vous le prononcez avec un *é* masculin; cependant, nous disons Trevoux avec un *e* muet, comme *treteau*. *Quid juris?* Devons-nous suivre votre usage plutôt que le nôtre? Ma raison de douter est que la ville de Trevoux est dans notre territoire, et qu'il semble qu'on doive s'assujettir à la prononciation du pays, de même que l'on prononce le *Catelet* et la *Cappelle*, suivant l'idiome picard, quoique dans le fond il fût plus régulier de dire le *Chatelet* et la *Chapelle*. Mandez-moi, je vous prie, quel est votre sentiment. »

Sous date du 7 décembre, Boileau a répondu :

« Pour répondre maintenant à la question que vous me faictes sur la prononciation du mot de Trévoux, et s'il faut un accent sur la pénultième, je vous dirai que c'est vous qui avés entièrement raison, et que ma faute vient de ce que je n'avais jamais entendu prononcer le nom de cette ville avant les journaux de MM. de Trévoux. »

Dans le Journal même, on employe le mot Trevoux, sans accent, jusqu'au mois de juillet 1737. Mais depuis

ce temps-là, il se trouve toujours accentué, et dans les *Mémoires* et dans les autres écrits ¹⁰.

Le mécénat
du duc
du Maine.

Dans tous les détails administratifs, ce petit territoire était entier, complet et bien organisé. Cependant, son souverain voulut comprendre aussi dans la sphère de ses intérêts le domaine des Lettres et des Sciences ¹¹. En 1695 on fit donc ouvrir une imprimerie considérable, qui a fait connaître la ville de Trévoux et dans ce temps-là et dans l'histoire, — une ville jusqu'à cette époque assez obscure. Quelque temps après, au commencement du XVIII^e siècle, le duc du Maine demanda aux Jésuites de publier sous ses auspices des *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des beaux-arts*, publication appelée à prendre place parmi les monuments littéraires d'un siècle tout bouillonnant d'activité intellectuelle.

10. *Correspondance entre Boileau Despréaux et Brossette*, publiée par Auguste Laverdet, Paris, Techener, MDCCCLVIII, pp. 169, 170.

11. « M. de duc du Maine avait l'esprit éclairé, fin et cultivé; toutes les connaissances d'usage, spécialement celles du monde au souverain degré; un caractère noble et sérieux. La religion, peut-être plus que la nature, avait mis en lui toutes les vertus, et le rendait facile à les pratiquer. Il aimait l'ordre, respectait la justice, et ne s'écartait jamais des bienséances. Son goût le portait à la retraite, à l'étude et au travail. Doué de tout ce qui rend aimable dans la société, il ne s'y prêtait qu'avec répugnance. On l'y voyait pourtant gai, facile, complaisant, et toujours égal. Sa conversation solide et enjouée était remplie d'agréments, d'un tour aisé et léger; ses récits amusants, ses manières noblement familières et polies, son air assez ouvert. Le fond de son cœur ne se découvrait pas: la défiance en défendait l'entrée, et peu de sentiments faisaient effort pour en sortir. » Ce passage termine les *Mémoires de Madame de Staal*, Collection de Petitot, Paris.

Saint-Simon dit exactement le contraire. Cf. *Louis XIV et sa Cour, Portraits, Jugements et Anecdotes*, extraits des mémoires authentiques (1694-1715). Paris, Hachette, 1857, p. 125.

Le mot
« Journal »
au XVIII^e siècle.

Comme ces *Mémoires* furent présentés sous la forme d'un *journal*, nous entendrons ce mot, sans nous occuper du sens actuel, dans le sens spécial au XVIII^e siècle. Camusat le définit : « Un journal est un ouvrage périodique qui, paraissant régulièrement au temps marqué, annonce les livres nouveaux ou nouvellement imprimés, donne une idée de leur contenu, et sert à conserver les découvertes qui se font dans les sciences; bref, un ouvrage où l'on recueille tout ce qui arrive journellement dans la République des lettres ¹². » En d'autres termes, Bellin disait : « Ouvrage périodique, qui contient des extraits des livres nouvellement imprimés, avec un détail des découvertes que l'on fait tous les jours dans les arts et dans les sciences ¹³. » Les journaux de ces jours-là « ne sont que des Revues ou Bulletin pour érudits. Et non pas pour érudits à notre mode, enfermés dans leur spécialité et capables de juger, le plus souvent, ce qu'ils lisent; mais d'érudits à la mode de Rabelais et des humanistes de la Renaissance, avides de toute science, de toute curiosité, de tous les textes, de toutes les chicanes. Peu ou pas d'articles originaux, mais des analyses et comptes rendus de livres, passant en revue, dans une juxtaposition incohérente, tout ce qu'entassent sur tous les sujets tous les érudits de l'Europe ¹⁴ ». Ce que l'on appelait des « extraits », au sens de « résumés », ou plutôt de critiques d'un livre, a fourni la plupart des articles de journaux.

12. *Histoire Critique des Journaux*, par M. C. XXX (Camusat). Amsterdam, Bernard, 1734, 2 vol.

13. *Encyclopédie Méthodique*. Paris, Panckoucke, MDCCLXXXIV, Grammaire et Littérature, t. II, p. 385.

14. *Histoire de la Clarté Française*, par Daniel Mornet. Payot, Paris, 1929, p. 32.

L'état du
journalisme
au début
du XVIII^e siècle.

L'état du journalisme à cette époque¹⁵ est bien décrit par M. Georges Weill dans sa sérieuse étude, *Journal*¹⁶, et d'une façon beaucoup plus restreinte et d'après les indications de Moreri¹⁷ et de Struvius¹⁸ par Betty Trebelle Morgan dans sa thèse, *Histoire du Journal des Sçavans*¹⁹. En conséquence, nous ne nous arrêterons pas à un sujet déjà bien sérieusement étudié ces temps derniers. Il faut, pourtant, ici, rappeler le monopole que le gouvernement en France se réservait sur les périodiques. Le Professeur Weill divise la presse d'Etat en trois catégories : presse politique, *La Gazette*; presse scientifique, *Le Journal des Savants*; presse littéraire et mondaine, *Le Mercure*²⁰; classement qui n'est pas absolument rigoureux. Lui-même note que le *Journal des Savants*, par exemple, s'engagea non pas seulement dans les discussions scientifiques, mais aussi bien dans celles de la littérature. Ce monopole, alors, empêchait la publication, revêtue d'autorité, d'autres périodiques en France, et les privilèges des journaux établis étaient souvent fortifiés par la vigilance du gouvernement, comme témoigne

15. « L'incessante floraison du siècle qui vient de mourir semble avoir épuisé les forces de la terre; les lettres françaises sont trop intellectuelles, trop sèches pour répondre aux curiosités de ceux qui se souviennent et de ceux qui espèrent... » *Les Maîtres de la Sensibilité Française au XVIII^e siècle*, par Pierre Trahard, Paris, Boivin, t. 1, p. 31.

16. *Le Journal*, par Georges Weill. Paris, La Renaissance du Livre, 1934.

17. Article *Journaux*.

18. *Burcardi Gotthelsii Struvii Introductio in Notitiam Rei Litterariae et Usus Bibliothecarum*. Francofurti et Lipsiae, Apud Ernestum Claudium Bailliar, MDCCXXIX.

19. *Histoire du Journal des Sçavans*, par Betty Trebelle Morgan. Paris, Presses Univers., 1929.

20. Weill, p. 87.



l'essai de lancer le *Journal de la Ville de Paris* ²¹, qui fut arrêté après le premier numéro.

L'Imprimerie
de
Trévoux. Mais hors d'atteinte de ce monopole, la principauté de Dombes pouvait agir en toute indépendance. Au-dessus de la porte d'une maison à Trévoux ²², on lit sur la pierre l'inscription suivante :

IMPRIMERIE

DE

S. A. S.

Elle marque l'endroit où s'exerçait l'activité intellectuelle et littéraire de *Son Altesse Sérénissime*. De cette maison, perchée sur le flanc de la colline, la vue du paysage s'étend très vaste, presque illimitée, et symbolise, si l'on veut, l'étendue et la variété des sujets traités dans le Journal qui s'imprime là. L'histoire de cette imprimerie, cependant, n'est pas très brillante dans les annales de la principauté. Le 28 décembre 1603 un privilège avait été accordé par Henri de Bourbon-Montpensier à Claude Morillon, de Villefranche-en-Beaujolais, qui prenait le titre d'imprimeur des souverains de Dombes et leurs armoiries pour marque de la maison. Dans quelle mesure le Sieur Morillon a-t-il exploité son privilège, les documents n'en disent rien. Mais en 1670, Jean Molin, imprimeur à Lyon, reçut d'Anne-Marie-Louise d'Orléans des lettres patentes pour exercer sa profession à Trévoux. La plupart de ses imprimés furent présentés sous une

21. Colletet fut l'éditeur. Cf. Weill, p. 41.

22. 3, rue du Gouvernement; à présent la résidence du Docteur Clément Desbos.

fausse rubrique, mais pour plusieurs on a la certitude qu'ils sortent de chez lui ²³.

Quand le prince transporta son parlement à Trévoux, il donna un nouveau privilège à Pierre le Rouge, le 20 février 1697, parce qu'on lui avait fait des plaintes à propos du travail d'André Molin, successeur de Jean. Molin, furieux, suscita des difficultés à Lyon de la part des marchands de caractères et de papier, si bien que le Rouge, fatigué de ces intrigues continuelles, céda son privilège, qui passa ensuite à Lambert Gaspariny et, de lui, à un nommé Drapier. Pour faire reprendre le travail et « relever ladite imprimerie ²⁴ », un privilège général fut accordé, le 26 juin 1699, à Jean Boudot, qui s'associa aussitôt Etienne Ganeau. Selon les conventions faites à Paris, le 11 août 1699, Boudot abandonna son privilège à Etienne Ganeau, qui l'exerça jusqu'à la réunion de la Dombes à la France, au mois d'août 1762 ²⁵. Ce fut, donc, de cette imprimerie que, pendant trente ans, sortirent les *Mémoires pour les sciences et les beaux-arts*, et ce fut elle qui valut à ces feuilles le titre officiel *Journal de Trévoux*.

L'initiative
dans
la création
du Journal.

Hatin maintient que l'initiative dans la création de ce Journal vint des Jésuites. « Les PP. Michel Le Tellier et Philippe Lalleman, Jésuites, conseillèrent au prince de faire imprimer dans cette ville un journal littéraire, dont ils lui représentèrent les avantages. Ce pro-

23. *Notice sur l'Ancienne Imprimerie de Trévoux*, par M.-C. Guigne. Lyon, Vingtrinier (vers 1855). Cf. p. 3 Cette notice est très rare. Elle se trouve dans la bibliothèque du Professeur Maurice Escoffier, de l'Ecole des Sciences politiques et morales.

24. Paroles tirées du privilège, citées par Guigne.

25. Cf. Guigne, p. 7.

jet fut goûté et accepté, et la direction et la composition du nouveau journal furent confiées aux Jésuites ²⁶. » Moreri est également de cet avis ²⁷. Montjoye affirme que « les Jésuites proposèrent pour donner à cette imprimerie de Trévoux de l'occupation, et aussi une certaine réputation qui pourrait contribuer à la prospérité de la ville, d'alimenter les presses avec un journal littéraire ²⁸ ». De son côté, Maury écrit que le *Journal de Trévoux* fut « un adversaire de l'Académie des inscriptions, qu'il trouvait beaucoup trop téméraire et surtout trop janséniste » et « que les membres de cette Compagnie (les Jésuites) se voyaient fermer ce journal (*Journal des Savants*) qui aurait offert un écoulement productif à leurs recherches ²⁹ ». Sommervogel réfuta cette opinion en citant le fait que seize membres, pensionnaires ou associés de l'Académie, ont contribué à donner des articles au Journal ³⁰. Une certaine jalousie fut-elle pour quelque chose dans le calcul des Jésuites? Betty Trebelle Morgan semble le penser ³¹. Les *Acta Eruditorum* n'ont pas voulu résoudre la question, et ont répondu que « quod si tamen hic intercedit aemulatio quaedam, ea certe non poterit non fructuosa esse orbi erudito ³² ». Les journalistes eux-mêmes, parlant des journaux français de l'époque, surtout de ceux qui étaient publiés en Hollande, affirmèrent

26. *Bibliographie Historique et Critique de la Presse Française*, par Eugène Hatin. Paris, Didot frères, 1866, p. 35.

27. T. x, p. 582.

28. *Eloge Historique du Père G.-F. Berthier*, Garde de la Bibliothèque du Roi, Adjoint à l'Education de LL. MM. Louis XVI et Louis XVIII, par M. Montjoye. Paris, Imprimerie Royale, 1817, p. 26.

29. *L'Ancienne Académie des Inscriptions*, par Maury. Paris, 1805, sans nom d'éditeur, p. 298.

30. P. x, référence 1.

31. Passim... V. g. pp. 83, 89, 123, 125, 145, 149, etc.

32. C.-à-d. « que, cependant, s'il y avait là quelque concurrence, assurément elle ne pourrait être qu'à l'avantage du monde des érudits ». *Acta Eruditorum Lipsiensia*, 1702, p. 144.

que « le grand cours de ces journaux hérétiques fit naître à Mgr le duc du Maine l'idée d'un Journal, où l'on eût principalement en vue la défense de la Religion³³ », c'est-à-dire que la première pensée d'un journal vint de lui. Struvius écrit que, du moins, « Coepit hoc institutum, jussu atque auctoritate Ducis Cenomanensis³⁴ ». Par ailleurs, dès le début du Journal, dans une lettre adressée à Monseigneur, Etienne Ganeau, l'imprimeur, laisse clairement entendre que l'initiative est venue de haut. Or il est plus que probable que l'imprimeur ici a été le porte-parole des rédacteurs eux-mêmes, et ils ne pouvaient guère s'exprimer autrement. Voici la lettre :

« Monseigneur,

« C'est pour exécuter les ordres de V. A. S. que l'on commence à mettre à jour ces *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*. Vous avez jugé, Monseigneur, que l'imprimerie que vous venez d'établir dans votre souveraineté de Dombes, et dont vous me faites l'honneur de me confier le soin, ne pouvait d'abord être mieux employée qu'à donner au public un état fidèle de tout ce qui paraît de curieux tous les jours dans le monde, en quelque genre de science que ce soit.

« Rien n'est plus digne d'un grand prince que de favoriser les beaux-arts, d'entretenir l'émulation parmi les sçavans, et de conserver à la postérité le souvenir de leurs ouvrages. Il est rare que dans la fleur de l'âge on ait des vues si solides et si sérieuses. Dès vos plus ten-

33. *M. de T.*, fév. 1712, p. 217, art. Histoire des Journaux tirés du livre Bureardi Gotthelsii Struvii introductio ad notitiam rei Litterariae et usum bibliothecarum, accessit dissertatio de doctis impostoribus, editio secunda auctior et emendatior, mais rectifiée et augmentée.

34. C.-à-d. : « Cette entreprise fut commencée à la demande et sous les auspices du duc du Maine », p. 481.

dres années, non seulement vous avez mérité d'être proposé comme un modèle de bien penser et de bien écrire; mais vous avez marqué un goût particulier pour l'Antiquité; vous vous êtes fait un plaisir d'entrer en commerce avec les hommes de lettres; et il en a paru des traits qui ne font point moins connaître la bonté de votre cœur que la délicatesse de votre esprit.

« Qu'il serait à souhaiter, Monseigneur, que dans les siècles passés il se fût toujours trouvé des Princes qui eussent eu autant de goût et autant de zèle pour les sciences; plus de gens d'esprit auraient été excités par là au travail, et nous n'aurions pas perdu entièrement tant d'excellents ouvrages, tant d'inventions et tant de découvertes curieuses, dont il ne nous reste plus aucun vestige. J'ose ajouter que ces Princes eux-mêmes, en travaillant pour l'avantage des lettres, n'auroient pas moins travaillé pour leur propre gloire.

« Vous sçavez, Monseigneur, qu'entre les illustres successeurs d'Alexandre, dont votre habile Antiquaire³⁵ vient de nous donner l'histoire par les médailles, celui qui s'est le plus distingué, c'est le célèbre Ptolomée Philadelphe, et que ce qui lui a acquis une si haute réputation, c'est l'affection dont il honora les sçavans, et surtout les soins qu'il se donna pour faire une bibliothèque si fameuse, enrichie d'une infinité de bons livres sur toutes sortes de matières, et en toutes sortes de langues.

« Mais après tout, Monseigneur, la bibliothèque de ce prince était renfermée dans son palais, et un incendie la fit périr en un seul jour. Ce que l'on va faire par vos ordres est une espèce de bibliothèque qui ne sera point

35. Jean Foi Vaillant, auteur de *Historia Ptolomaeorum Aegypti regum, ad fidem numismatum accommodata*. Amsterdam, 1701. Il y a un article, écrit par lui, au sujet d'une médaille de l'empereur Trajan, qui parut dans les *Mémoires*, fév. 1702, p. 11.

resserrée dans des bornes si étroites, et qui n'aura rien à craindre du triste sort de celle d'Alexandrie ; elle s'étendra par toute la terre, elle sera à l'usage de toutes les nations et portera votre illustre nom, avec celui des sçavans, dans tous les pays et dans tous les siècles.

« Ainsi, Monseigneur, quand vous n'auriez pas tant d'autres qualités qu'on admire en votre personne, un génie supérieur, et qui se fait voir en tout, un grand cœur, une capacité dans la guerre qui ferait honneur aux plus vieux capitaines, une piété sincère, une âme généreuse, qui vous fait répandre vos bienfaits jusqu'aux extrémités du monde pour la propagation de la foi ; la seule protection que V. A. S. veut bien donner aux Lettres suffiroit pour rendre votre mémoire immortelle.

« Au reste, je puis vous assurer, Monseigneur, que ceux qui ont entrepris de travailler à cet ouvrage sous vos auspices, et selon vos intentions, n'y épargneront rien de leur part ; et que de la mienne je tâcherai, comme je le dois, par toute l'application que demande mon ministère, à vous faire connoître que je suis, avec le plus profond respect et la plus juste reconnaissance, Monseigneur, de V. A. S., le très-humble et très-obéissant serviteur.

« Etienne GANEAU ³⁶. »

Quoi qu'il en soit, le duc du Maine voulait faire paraître un journal qui combattrait les doctrines antitraditionnelles, et le choix qu'il fit des rédacteurs, ou du moins la ratification qu'il fit de ce choix, explique clairement ce qu'il voulait.

36. Cette épître précède la préface.

CHAPITRE II.

LA RÉDACTION.

Pourquoi
un groupe
de rédacteurs?

L'esprit particulier à l'ordre des Jésuites est un garant de leur orthodoxie ; c'est l'adhésion rigoureuse aux doctrines de l'Eglise³⁷, la loyauté au pouvoir légitime³⁸ ; c'est aussi l'étendue des connaissances³⁹ soit spirituelles ou théologiques, soit purement humaines, qu'un journal littéraire peut exiger.

L'avantage d'un groupe de rédacteurs pour un tel ouvrage saute aux yeux. En effet, l'expérience pénible

37. *Thesaurus Spiritualis Societatis Jesu*. Brugis, Desclée, 1912. *Exercitia Spiritualia*, p. 339: « Regulae aliquot servandae ut cum orthodoxa Ecclesia vere sentiamus. Prima: sublato proprio omni iudicio, tenendus est semper paratus promptusque animus, ad obediendum verae Christi Sponsae, ac sanctae Matri nostrae, quae est orthodoxa, catholica et hierarchica Ecclesia. » C'est-à-dire: Se tenir prêt, en déposant tout jugement propre, à obéir promptement en toutes choses à la véritable Epouse de Jésus-Christ, qui est notre Mère la Sainte Eglise hiérarchique.

38. Idem: *Epistola S. P. N. Ignatii de virtute obedientiae*, dans laquelle on cite le texte de saint Paul aux Ephésiens, VI, 5, p. 593 : « Obedite dominis carnalibus cum timore et tremore, in simplicitate cordis vestri, sicut Christo. Non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo, cum bona voluntate servientes, sicut Domino, et non hominibus. » C'est-à-dire: Obéissez à vos maîtres temporels, avec crainte et avec tremblement, en la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ, ne les servant pas seulement lorsque vous en serez vus, comme si vous vouliez plaire à des hommes, mais agissant comme des serviteurs de Jésus-Christ, faisant la volonté de Dieu avec sincérité de cœur, rendant vos services de bonne volonté comme si vous les rendiez au Seigneur lui-même, et non pas aux hommes.

39. La formation donnée aux jeunes Jésuites l'indique. Cf. l'inédite *Instruction du P. Tournemine aux Régents*, appendice I.

au commencement du *Journal des Savants*⁴⁰ prouve l'impossibilité pour un homme tout seul, quelle que soit son érudition et malgré la meilleure volonté du monde, de pouvoir fournir des critiques compétentes et suffisamment abondantes et variées pour un journal scientifique et littéraire digne de son nom. Dans sa description d'un journal, Diderot dit : « Un journal, embrasse une si grande variété de matières, qu'il est impossible qu'un seul homme fasse un médiocre journal. On n'est point à la fois grand géomètre, grand orateur, grand poète, grand historien, grand philosophe : on n'a point l'érudition universelle. Un journal doit être l'ouvrage d'une société de savants...⁴¹. » Nul autre groupement ne les retiendrait unis ensemble et n'assurerait la continuité dans l'effort et la communauté d'intérêts. Pour ce qui est des Jésuites, après une formation solide dans les lettres, la philosophie et la théologie scolastique, formation commune à tous, ceux qui manifestaient une aptitude plus qu'ordinaire pour des sciences naturelles, tant en vogue à ce temps-là, ou pour des études de l'Écriture Sainte, du dogme ou de la littérature, se trouvaient, en général, placés dans une situation où ils pouvaient développer leurs talents et suivre leurs tendances intellectuelles. L'enthousiasme de Grosier s'explique dans la réédition qu'il donne des meilleures dissertations parues dans le Journal.

« L'éducation littéraire donnée au jeune Jésuite ne tardoit pas à faire éclore tous les germes de talents que la nature lui avoit confiés. Bientôt l'étude devenoit sa plus chère passion. Mais cette ardeur d'apprendre, propre à la vive adolescence, étoit réglée par des maîtres

40. Cf. Morgan, pp. 49 et 91.

41. *Encyc. Méth.*, t. II, p. 386.

habiles. On fixoit la durée de son travail, on déterminoit ses lectures, on esquissoit le canevas de ses premiers essais : peu à peu, ces secours, ces appuis de l'enfance lui étoient retirés. On lui rappeloit sans cesse que les Anciens étoient nos modèles, que le ton vrai de la nature, que les grâces, que les beautés mâles et fières se trouvoient dans leurs seuls écrits : le désir de puiser directement dans ses sources révérees lui faisoit bientôt dévorer toutes les difficultés de l'étude aride des langues. Les heures même de ses délassemens devenoient pour lui une suite de leçons nouvelles présentées sous une autre forme. Entouré de gens de lettres, d'hommes occupés des diverses parties des sciences, il s'éclairoit dans leurs entretiens journaliers; leur commerce étendoit la sphère de ses premières connoissances, rectifioit ses anciens jugemens; il contractoit parmi eux l'habitude de la réflexion, celle de raisonner avec justesse et de penser avec maturité.

« Une oisive théorie ne fait pas l'artiste; c'est en donnant l'existence aux pensées qu'il a conçues, c'est en exécutant qu'il le devient. Le travail de la composition exerçoit de bonne heure les talens du jeune Jésuite. Il étoit forcé de produire; il falloit qu'il s'exprimât tour à tour dans les langues riches et harmonieuses de Rome et d'Athènes; qu'il s'essayât tantôt à émouvoir, en s'armant de tous les traits de l'éloquence, tantôt à plaire, en ornant une fiction ingénieuse des couleurs brillantes de la poésie. Outre le travail attaché aux fonctions de Professeur, une harangue, un poème, un discours sur un point de morale, étoient les tâches littéraires auxquelles il étoit annuellement assujetti. Il acquittoit ces tributs dans l'enceinte domestique, et n'avoit pour juges que ses seuls confrères réunis, auditoire indulgent

mais éclairé, et plus redouté par lui que ne l'eût peut-être été, au dehors, la plus imposante assemblée.

« La vie privée du Jésuite littérateur n'étoit point sujette aux distractions. Une table frugale, quelques promenades solitaires à la campagne, l'entretien de quelques amis lettrés, son travail, la douce compagnie de ses livres; voilà ce qui remplissoit à-peu-près le cercle uniforme de ses journées. Le soin de sa fortune ne l'entraînoit point, dès l'aurore, dans l'antichambre des Grands; il n'avoit point de grâces à solliciter. Il ne fréquentoit ni les Bureaux de bel-Esprit, ni les petits soupers de nos modernes Aspasies. On ne le voyoit point, humble suppliant, errer autour des portiques des Académies; il ne cherchoit point à y être admis...

« Si les Jésuites, pris isolément, ont été de véritables Gens de Lettres, réunis, ils ont formé une des meilleures Académies de l'Europe... Académie en quelque sorte universelle, puisqu'elle réunissoit à-peu-près toutes les espèces de talents, et que, seule, elle embrassoit tous les genres qui partagent nos trois Académies: Sciences exactes, Histoire, Monumens de l'Antiquité, Grammaire, Poésie, Eloquence, tout étoit de son ressort; et il n'est presque aucune des connoissances humaines qui n'ait exercé la plume de quelque Jésuite... Académie féconde et productive, elle n'a cessé d'enrichir la France, et l'étonnante quantité d'ouvrages sortis de son sein et répandus dans nos bibliothèques atteste l'active continuité de ses travaux... Académie vraiment fraternelle par la facilité des correspondances et le mutuel échange des lumières. Les Jésuites se trouvoient épars sur toute la surface du globe, et, quoique séparés quelquefois par tout le diamètre de la terre, ils correspondoient entre eux. Un phénomène céleste qui devoit avoir lieu

dans quelque autre partie du monde attirait-il l'attention de l'Europe savante? On y envoyoit à grands frais des Astronomes; souvent le Mathématicien Jésuite s'y trouvoit tout placé, et observoit le phénomène. Un Jésuite de Paris manquoit-il de mémoires, de renseignemens sur certains objets dont il s'occupoit? Il écrivoit au Pérou, aux Philippines, dans l'Inde, à la Chine, sur les côtes de la Californie, et recevoit, avec le temps, les instructions qu'il avoit demandées. C'est à cette vaste et facile correspondance que nous devons les *Lettres Edifiantes* et toutes les observations relatives aux Arts qu'elles renferment. Cette communication fraternelle de conseils et de lumières unissoit tous les Jésuites Gens de Lettres. L'esprit de corps rendoit tous les succès communs, et la gloire de l'un sembloit devenir celle de tous. De-là ce vif intérêt qu'ils prenoient aux progrès les uns des autres; Tournemine formoit le jeune savant, et le guidoit dans les routes de l'Antiquité; Commire et Vanière donnoient des leçons de goût à l'élève des Muses; et Bourdaloue se plaisoit à révéler les secrets de son art au jeune Cheminais. La critique tendoit au même but; amicale, mais vigilante et sévère, elle exerçoit ses droits sur tous les talens qui s'égaroient : elle a dû quelquefois ses conseils à un Hardouin, à un Berruyer; et l'on n'auroit point d'escarts à leur reprocher, s'ils y eussent toujours déferé ⁴². »

Le talent des écrivains Jésuites des xvii^e et xviii^e siècles n'avait pas besoin de solliciter les louanges de la République des Lettres. Elles leur étaient librement et amplement accordées, même par leurs ennemis. Leur faculté de critique scientifique aussi bien que littéraire

42. Grosier, t. I, p. xxiii.

faisait de leur collège, Louis-le-Grand, à Paris, une sorte de centre de discussions critiques. A l'Académie, Maury déclarait : « ...cette colonie perpétuelle de cinquante professeurs qui retournaient sur les bancs dans la même maison, à leur vingt-cinquième année, pour s'y dévouer à l'étude scolastique de la religion, après avoir terminé leurs cours d'enseignement public, formoit un centre de réunion auquel se ralliait chaque jour l'élite de nos écrivains et des personnages les plus distingués de tous les états : espèce de tribunal toujours en permanence, que Piron appelait *la chambre ardente des réputations*, et toujours redouté des gens de lettres comme le principal foyer de l'opinion publique dans cette capitale...⁴³ ». Grosier ajoute : « Cette Académie fut sans faste, sans affiche, sans étalage, elle existoit au milieu de nous, et, pour ainsi dire, à notre insu. Elle n'étoit revêtue d'aucune des formes imposantes qui décorent nos corporations lettrées; elle n'ouvroit point ses salles à des Assemblées brillantes; elle ne répandoit point ses *Prospectus* dans l'Europe; elle n'avoit ni médailles, ni couronnes à distribuer; mais aussi elle ne coûtoit rien à l'Etat...⁴⁴. »

Ses membres avaient des rapports avec le monde entier. Car leurs confrères étaient partout : dans les missions de l'Amérique soit du Nord, soit du Sud, en Chine, dans les Indes, etc., etc., aussi bien que dans toutes les villes importantes de l'Europe. Quelle source d'information scientifique et littéraire !

43. *Collection des Orateurs Sacrés*, Paris, Migne, 1855, t. 67, p. 1158. Eloge de M. l'Abbé Radonvilliers, lu dans la séance publique de la classe de la langue et de la littérature de l'Institut de France, par M. le Cardinal Maury, le jour de sa réception, 7 mai 1807.

44. T. I, p. xxiii.

Les
Journalistes
n'habitaient
pas Trévoux.

Notons en passant que les rédacteurs du Journal ont demeuré toujours dans le collège Louis-le-Grand à Paris. Au numéro 5, Grande-rue, Trévoux, il y a bien un grand bâtiment avec plusieurs boutiques ouvrant sur la rue. Il s'étend jusqu'à la rue du Gouvernement, en face de l'Imprimerie d'autrefois, et est connu comme *la maison des Pères*. Mais ces Pères sont, sans doute, les Pères du Saint-Esprit, qui y ont travaillé, avec beaucoup de zèle, avant la suppression des congrégations. Sommervogel dit que les Jésuites n'ont jamais possédé de maison à Trévoux ⁴⁵. Cependant, des documents montrent qu'il y en avait une en 1624-1625 ⁴⁶. Sans doute, Sommervogel a voulu dire que les rédacteurs du Journal n'y ont jamais demeuré. Donc on peut comprendre que dans tant d'auteurs les expressions *les RR. PP. de Trévoux*, *les Journalistes de Trévoux*, *les Mémoires de Trévoux*, etc., veulent dire uniquement les rédacteurs du *Journal de Trévoux* ou ceux qui ont contribué au Journal ⁴⁷.

Les premiers
Rédacteurs.

Il va sans dire que les Jésuites choisirent leurs meilleures plumes pour ce travail ; et la vaste bibliothèque du collège Louis-le-Grand offrait aux écrivains des références sur tous les sujets imaginables. Les Pères désignés étaient déjà bien

45. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par P. C. Sommervogel. Paris, Picard, MDCCCXCVIII, t. VIII, p. 227. Trévoux ne figure pas non plus sur la liste des domiciles de la Compagnie en 1749, donnée par le P. Hamy.

46. *Chronologie Biographique de la Compagnie de Jésus*, 1^{re} série: Province de Lyon, 1582-1762, par Hamy. Paris, Champion, 1900. Trévoux-Trivoltiana, Mission dépendant de Lyon, 1624-1625.

47. Cf. 4^e paragraphe de l'avis de l'imprimeur de Trévoux, à la fin du volume de mars 1703.

connus dans le monde littéraire, et, quoique leur célébrité fut restreinte, leurs opinions et leurs critiques comptaient auprès de leurs contemporains.

Il reste quelque incertitude sur les premiers rédacteurs. Leurs noms ne sont pas cités comme tels dans le *Journal* même. Dans les *Catalogues* des Jésuites de Louis-le-Grand ⁴⁸, le titre *Scriptor* est donné à quelques-uns, parmi lesquels plusieurs n'avaient aucun lien avec le *Journal*. De plus, les lettres du T. R. P. Général des Jésuites, qui devraient contenir quelques renseignements, manquent après l'an 1696 ⁴⁹. Nous savons seulement que cinq Pères ont prêté leur concours au *Journal* dès le premier numéro — les PP. Hardouin, Buffier, Despineul, Catrou et Tournemine. Dans l'éloge du P. Catrou on lit : « Il fut retenu à Paris pour commencer, de concert avec trois autres Jésuites, les *Mémoires de Trévoux*, sous la protection et les auspices de Monseigneur le Duc du Maine ⁵⁰. » Lequel des cinq Jésuites cités n'était pas rédacteur d'office ? Nous ne saurions le dire. Selon Moreri, Tournemine fut le chef des Journalistes dès la première année de la Revue, ce qui est difficile à concevoir s'il ne fut appelé qu'à la fin de 1701 « à Paris pour prendre la direction du *Journal* ⁵¹ ». Les de Backers affirment eux aussi que Tournemine n'était pas de la rédaction à son commencement : « Sur la fin de 1701 il fut placé dans le collège de Paris pour être à la tête de ceux à qui l'on avoit confié la composition de ce fameux *Journal* si connu sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire*

48. Cf. Lettres conservées dans la bibliothèque de la Maison Saint-Louis, Jersey, Angleterre.

49. Cf. Lettres conservées dans la bibliothèque d'Ignatiuskolleg, Valkenburg, Hollande.

50. *M. de T.*, avril 1738, p. 651.

51. *Art. Tournemine*, t. x, p. 577.

des sciences et des beaux-arts imprimés pendant tant d'années à Trévoux...⁵² ». La même pensée est insinuée dans la *Table du Journal des Savants*: « P. Tournemine fut le premier associé à ce Journal⁵³. » Monod dit : « Le P. Tournemine, directeur des *Mémoires de Trévoux*⁵⁴ ». Gidel place Le Tellier comme « un des premiers collaborateurs des *Mémoires de Trévoux*⁵⁵ », mais probablement il anticipe un peu.

Le manque
de
renseignements
aux débuts
du Journal.

La correspondance des Recteurs du Collège Louis-le-Grand, pendant les dix premières années du siècle devrait nous fournir quelques éclaircissements. Mais avec la suppression des Jésuites en 1762, tous leurs papiers furent confisqués. Où se trouvent-ils maintenant? Existrent-ils encore? Des recherches à la Bibliothèque Nationale et aux Archives Nationales n'ont rien donné concernant le Journal. Le collège Louis-le-Grand possédait une collection considérable de manuscrits, principalement patristiques, connue sous le nom de *Claramontana*, titre dérivé du nom original du collège, Clermont. Après la fermeture du collège, les plus importants de ces manuscrits avaient été achetés par Gérard Meer-

52. *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, par Augustin et Alois de Becker, Liège, 1853, III^e série, p. 709.

53. *Table générale des matières contenues dans le Journal des Scavans de l'édition de Paris*, depuis l'année 1665, qu'il a commencé, jusqu'en 1750 inclusivement, avec les noms des auteurs, les titres de leurs ouvrages et l'extrait des jugemens qu'on en a portés. Suivi d'un Mémoire historique sur le *Journal des Scavans* et d'une Notice des journaux formés à l'imitation de celui-ci. Paris, 1753-1764, t. X, p. 671.

54. *De Pascal à Chateaubriand*, par Albert Monod. Paris, Alcan, 1916, p. 300.

55. Cf. *Œuvres complètes de Boileau*, par A. Ch. Gidel. Paris, Garnier frères, MDCCCLXX, t. I, p. cccI.

mann, de La Haye ⁵⁶. La vente fut conclue le 6 décembre 1764, après quoi la collection s'appela la *Meermanniana*. M. Meermann mourut en 1771 et sa collection fut gardée intacte jusqu'à la mort de son fils en 1824. Au mois de juillet de cette année, ses héritiers mirent en vente les manuscrits qu'acheta Sir Thomas Phillips, Anglais. Son château, dans le Worcestershire, était connu sous le nom de *Middle Hill*; et la collection prit un troisième titre, *Mediomontana*. En 1886 elle a passé dans la bibliothèque impériale de Berlin ⁵⁷, où elle se trouve à présent. Parmi ces manuscrits il n'y a pas la moindre trace des papiers provenant du *Journal de Trévoux*. Des recherches faites en Hollande ⁵⁸ et en Angleterre ⁵⁹ n'ont abouti à rien. On peut voir, il est vrai, des lettres de quelques-uns des rédacteurs soit à la Bibliothèque Nationale, soit dans les Archives Nationales, soit même chez les collectionneurs d'autographes et de manuscrits à Paris ⁶⁰. Mais le *Journal de Trévoux* ne jouissait pas d'une célébrité suffisante pour attirer les amateurs d'inédits ⁶¹.

56. Cf. *Diction. d'Archéologie Chrétienne*, publié par Cabrol et Leclercq. Paris, Letouzey, 1933, t. XI-1, p. 927.

57. Aujourd'hui la *Staats Bibliothek*.

58. En Amsterdam et à La Haye.

59. A Oxford et à Londres, British Museum, et chez les collectionneurs: Sotheby and Co, Bernard Quaritch Ltd, et Maggs Bros. Ltd.

60. Par exemple, chez Etienne Charavay, 3, rue Furstemberg.

61. La liste suivante des manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques provinciales montre seulement que notre Journal était bien connu, mais n'ajoute rien à son histoire:

Amiens... 555. 6 (fol. 57); 7 (fol. 57 v.); 8 (fol. 58); 10 (fol. 58 v.).

Arras... Fonds Victor Advielle: 171 (633). Recueil de Trévoux, 1703-1757. Suite des Mémoires de Trévoux, du mois de novembre 1703, et de l'article 130 de l'*Histoire de l'Eglise*, par M. l'Abbé de Choisy. Pages 1-59. Extrait d'un livre anglais ayant pour titre: *Méthode courte et facile dans laquelle on démontre la vérité de la religion chrétienne* (M. de T., mars 1705).

Bourg... Fol. 40: Discours prononcé par le premier président de

Montézan à l'entrée du parlement de Dombes, le 14 novembre 1716. Aussi Fol. 60, 110, 116, 148.

Caen... 102 (83). Fol. 87: Extrait du Journal de Trévoux, du mois de mars 1710. Collection Mancel.

Carpentras... Collection Tissot, 1756 (t. xxxi). Fol. 173: Manière d'arracher les arbres pour les transporter assez gros dans les lieux éloignés. Extraits du Journal de Trévoux, etc.

Grenoble... 1310. Recueil n° 3767: Mémoire pour une entreprise considérable d'impression. Requête présentée au duc du Maine par un imprimeur de Trévoux pour imprimer les *Scriptores historiae Francorum*, d'André Duchesne.

Orléans... 503 (402). Fol. 301, 304, 305, 309: Despréaux et les Pères Jésuites. 1049: Extraits des Journaux de Trévoux et des Sçavants, par dom Fabre (1701-1779).

CHAPITRE III.

LA PRÉFACE.

Le
premier
Numéro.

Le premier numéro du *Journal*, annoncé comme bimestriel, fut lancé au mois de mars 1701⁶², pour les mois de janvier et février, sous le titre officiel : *Mémoires pour l'Histoire des sciences et des beaux-arts. Recueillis par l'Ordre de Son Altesse Sérénissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes. Janvier, Février 1701. A Trevoux. De l'Imprimerie de S. A. S. Et se vendent à Paris, chez Etienne Ganeau, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la Fontaine Saint-Severin, aux Armes de Dombes. Avec Privilège et Approbation. M.DCCI.* Le format était l'in-12. « Chaque cahier était livré au public pour la modique somme de seize sous, ce qui ne faisait pas une pistole pour l'année entière⁶³. »

La Préface. Après l'épître dédicatoire de l'imprimeur, déjà citée, le projet, le but et le point de vue des rédacteurs sont présentés dans le second article, sous le titre de *Préface*, avec une telle netteté que nulle confusion ne devait rester dans l'esprit des lecteurs. Nous pouvons ainsi résumer les onze points qui indiqueront

62. Par erreur M. Weill écrit dans *le Journal*, p. 38: « ...depuis 1712 jusqu'à l'expulsion des Jésuites en 1764. » Il voulait dire de 1701 à 1762.

63. Montjoye, p. 27. Une pistole, à peu près dix francs d'or.

le contenu, l'étendue et la façon de s'exprimer que les Journalistes se proposèrent :

1) On donnera des résumés et des critiques, c'est-à-dire des *extraits* de tous les livres du siècle; exclusion faite, bien entendu, pour les livres qui n'auront pas d'intérêt pour les gens de lettres ou plutôt pour les savants; en conséquence, pas de romans, ni de pièces de théâtre, etc. ⁶⁴.

2) Ces extraits pourront être écrits par les auteurs eux-mêmes.

3) Nul sujet ne sera en dehors des efforts des Journalistes qui ont établi une correspondance avec tous les pays.

4) Dans le *Journal* trouveront place toutes les nouvelles qui peuvent avoir un intérêt littéraire, v. g. les morts d'écrivains et leurs controverses.

5) Aussi bien que tout ce qui se rattache à l'histoire des lettres.

6) Les Journalistes s'efforceront de garder la stricte neutralité dans tous leurs écrits, « excepté quand il s'agira de la Religion, des bonnes mœurs, ou de l'Etat; en quoi il n'est jamais permis d'être neutre ».

7) Il y aura des projets et des desseins de livres.

8) Des difficultés sur des points de doctrine seront discutées.

9) A l'Arsenal, « sous l'horloge », on trouvera une boîte pour recevoir les mémoires particuliers écrits dans n'importe quelle langue.

10) « Tout ce qui peut contribuer à satisfaire la curiosité des gens de lettres » sera bien reçu par les rédacteurs.

11) Bien venues aussi seront les critiques.

64. Pour les feuilles volantes, cf. Avertissement janvier 1734.

Le but poursuivi. Ainsi, dès la première page, le point de vue auquel se placent nos Journalistes est nettement fixé. A ce moment où l'esprit critique rationaliste commence à s'afficher, à un moment où le Jansénisme est plus vivant que jamais, la défense de la religion, dans le programme du *Journal de Trévoux*, est mise en première ligne, et cela ouvertement, sans ambages.

Ainsi comprend-on difficilement certaines observations de MM. Bourgeois et André : « Ce recueil littéraire est beaucoup plus connu sous le nom de *Journal de Trévoux*. Il fut fondé en 1701; à l'imitation du *Journal des Savants*, par les membres de la Compagnie de Jésus. Le but avoué était de faire connaître au public tous les ouvrages qui pouvaient l'intéresser à quelque titre que ce fût. Par suite, les informations d'ordre littéraire sont excessivement nombreuses et généralement sûres... A cet égard, le *Journal de Trévoux* mérite les éloges qui lui ont été décernés. Mais les fondateurs avaient un autre but, caché. Ils se proposaient de se servir de cet organe pour combattre l'esprit philosophique et l'incrédulité, pour lutter, ainsi qu'on le disait alors, contre les *hérétiques* dont le nombre croissant leur paraissait constituer un danger pour la religion romaine ⁶⁵. » Le but n'était pas caché du tout. Le fait même que les rédacteurs étaient Jésuites suffirait à indiquer et leur point de vue et leur but. Le numéro 6 de leur prospectus ne laisse subsister aucune obscurité. C'est donc avec raison que le savant

65. *Les Sources de l'Histoire de France. XVII^e siècle (1610-1715)*, par Emile Bourgeois et Louis André. Paris, Picard, 1924, t. IV. Journaux et Pamphlets, n° 1966.

Professeur Mornet ⁶⁶ et beaucoup d'autres ⁶⁷, en parlant du *Journal*, ajoutent l'épithète *pieux*. Si le mot *pieux* se prend dans le sens d'être toujours d'accord avec l'Eglise et ses doctrines, suivant la définition du mot *piété*, qui est « affection et respect pour les choses de la religion ⁶⁸ », il définit exactement l'attitude, le but et le mérite propre des Journalistes. Ce serait faire tort aux rédacteurs, au sens historique du *Journal*, et à l'interprétation des écrits de M. Mornet à ce propos, que d'attribuer *pieux* comme terme d'explication des matières que le *Journal* contenait. Les sujets pieux ont, il est vrai, leur place dans cette revue, mais une place bien limitée parmi une vaste quantité de sujets que l'imagination la plus vive ne peut lier de nulle façon avec la piété proprement dite. Nous admettons que des sujets en eux-mêmes religieux ont été traités, et leur nombre fut grand; par exemple tous ceux qui peuvent se ranger sous les catégories suivantes : Ecriture sainte, Patrologie, Théologie-Dogmatique, Ascétique et Polémique, Religions séparées, et Histoire ecclésiastique. Et puis, même si l'on voulait classer la philosophie, qui était toujours considérée du point de vue scolastique, dans ce même groupement, la prépondérance des articles et des extraits, qui étaient tout à fait étrangers à la piété comme telle, montre plus que clairement que le *Journal*, quoique *pieux* par le souci qu'avaient les rédacteurs de défendre la religion, ne mériterait pas cette épithète par l'ensemble des matières traitées. Parmi les autres sujets on trouve : Langues anciennes et modernes, Mathéma-

66. *Les Origines Intellectuelles de la Révolution Française*, par Daniel Mornet. Paris, Colin, 1933, pp. 159 et 169.

67. V. g. *Histoire de la Littérature Française Illustrée*, par Joseph Bédier et Paul Hazard. Larousse.

68. *Petit Larousse*.

tiques, Médecine, Anatomie, Histoire ancienne et moderne, Architecture, Sculpture, Musique, Géographie, Poésie, Philologie, Inscriptions, Numismatique, Antiquité, Pierres gravées, Commerce, Jurisprudence, Physique, Météorologie, Chimie, Histoire naturelle, Mécanique, Astronomie, Art militaire, Art de la Marine, Peinture, Gravure, etc., etc.⁶⁹.

Les auteurs
des
extraits.

Revenons au prospectus de l'ouvrage. Aucune difficulté ne se présentait relative aux livres qui paraîtraient dans les divers pays étrangers. Mais assez vite un problème délicat se posa à propos des auteurs des extraits. Il n'y avait pas à parler d'impartialité quand les auteurs eux-mêmes présentaient les extraits de leurs livres. « Personne, ordinairement parlant, n'est capable de faire mieux l'extrait d'un livre que celui qui l'a composé; et, d'ailleurs, un auteur pourrait craindre quelquefois qu'un autre, faisant l'extrait de son livre, ne le fit pas parler et penser aussi bien qu'il croirait l'avoir fait⁷⁰. » L'idée que personne mieux que l'auteur lui-même ne peut rédiger l'extrait, dans lequel s'incorporerait une synthèse succincte des parties principales d'un livre, l'idée, dis-je, est vraie en théorie. En pratique on trouva que l'objectivité requise serait difficilement gardée; et en 1712 le procès fut formellement examiné et jugé. « Nulle considération ne leur fera insérer dans leurs *Mémoires* des extraits faits par l'auteur même. C'est une fidélité que

69. Même un article sur les *Secrets et Remèdes expérimentés*, au sujet d'un livre intitulé: *Nouveaux Secrets expérimentés pour conserver la beauté des Dames*, juillet-août 1701; et l'extrait du livre *Chorégraphie*, ou l'art de décrire la danse par caractères, figures, etc., mai 1704.

70. Avertissement, janv.-fév. 1701.

nous devons au public, notre juge; un rapporteur manque à son devoir quand il se fie aux parties de l'extrait d'une cause ⁷¹. » Mais cette règle ne pouvait être rigide et, en 1720, une explication supplémentaire y fut annexée. Au commencement du premier tome de cette année, on reproduisit la Préface publiée en 1701, nouveaux changements inclus, et on ajouta : « Ceux, donc, qui voudront faire eux-mêmes des extraits de leurs ouvrages, n'ont qu'à les faire venir aux Auteurs des *Mémoires*. On promet de les y insérer tels qu'ils les enverront, après cependant qu'on les aura comparés avec les ouvrages mêmes pour assurer que ces extraits sont fidèles. On juge cette précaution nécessaire, parce qu'un auteur ne remplit pas toujours dans son ouvrage l'idée qu'il s'en est formée et qu'il en donne dans une préface. » Mais les auteurs n'ont pas profité de cet éclaircissement; du moins on ne trouve guère des extraits faits par eux après 1712.

La façon
de rédiger
les extraits.

Ici se pose la grande question sur la façon de rédiger ces extraits. L'idéal des journalistes de Trévoux se trouve bien exprimé dans plusieurs de leurs articles. « ...Rien n'est plus directement contraire à l'institution d'un journal que de copier... quelques pages d'un livre, et de laisser tout le reste en rapportant seulement quelques titres de livres et de chapitres, c'est-à-dire en copiant encore les tables. Un extrait dans sa notion correcte doit donner l'esprit et la quinte-essence encore plus que le corps d'un ouvrage, le corps encore plus que les membres détachés, le tout plutôt que les parties. Et c'est alors qu'un jour-

71. Avertissement, janv. 1712.

nal devient un ouvrage solide pour les lecteurs...^{72.} » En conséquence, comme dit le *Journal des Savants*, on donnerait dans des extraits « l'élixir de tous les livres »⁷³. « Qu'il y ait des règles sages et même sûres pour bien écrire, pour faire un choix judicieux dans le compte que l'on rend d'un livre, on n'en saurait douter; mais ces règles que personne ne conteste sont toujours dans l'application susceptibles de tempéraments délicats. Le style doit se mesurer à la qualité du sujet, et il serait contre la raison de transporter partout les mêmes tons et les mêmes inflexions, pour ainsi dire, les talents sont avec cela partagés inégalement. L'agrément domine dans l'un, dans l'autre la solidité. Le grand art pour un journaliste, comme pour quiconque fait le métier d'écrire, est de connaître son génie et de s'y conformer. Le naturel, même dans le médiocre, plaira plus que ce qui sera guindé et contraint dans un genre plus relevé. On demande encore s'il suffit, pour un bon extrait, de bien prendre le sens d'un livre, et d'en présenter la substance, sans se permettre aucune espèce d'assaisonnement. C'est sans doute le principal de ces sortes d'ouvrages, et la partie qui en est la plus estimable. Mais ce n'est pas tout, il faut encore l'agrément et la vivacité. Plus on a d'exactitude d'un certain côté, plus il faut de l'autre une honnête liberté pour tempérer l'austérité qui l'accompagne. Aussi voyons-nous que les auteurs qui ont le mieux réussi dans ce genre, de l'aveu de tout le monde, se sont constamment permis cet ingénieux stratagème. Bayle, dans ses *Nouvelles de la République des Lettres*, occupé de son sujet, ne l'est pas moins de ce qui

72. *M. de T.*, juil. 1726, p. 1337, art.: Observations critiques sur l'art. 6 du *Journal des Savants* de novembre 1725, au sujet du Livre de l'Existence de Dieu, par M. Noguès.

73. *M. de T.*, fév. 1724, p. 368.

peut l'embellir; son imagination féconde lui présente les traits qui conviennent à sa matière, et il les enchâsse avec cette facilité que tout le monde admire. Basnage, dans un goût différent, suit à peu près la même route. Tous les deux, de ce côté-là, mériteraient tous nos éloges si la liberté dont nous parlons ne dégénérât chez eux le plus souvent en licence, et s'ils ne substituaient de temps en temps au badinage ingénieux, que nous voulons, les sarcasmes les plus indécents et les invectives les plus passionnées.

« Doit-on louer? Les bons ouvrages s'annoncent toujours d'eux-mêmes. La meilleure façon d'assurer leur vogue serait d'insister sur ce qu'ils ont de bon, de neuf, de brillant. Pourquoi faut-il que mille considérations politiques, que d'incommodes bienséances vous arrachent des louanges quelquefois peu méritées, et qui, lors même qu'elles sont justes, ne peuvent qu'indisposer le public dont vous voulez séduire le suffrage?

« Doit-on blâmer? Et qui pourrait s'empêcher de le faire, dans les cas où l'on voit les bonnes mœurs attaquées, ou la religion elle-même livrée aux attaques d'un profane écrivain? L'impartialité bien entendue ne porta jamais à dissimuler ces attentats; il vous est permis alors d'élever la voix, de contredire, d'attaquer avec la force que suggère l'amour du bien et de la vérité. Hors de là, dans les chapitres indifférents, raisonnez en critique, sans passion, sans aigreur; plus votre jugement paraît opposé à l'auteur, plus vous devez mettre de politesse et de douceur dans la forme dont vous l'exprimez. L'humanité et la vérité gagnent également aux procédés obligeants ⁷⁴. »

74. *M. de T.*, nov. 1735, p. 2231, art.: *Histoire Critique des Journaux*, par M. C... 2 vol., Amsterdam, Bernard, 1734.

Une autre qualité bien nécessaire devait être « l'exactitude à bien représenter les livres dans des extraits détaillés qui peuvent passer pour des abrégés, et où l'on tâche de faire entrer ce qu'on peut dire sur le sujet et qui a échappé à l'auteur ».

Tel était l'idéal qu'on se proposait et en général les journalistes ont maintenu ce niveau vraiment élevé. Le temps et l'expérience, assurément, introduiraient des changements, mais ces changements seraient toujours à l'avantage des lecteurs, à l'avantage du sens critique nécessaire à un journal littéraire.

Les sujets
traités.

Tous sujets qui peuvent intéresser les savants trouveront place dans ces *Mémoires*. La curiosité et l'avidité intellectuelles du XVIII^e siècle sont bien connues et encore une fois confirmées par un coup d'œil sur la table des matières: tous les livres, aussi tôt que possible après leur publication, seront résumés dans ces feuilles. Des dissertations ne manqueront pas non plus. Un appel est fait, surtout aux étrangers, dans un avis de 1703 et il répète l'invitation faite dès les débuts du *Journal* en 1701⁷⁵. Cette fois, on parle latin, car il faut être compris de toute l'Europe savante. Le voilà : « Si quid reperitur de novi, in Astronomia praesertim et aliis Mathematicae partibus, in Physica, Medicina, aut Chirurgica; si quid ad explanationem Sacrarum Litterarum aut Patrum, aut etiam veterum Scriptorum profanorum pertinens, de novo proferatur : si quae adinventae fuerint nova machinae : si observatum fuerit novum aliquod naturae Phenomenon,

75. Et encore : « Pour la perfection de ces *Mémoires*, il est à souhaiter que les savants, les Gens de Lettres, veuillent bien y contribuer autant que leurs occupations plus importantes et leurs engagements particuliers le pourront permettre, etc., etc. » Avert., janv. 1720, p. 1.

aut experimentum; si quid singulare ex aliis orbis partibus allatum fuerit, haec breviter scribantur. Poterit etiam quisque proponere solvendas ab eruditis viris difficiles in quocumque doctrinae genere quaestiones : poterunt item Auctores qui alicui operi incumbunt, in quo perficiendo sperant se ab eruditis viris juvari posse, operis rationem et consilium proponere ⁷⁶. » Méthodiquement, les journalistes ont suivi leur programme dans toute sa variété. « Il faut, disaient-ils, que chaque lecteur ait l'équité de ne pas exiger qu'on n'ait dans les mémoires égard qu'à une espèce d'auteurs; nous y devons place à tous les livres nouveaux... Loin d'éviter cette variété, nous sommes déterminés à la rendre encore plus grande. Un lecteur, à quelque étude qu'il s'applique, trouvera de quoi s'occuper dans chaque tome de nos *Mémoires* ⁷⁷. »

Onze ans passant : les rédacteurs pouvaient dire avec raison : « On trouvera dans les *Mémoires* suivants la même variété et la même exactitude. Le Théologien, le Médecin, le Philosophe, le Mathématicien, l'Antiquaire, le Savant appliqué à l'Écriture sainte, le Lecteur curieux de l'Histoire, le bel esprit qui n'a d'attention que pour les ouvrages d'imagination, et de goût que pour les beaux-arts, rencontreront chacun un article à leur gré dans chaque volume de nos *Mémoires*, et une abondante moisson pour leur curiosité dans les nouvelles littéraires ⁷⁸. Nous ne craignons point d'être longs dans les

76. Avis, fév. 1703, par. 5 et 6, cf. Appendice II.

77. Avert., janv. 1708.

78. *Nouvelles Littéraires*. Dans le volume sept.-oct. 1701, le dernier article est intitulé : *Nouvelles Littéraires*. On y annonce les livres de toutes les villes d'Europe qui viennent de paraître, v. g. juin 1703. Rome, Pérouse, Boulogne, Madrid, Londres, Amsterdam, Rouen, Paris; aussi les rapports des petites discussions, v. g. juin 1706. Dispute à propos des mérites des vins de Bourgogne et ceux de Rheims, etc., etc. Après le volume sept.-oct. 1701, jusqu'en 1762, les

extraits des livres d'importance pourvu que nous les fassions bien connaître, nous passerons légèrement sur ceux dont il ne faut qu'avertir le public ⁷⁹. »

Toutes les branches des connaissances humaines ont leur chapitre à part où se groupent avec ordre les articles de milliers d'ouvrages. Cependant, « il est une sorte d'Écrits qui courent aujourd'hui le monde, et dont apparemment la source ne tarira pas si tôt. De ceux-là le public veut bien nous tenir quittes. Comme ils n'ont rien de commun avec les Lettres, ils ne sont point compris dans la sphère d'un Journal de Littérature, et on ne doit les considérer que comme des hors-d'œuvre qui dérangerait la symétrie d'un Ouvrage consacré à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts ⁸⁰ ». Aussi « on nous dit souvent qu'il faudrait mettre plus d'enjouement et de satire dans nos *Mémoires*; ce ne sont pas les Auteurs qui nous font ce reproche, et les personnes de qui nous dépendons sont sur ce point de l'avis des Auteurs. Leur autorité nous réduit à une critique modeste et délicate qui demande plus d'art qu'une satire ouverte, et qui contenterait davantage les Lecteurs de bon goût, si nous en attrapions la perfection ⁸¹ ». De plus, il ne sera pas question des livres anciens.

Nouvelles Littéraires ne manquent que dix fois (janv., mars, mai, août 1702; août, sept. 1716; mai, juin, nov. 1719; et janv. 1720). Du mois d'avril 1728 au commencement de 1734, on classe les annonces selon leurs sujets (v. g. avril 1728. Religion, Histoire Ecclésiastique et Droit Canon, Histoire, Antiquités, Chronologie, Droit, Jurisprudence, Médecine, Philosophie, Eloquence, Grammaire, Géographie); mais dès ce temps-là on a repris l'usage de les catégoriser selon les villes.

79. Avert., janv. 1712, par. 2.

80. i. e. les feuilles volantes. Avert., janv. 1734, par. 5.

81. Avert., janv. 1708, par. 8.

Pour un exemple du contraire, cf. *Correspondance inédite du Comte de Caylus*, publiée par Charles Nisard, Paris, Imprimerie Nationale, 1867, Préface p. xxxiv.

« Ces nouveaux *Mémoires* doivent contenir des Extraits de tous les Livres de Science imprimés en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, et dans les royaumes du Nord, en Hollande, en Angleterre, etc. Comme ces *Mémoires* ne commencent qu'avec le siècle nouveau, on n'y parlera que des Livres qui auront été imprimés dans le siècle nouveau, ou qui étaient encore nouveaux quand le siècle a commencé ⁸². »

Les romans et les pièces de théâtre resteront en dehors des sujets ordinaires des *Mémoires*. « Ce n'est pas notre coutume de parler des Tragédies », disent les auteurs ⁸³.

Impartialité. Toujours les rédacteurs ont essayé de garder une stricte neutralité. On ne prétend pas qu'ils ont toujours et partout réussi; mais en même temps il n'y a pas à s'en étonner, quand on considère l'esprit de l'époque, la diversité des sujets traités, et le rôle des rédacteurs qui menaient de front la littérature et les matières religieuses. L'objection que l'adhésion aux doctrines catholiques rendrait impossible une critique sans préjugés est sans fondement. Les rédacteurs s'en défendent nettement. On peut juger de leur largeur d'esprit par les textes suivants : « La diversité de Religion ne nous empêchera pas de rendre justice à l'esprit, à la doctrine et aux travaux de ces Illustres Morts. Nous haïssons l'erreur, il est vrai, mais non pas d'une haine aveugle, qui refuse de voir dans l'Hérétique ce qu'il a d'estimable... ⁸⁴. » Et ensuite : « Nous avons marqué plus d'une fois que la diversité de Religion ne nous empê-

82. Janv.-fév. 1701, Préface, et Avert., janv. 1720, p. 1.

83. Sept. 1703, art. : Pénélope Tragédie.

84. Avert., janv. 1708, par. 5, vers la fin.

chera pas de rendre justice à l'esprit, à l'érudition, et aux travaux des Savants, de qui nous aimons les personnes, en même temps que nous déplorons leur séparation d'avec l'Eglise Catholique ⁸⁵. »

La partialité est un grand danger pour des journalistes et ceux de Trévoux l'ont franchement reconnu. « L'esprit de partialité est un écueil dangereux où bien des journalistes ont échoué. Le reproche qu'on fait encore à quelques-uns d'entre eux de juger des Ouvrages d'autrui sur le rapport de la passion et des préjugés, n'est que trop bien fondé. On nous saura gré sans doute des précautions que nous sommes résolus de prendre pour ménager la délicatesse des Auteurs. Le devoir d'un Journaliste se borne à rendre un compte fidèle des Livres dont il est chargé de faire l'analyse. S'il lui faut le secours de la critique, la politesse, la probité et la Religion lui prescrivent des règles dont il ne doit jamais se départir. Affecter les airs et le ton de censeur ou de juge, c'est usurper un droit qui n'appartient qu'au public, arbitre souverain de la réputation des Auteurs et du mérite de leurs Ouvrages ⁸⁶. » Aussi « s'il arrivait même que l'on en eût un trop grand nombre (de pièces à insérer dans les *Mémoires*), on en ferait un extraordinaire (Numéro) plutôt que de différer trop longtemps à les faire paraître. On renouvelle ici la prière qu'on a déjà faite à ceux qui veulent bien envoyer de ces pièces, de n'y rien insérer de personnel contre les Auteurs, dont ils croiraient ne devoir pas approuver les Ouvrages. Les Critiques de Livres ne peuvent être que très utiles à la République des Lettres; mais il n'est

85. Avis, janv. 1720, par. 5.

86. Avert., janv. 1734, par. 4.

pas permis de procurer l'avantage des Lettres aux dépens de la charité⁸⁷ ».

Et puis, pour les satires, « ce *Journal* n'a point coutume d'user de représailles contre les satiriques de profession. Pour répondre à ces écrivains, il faudrait prendre le ton de personnalité, des termes de mépris, des accusations hasardées : manière odieuse d'exercer la plume, objet d'ennui pour les honnêtes gens. Nos *Mémoires* reconnaissent toujours plus volontiers les perfections d'un livre que ses défauts. Cela ne doit pas en exclure une critique saine, modérée, honnête et instructive. S'il arrive qu'on se croit maltraité par quelqu'un de ces jugements littéraires, on sera toujours reçu à produire ses raisons dans une courte apologie, qui pourra trouver sa place dans un journal suivant⁸⁸ ».

Que les *Journalistes de Trévoux* aient réussi dans leur dessein, on n'en peut pas douter, à en juger par les témoignages contemporains. Quelques citations vont le démontrer (en parlant de la *Vie du Bienheureux Jean-François Régis* par le P. Guillaume d'Aubenton) : « ...on peut dire qu'il n'y a rien de trop dans les Éloges qui en ont été faits... par les Mémorialistes de Trévoux⁸⁹ ». « Je ne veux m'adresser à d'autres qu'à vous, mes Révérends Pères, pour me plaindre de vos soupçons et vous demander justice de vous-mêmes⁹⁰. » A propos du livre *La Vérité du Christianisme* par Vernet, Protestant... « *Le Journal de Trévoux* ne tarit pas d'éloges et cite les « réponses si sensées et si satisfaisantes » de Vernet, auteur « très attentif, très judicieux et très propre à con-

87. Avert., janv. 1703.

88. Avis, janv. 1746, par. 7 et 8.

89. *Bibliothèque Française, ou Histoire Littéraire de la France*, par D. J. Camusat. Amsterdam, Bernard, MDCCXXIII, t. III, p. 154.

90. Idem, t. IV, p. 66.

fondre les ennemis des miracles de l'Évangile ». Les preuves par lesquelles il établit la bonne foi des témoins de ces miracles « égalent pour la clarté les plus brillantes lumières du soleil ». « Cet écrivain a le malheur d'être protestant; nous sommes sincèrement fâchés qu'un si bon esprit tienne à une communion qui n'a aucun caractère d'antiquité ⁹¹. » A propos du *Traité de l'excellence de la religion* de Jacques Bernard, publié à Amsterdam... « Le *Journal de Trévoux* fut sympathique aussi, mais le côté moderniste de la thèse l'offusquait un peu... ⁹² »; et finalement, à la fin d'un extrait du *Journal* même, on ajouta : « Ce Mémoire n'est d'aucun des Auteurs du *Journal de Trévoux*; ils ont sur M. Locke des sentiments très opposés à ceux de l'Auteur du Mémoire. qu'ils ont fait imprimer et tel qu'ils l'ont reçu, pour exécuter la promesse qu'ils ont faite aux Savants de leur ouvrir un champ de bataille libre, en demeurant néanmoins dans la neutralité ⁹³. » Ces textes ne sont pas une preuve irréfutable de la neutralité des *Journalistes*, et on ne les offre pas comme tels. Au moins ils indiquent l'impression faite par les *Mémoires* sur quelques-uns de ses contemporains.

Cette modération des auteurs éclaircit leur attitude envers les autres, comme envers eux-mêmes. Ils ne se croyaient certes pas exempts d'erreur. « Nous ne prétendons pas être infaillibles, et quand des personnes telles que le savant M. Muratori nous avertissent de nos fautes, nous les publions sans peine, toujours déterminés à garantir nos Lecteurs de l'erreur, et à rendre

91. Monod, p. 351.

92. Idem, p. 253.

93. *M. de T.*, déc. 1708, p. 2064, art: Mémoire sur un endroit du tome xiii de la Bibliothèque choisie de Mr. Le Clerc, à la page 97.

justice aux Auteurs : nous remarquerons seulement que l'extrait dont on se plaint fut fait à la hâte par une personne qui ne travaille plus à nos *Mémoires*⁹⁴. »

94. *M. de T.*, juin 1713, p. 1105. Cf. juil. 1716, p. 1401; aussi janv. 1702, à propos d'un *Essai sur la Bible* par Jean-Henri Heidegger: « Pour nous, nous sommes persuadés que la modération est le caractère d'un écrivain orthodoxe, et nous tâcherons de ne nous en éloigner jamais », p. 118.

CHAPITRE IV.

PREMIER ÉPISODE.

Le premier
article.

Le premier ouvrage qui trouva place dans le *Journal* fut l'*Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise*, par messire J. Bénigne Bossuet. L'article fit voir que l'instruction était contre les Protestants et que son contenu pouvait être résumé par les deux syllogismes suivants :

a) L'Eglise de Jésus-Christ n'a jamais varié dans la foi.

Or — Votre Eglise a varié dans la foi.

Donc — Votre Eglise n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ.

b) La vraie Eglise a toujours subsisté depuis Jésus-Christ jusqu'à nous *sans interruption*.

Or — Il n'y a que l'Eglise Catholique qui puisse se vanter d'avoir subsisté *sans interruption*.

Donc — La vraie Eglise est l'Eglise Catholique.

Cet extrait annonçait l'entrée dans l'arène des défenseurs de la foi traditionnelle, et il suffit pour irriter les gens de l'autre parti, portés dès lors à se dire que toute critique adverse était motivée par un ressentiment religieux. Dès les débuts de la revue, les auteurs qu'on ne comble pas de louanges, dont on ne parle point assez souvent à leur gré, ni assez copieusement, sont en quête de représailles.

La première
controverse
Jean Le Clerc.

Un des rédacteurs, le P. Despineul⁹⁵, écrit un extrait à propos de l'*Harmonia Evangelica* de Jean Le Clerc, dans lequel il dit : « Ce livre pourrait être de quelque utilité, si, en y évitant les défauts des autres, il n'y en avait point substitué à la place de bien plus considérables, et surtout une infinité d'erreurs qui renversent les fondements du christianisme. Son *Histoire de Jésus-Christ* n'est guère qu'un tissu d'interprétations calviniennes et sociniennes, les plus forcées et les plus grossières⁹⁶. » Jean Le Clerc fut très froissé de la critique et, sans tarder, dans l'édition de Hollande⁹⁷, il lâcha la bride à son irritation, soit sous son nom propre, soit sous le pseudonyme de M. Jonston. Les réponses de Despineul ne manquent pas. Il y en a quatre et, quoiqu'on n'y trouve rien qui approche des sarcasmes et des violences de Le Clerc⁹⁸, il faut avouer qu'il n'a pas gardé la modération promise par les rédacteurs du *Journal*⁹⁹.

95. Le Père Antoine Despineul professa la rhétorique à Rennes, ensuite la théologie huit ans au collège de La Flèche. Il mourut le 1^{er} mai 1707 à Paris.

96. *M. de T.*, janv.-fév. 1701, p. 71.

97. *M. de T.*, mai 1703. Nouv. Litt. Paris : « A propos de l'édition de nos Mémoires qui se fait à Amsterdam, le public doit être averti que cette édition est très imparfaite, que l'on met en plusieurs mois ce que nous renfermons dans un seul; et que l'on y insère des choses que nous n'aurions garde de mettre dans nos Mémoires. » Cf. aussi l'avert. au commencement, mai-juin 1701.

98. *M. de T.*, oct. 1703. Nouv. Litt. Hollande : « Les Etats ont condamné par un Placard la version nouvelle du Nouveau Testament par Jean Le Clerc, comme un ouvrage très dangereux; il faut qu'il le soit beaucoup, pour être traité avec rigueur dans un pays où tant de mauvais livres trouvent un asile assuré. »

99. Cf. juil.-août 1701, 2^e Supplément, p. 1. A la fin, il écrit : « Je craindrais de le chagriner, si je faisais un plus long détail de ses fautes; ce que j'en ai rapporté suffit pour lui montrer qu'il devait être plus modeste, et ne pas reprocher témérairement à des gens qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vus, qu'ils ne savent ni Hébreu, ni Grec, ni Latin, surtout lorsqu'ils ne lui ont donné nulle

La contrefaçon d'Amsterdam. Mais avant de continuer à esquisser les péripéties du *Journal*, nous devons dire un mot au sujet de la contrefaçon, qu'un Protestant a publiée en Hollande¹⁰⁰. Elle s'appelait une seconde édition des *Mémoires de Trévoux*, « augmentée de diverses Remarques et de plusieurs Articles Nouveaux ». L'éditeur était Jean-Louis de Lorme, à Amsterdam. Les Journalistes de Trévoux pensèrent que le rédacteur de cette revue était Jean Le Clerc, peut-être parce que Le Clerc se servit d'elle pour répondre aux objections de Despineul. Cette supposition fut vivement niée par l'éditeur : « Ils sont mal informés, car M. Le Clerc ne la fit, ni ne la corrige. Il a bien autre chose à faire qu'à prendre soin de l'édition d'un ouvrage comme celui-là, que l'on sçait bien qu'il ne sauroit approuver. Il est assez occupé aux siens, pour ne pas se mêler de ceux d'autrui, quand il en auroit même une tout autre idée. Il n'a fait que parcourir légèrement ce journal, et n'en a lu que très peu d'articles¹⁰¹. »

occasion de parler ainsi. Au reste, je lui passerais volontiers, et la bigarrure grotesque de son style, et ses fautes de Grammaire, s'il voulait rentrer dans lui-même, et reconnaître de bonne foi que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Je lui conseille de refondre la Paraphrase et de la rendre Chrétienne. Il doit cela à l'édification du Public, à sa propre réputation. » Cf. aussi août 1702, p. 201; avril 1703, p. 678; et fév. 1704, Supplément, p. 234.

100. Cf. Illustration.

101. *M. de T.*, Edition d'Amsterdam, mai-juin 1701, p. 441. Idem, janv. 1703, avert., p. 221. A propos du Père Despineul, une note a quelque intérêt : « Ce qui a trompé Mr. Le Clerc, à l'égard du nom du P. d'Epineul, c'est qu'on lui avoit écrit de Paris que l'Auteur du premier libelle, qui avoit paru contre lui, était *un Jésuite du Collège nommé d'Epineul*. Comme il n'est point versé dans l'histoire des grandes acquisitions, que la Société a faites, et qu'il n'a rien vu de ce Jésuite, il crut que c'étoit le Collège qui se nommoit d'Epineul. D'ailleurs il ne soupçonnoit pas que l'on dit à Paris *un Jésuite du Collège*, pour dire du Collège de Louis le Grand. Il ne savoit pas qu'on nomma cette Ecole le Collège par excellence. »

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES
ET DES

BEAUX ARTS,
Recueuillis par l'ordre de S. A. S.
Mr. LE DUC DU MAINÉ.

Mois de Janvier & de Fevrier
DE L'AN MDCCI.

*Seconde Edition augmentée de diverses Remar-
ques & de plusieurs Articles nouveaux.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN LOUIS DE LORME.
M. DCCI.

Avec Privilège des Etats de Hollande & de West-Frisé.

Le plan de l'édition hollandaise était de présenter, mot pour mot, les articles du *Journal de Trévoux* et à la fin du volume d'ajouter d'autres articles qui les réfuteraient en donnant le point de vue protestant. De temps en temps, on imprimait au bas des pages la contrepartie protestante ou quelque autre réplique à ce que portait le texte ¹⁰². Mais pendant quelques mois l'éditeur se contenta de publier des articles du *Journal de Trévoux*, tels quels, sans addition de sa part ¹⁰³. La *Table du Journal des Savants* dit : « ...chaque volume contient six mois avec les additions ¹⁰⁴ ». Double inexactitude. Tous les volumes ne comportent pas des additions, et chacun ne contient pas six mois. L'éditeur lui-même affirme, sous la forme d'un avis : « L'interdiction de toute sorte de correspondance avec la France, qui a été publiée depuis peu dans ces provinces, n'empêchera pas que je ne continue de réimprimer ces Mémoires et de les donner tous les mois, comme j'ai accoutumé... ¹⁰⁵. » En effet, il y aura un changement, comme nous le verrons, au mois de janvier 1704, mais il est probable que cette édition se vendait en France en ce temps-là, telle qu'on la voit aujourd'hui, reliée six mois par volume. De cela on a conclu que sa façon de paraître était la même — une conclusion qui ne sort pas des prémisses et qui contredit les déclarations de l'éditeur.

Bref, tous les articles furent reproduits, et, tout compte fait pour tous les volumes, un article sur huit fut critiqué, en ce sens qu'il avait une réponse imprimée. Cette proportion est une épreuve irréfutable que les *Mémoires* ne traitèrent pas seulement des sujets reli-

¹⁰² Idem, v. g. fév. 1703, p. 149; juin 1703, p. 456.

¹⁰³ Idem, v. g. sept.-oct. 1701, avril 1702, juil. 1702.

¹⁰⁴ T. x, p. 669.

¹⁰⁵ Mars 1702, au commencement.

gieux — sujets que l'éditeur d'Amsterdam ne laisserait, et ne laissa pas passer sans une contradiction. Le succès de cette édition ne fut pas foudroyant. Le *Journal de Trévoux* parut souvent en retard. Alors, forcément Amsterdam se rabattit sur des articles déjà anciens ¹⁰⁶. Le format est in-8° et nous n'avons que les volumes de janvier 1701 à juin 1705, quand l'édition de Hollande disparut. Au mois de novembre 1703, on apercevait les premières indications d'instabilité : « L'impossibilité où je suis de recevoir la suite de ces Mémoires, outre à l'avis que j'ay eu de Genève, qu'on étoit sur le point de les discontinuer à Trévoux, faute de matière, m'oblige aussi à les discontinuer. Je ne donnerai que le mois de décembre prochain... ¹⁰⁷. » Mais le volume du mois de janvier, quoique en retard, ne manqua pas de se présenter. L'éditeur s'expliquait ainsi : « L'impossibilité où j'étois de recevoir de France la suite de ces *Mémoires*, par l'interruption des Lettres, a été cause que je n'ai pas continué à les donner. Je vais en faire paraître 6 mois à la fois en un volume, jusques à ce que j'ai rejoint l'Édition de Trévoux, après quoi je les donnerai par mois, comme j'ai fait dans les premières années... ¹⁰⁸. » De cette façon, il faisait tous ces efforts pour faire vivre cette édition; mais cette activité ne fut que le chant du cygne. La vie de cette édition, comme son importance, fut brève et petite ¹⁰⁹.

106. V. g. l'édition d'Amsterdam donna, au mois de juin 1702, des articles qui parurent dans l'édition originale au mois de février de la même année.

107. Avis à la fin du volume.

108. Janv. 1704, avis au commencement.

109. On doit noter que les rédacteurs de nos *Mémoires* n'étaient pas les auteurs du *Dictionnaire Universel de Trévoux* (1704). « Aucun de ceux qui travaillent aux *Mémoires* n'a eu la moindre part au *Dictionnaire*. » (*M. de T.*, *Nouv. Litt.*, mars 1705, p. 555.) Cet avertissement, cependant, ne suffisait pas à arrêter l'impression que le

Seconde
controverse
MM. Basnage
et Huet.

Les controverses, comme nous avons vu, sont entrées dans les *Mémoires* et y auront leur place jusqu'à la fin de leur existence. Il y en avait eu une même dans la première année. Dans le numéro de mars-avril, on publia une lettre intitulée : *Jugement de la nouvelle édition du Dictionnaire Universel de M. l'Abbé Furetière*. Un avis à la fin du volume assure que si la lettre avait été vue par les Journalistes avant de paraître, ils auraient enlevé quelques mots trop durs; et encore ils insistent sur ce point que les lettres, etc., insérées ne reflètent pas nécessairement leurs propres idées. Mais cela ne suffit pas. MM. Basnage et Huet se plaignent, le premier dans le *Journal des Savants*¹¹⁰, l'autre dans l'édition d'Amsterdam¹¹¹. A ces deux articles il y eut deux réponses dans le Supplément du volume juillet-août¹¹². Au même moment, les rédacteurs ont fait leur

Dictionnaire imprimé à Trévoux était l'ouvrage des Journalistes. A trois nouvelles reprises (*M. de T.*, juil. 1724, p. 1288 et p. 1341; déc. 1724, p. 2183), les rédacteurs insistèrent qu'ils n'en étaient pas les auteurs. Cet 'erreur persiste même en ces jours-ci; v. g. cf. Morgan, p. 19.: « Les dictionnaires des Pères Journalistes de Trévoux. »

Pour la même raison, le *Mercure de Trévoux* (1708) fut attribué aux Journalistes; mais ils nièrent la qualité d'auteur. « Comme quelques personnes nous ont attribué ce *Mercure*, parce qu'il s'imprime dans le même lieu que nos *Mémoires*, et se débite à Paris chez le même Libraire, nous croyons devoir les détromper, en déclarant ici que nous n'y avons aucune part. » (*M. de T.*, Nouv. Litt., mai 1708, p. 898.) Ils répétèrent cette même protestation trois ans après (*idem*, mars 1711, p. 554.)

Il y a un *Journal de Trévoux* qui existe aujourd'hui. Ce journal hebdomadaire, qui se vend pour 25 centimes, porte le titre : *Journal de Trévoux et de l'Arrondissement*; Politique, Littéraire, Historique, Agricole et Commercial.

110. Du lundi 11 juillet 1701.

111. Mai 1702.

112. A cause de l'abondance des matières, un supplément fut publié. La réponse à la lettre de Basnage est un article de 13 pages et prend la première place. L'article suivant, adressé à Huet, est de 21 pages.

possible pour apaiser l'irritation des auteurs. « Nous ne prétendons pas changer de conduite à l'avenir. En qualité de journalistes nous rendrons toujours justice aux Ouvrages de ces Messieurs; nous en louerons l'érudition et la politesse quand il y aura lieu de le faire; comme nous l'avons déjà pratiqué à l'égard de M. Basnage: et lorsque nous trouverons quelque chose à reprendre par rapport à la Religion, nous le ferons avec assez de retenue et de modération pour faire comprendre que notre inclination serait de louer, et que nous ne blâmons que par nécessité et par devoir ¹¹³. »

**Les progrès
du Journal.**

D'autre part, on peut supposer que le *Journal* était accueilli avec faveur. La variété des matières est étonnante et réalise pleinement la promesse des débuts: une critique des *Essais* de Montaigne, des *Philippiques* de Démosthène avec des Remarques par M. Turreil, l'explication d'une médaille frappée en Sicile, une lettre écrite de Caën à propos d'une fleur extraordinaire, une revue des nouveaux livres anglais, une lettre de M. Clark touchant quelques antiquités romaines, un extrait d'une lettre de M. Jean Marchal écrite des Indes Orientales, etc., etc. Les articles, donc, arrivaient et ce fut en réponse aux demandes des savants que l'instruction latine, dont nous avons cité une partie et que nous reproduisons tout entière en appendice ¹¹⁴, fut réimprimée en 1703.

**Premières
modifications.**

Comme il fallait s'y attendre, il y eut des ajustements, des changements, des mises au point dans l'édition du *Journal*. Avec l'abon-

113. Mai-juin 1701, avert. au commencement.

114. Cf. Appendice II.

dance de matière, les auteurs ne pouvaient se contenter d'une publication bimestrielle. Dès le mois de janvier 1702, « on avertit que l'on donnera à l'avenir ces *Mémoires* tous les mois ¹¹⁵ ». Une seule fois pendant la première année, les armes du duc du Maine avaient orné le titre ¹¹⁶, mais depuis le commencement de la seconde année elles y prirent place et la gardèrent toujours, sauf sur les volumes entre avril 1731 et janvier 1734. On ne voit pas les raisons de cette suppression. Ni les quelques écrits relatifs au *Journal* ni le *Journal* lui-même ne l'expliquent. Seulement c'est à cette époque que le changement de l'imprimeur eut lieu; peut-être, en sollicitant le privilège du Roi, s'est-on demandé s'il fallait continuer la dédicace au Prince souverain de Dombes ¹¹⁷.

Les retards. Le fait que le *Journal* était imprimé à Trévoux supprimait la nécessité du privilège, à cause du monopole, mais en même temps la distance de Paris n'était pas sans inconvénients multiples. Le premier nu-

115. Mais à la fin de l'année, les mois de novembre et de décembre ont paru ensemble.

116. Le volume mars-avril, Sommervogel, *Table Méth.*, p. xii, dit : « Depuis cette époque (1702) aussi les armes du duc du Maine s'établèrent sur le titre du *Journal*. » Il ne remarqua pas son apparition unique pendant 1701.

117. Ces armoiries étaient toujours essentiellement les mêmes; cf. mars-avril 1701, janv. 1702, juil. 1709, avril 1714, oct. 1749. Les trois princes de la maison du Maine, Louis-Auguste, Auguste II et Louis-Charles, portaient : de France (trois lys), au bâton de gueules péri en barre. Leur couronne, comme celles des princes du sang, était surmontée de lys, mais alternée de fleurs. « En blason, la barre tournée à sénestre est ordinairement signe de bâtardise. » Cf. *Grand Album Généalogique et Biographique des Princes de la Maison de Bourbon*, par M. Dumax. Paris, Blanc-Pascal, 1888, p. 39 et p. 13, note (1). Aussi British Museum, Ms. Addit. 18934. *Extrait des Registres de la Chancellerie de Baden*. Autrefois cet extrait fut dans la Bibliothèque du Roi à Neuilly.

méro, pour les mois de janvier-février, ne fut publié qu'au mois de mars, et jusqu'en 1734, date à laquelle la publication se fit à Paris, les plaintes sur les retards ne cessèrent pas. Vers la fin de la première année, les auteurs exprimèrent leurs regrets ¹¹⁸. En 1708, on disait encore: « L'imprimeur, désormais indépendant de tout autre associé, a pris des mesures pour ne laisser rien à désirer de son exactitude. Il espère que l'on aura régulièrement à Paris les *Mémoires* le premier jour du mois suivant. » Quelques paragraphes plus loin, on peut lire la vraie cause: « Nous imprimons à cent lieues de Paris, et nous envoyons la copie de nos *Mémoires* deux mois avant qu'elle paraisse ¹¹⁹. » Cependant les bons propos de l'imprimeur n'avaient pas de résultats bien tangibles et même les auteurs avaient beau prendre de l'avance, l'imprimeur restait en retard. Car, en 1712, on écrit: « On se plaint de notre retardement auquel nous ne pouvons remédier, quoiqu'il exerce la patience des Auteurs; nous imprimons à plus de cent lieues de Paris, et nos copies sont envoyées près de trois mois avant qu'elles paraissent; quelque diligence que nous apportions, on n'a l'extrait d'un livre que quatre mois après qu'il a paru, et la multitude des livres qui viennent en même temps dans nos mains rend quelquefois ce retardement bien plus long sans qu'il y ait de notre faute ¹²⁰. »

118. Sept.-oct. 1701, p. 353. Aussi mai 1702, avis à la fin: « On supplie ceux qui nous adressent quelques livres ou quelques pièces pour mettre dans ces *Mémoires* de ne nous sçavoir point mauvais gré, si nous ne les faisons pas paraître aussitôt qu'ils pourraient le souhaiter... »

119. Janv. 1708, avert., au commencement.

120. Janv. 1712 avert., par. 8.

CHAPITRE V.

QUELQUES CONTROVERSESES.

Controverse
avec
Boileau.

L'année 1703 marque une des controverses les plus connues. Cette fois, c'était avec Despréaux. Voyez-la dans les détails de sa mise en scène. Boileau et son frère, l'abbé Boileau, étaient en bonnes relations avec plusieurs Jésuites, « une Société que j'ay toujours extrêmement honorée, et chés qui j'ay toujours eu et j'ay encore d'illustres Amis ¹²¹ », et ils ont toujours gardé cette estime mutuelle ¹²². Très franchement Boileau reconnaissait qu'il était redevable au P. de la Chaise de l'avancement de son frère. Car il écrit à M. Arnauld : « ...quand je les (les Jésuites) vois trop fâchés, je me jette sur les louanges du R. P. de la Chaise, que je révère de bonne foi, et à

121. Préface de la Satire XII (sur l'*Equivoque*).

122. Une amitié dont il a profité. Gidel, t. I, p. CCLXXXVI. « A Bâville, par exemple, dans un festin de noces, invité à faire une chanson, il (Boileau) ne craint pas de choquer Bourdaloue en mettant en jeu Escobar. C'était rappeler les traits les plus méchants des *Provinciales* :

*Si Bourdaloue, un peu sévère,
Nous dit: Craignez la volupté;
Escobar, lui dit-on, mon père,
Nous la permet pour la santé.
Contre ce docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'intérêt,
Bacchus le déclare hérétique,
Et janséniste, qui pis est.*

La plaisanterie est un peu lourde; le père Bourdaloue en fut d'abord irrité et, dans un moment de colère, il dit: « Si M. Despréaux me chante, je le prêcherai. » Il n'en fit rien.

qui j'ay en effet tout récemment encore une très grande obligation, puisque c'est en partie à ses bons offices que je dois la chanoinie de la Sainte-Chapelle de Paris, que j'ai obtenue de Sa Majesté pour mon frère, le doyen de Sens ¹²³ ». Ses sentiments envers certains particuliers n'étaient pas tout à fait les mêmes à l'égard des Jésuites comme groupe. On n'accepte plus l'explication de son antipathie par l'histoire du dindon ¹²⁴, mais il est plus probable que son attachement à Arnauld et sa prétention extravagante d'être Molino-Janséniste ont été plus forts que certains sentiments personnels.

Les critiques doivent s'attendre à froisser la sensibilité des écrivains. L'amitié de Boileau pour quelques-uns de leurs confrères ne sauvera pas les *Journalistes* quand ils s'aviseront de critiquer ses ouvrages. Au mois de juin 1703, on avait publié une *Critique de l'Histoire des Flagellans et justification de l'usage des disciplines volontaires*, par M. Jean-Baptiste Thiers. Docteur en Théologie. *L'Histoire des Flagellans* était l'œuvre de l'abbé Boileau, et la critique fut nettement opposée à ses conclusions. On dit que l'orgueil blessé de l'abbé recourut à Despréaux ¹²⁵. Mais Despréaux n'eut pas longtemps be-

123. Lettre à Arnauld, juin 1694. Gidel, t. iv, p. 180.

124. *Idem*, t. i, p. xx, note 3: « Voici l'étrange anecdote d'Helvétius: On lit dans l'Année Littéraire que Boileau encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chute, sa jaquette se retroussa; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé; et de là peut-être cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages; de là sa satire contre les femmes, contre Lulli, Quinault, et contre toutes les poésies galantes. Peut-être son antipathie contre les dindons occasionna-t-elle l'aversion secrète qu'il eut toujours pour les Jésuites, qui les ont apportés en France. »

125. *Idem*, t. i, p. cccclxxxix: « On dit que l'abbé Boileau, qui avait à se plaindre des Journalistes de Trévoux pour son Histoire des Flagellans, ne laissa point de repos à son frère qu'il n'eût répondu à l'article. »

soin d'être excité par autrui. Trois mois après parut une critique d'une nouvelle édition de ses ouvrages à lui, et telle que le monde littéraire ne pouvait manquer de sourire de Boileau et de son embarras. Voici l'extrait, dont l'auteur était le P. Buffier ¹²⁶ : « Cette nouvelle édition de M. Despréaux, qui nous est tombée depuis peu entre les mains, nous a paru assez singulière pour en parler. On voit au bas des pages les vers des poètes latins qu'il a fait passer dans ses ouvrages. On peut apprendre par ce moyen, à l'exemple de ce grand poète, le premier satirique de notre temps, à imiter les plus beaux endroits des Anciens et à en profiter pour se faire à soi-même du mérite et de la réputation, sans parler du plaisir qu'il y a de conférer ainsi les endroits empruntés avec ceux d'où on les a tirés, et de découvrir toujours quelque chose de plus piquant d'un côté que de l'autre.

« Cette édition fait encore honneur à M. Despréaux d'une autre manière; elle justifie hautement le parti qu'il a soutenu en faveur des Anciens, qu'il a toujours regardés comme les plus excellents modèles. En effet, en parcourant ce volume, on trouve que les pages sont plus ou moins chargées de vers latins imités, selon que certaines pièces de M. Despréaux ont été communément plus ou moins estimées. Dans son *Art Poétique*, par exemple, qui lui a fait tant d'honneur, surtout par rapport aux règles générales de la poésie, on trouve ici imprimé un grand quart de l'Art poétique d'Horace sur le même sujet. J'ai vu néanmoins une préface des éditions

126. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve. Paris, Hachette, 1867, t. V, p. 517, note 1: « Le Père Tournemine a raconté à Brossette, qui nous l'a transmis, tout le détail de la querelle de Boileau et des Jésuites de Trévoux. Il lui a dit que le Père Buffier était l'auteur de l'article, de septembre 1703, sur l'édition de Hollande de Despréaux: *inde irae.* »

de M. Despréaux, où il assuroit qu'il n'avoit pris que quarante vers d'Horace; mais c'est qu'à force de goûter les autres par une ancienne habitude, ils étoient devenus insensiblement ses propres pensées, sans qu'il s'en aperçût lui-même.

« Plusieurs pages sont encore fort chargées de vers latins dans la huitième satire de l'homme, dans la neuvième où l'auteur parle à son esprit, et dans la cinquième sur la vraie noblesse; où l'on voit une longue suite des vers de Juvénal traduits presque mot à mot; et néanmoins si heureusement et avec tant de génie, qu'il n'y a pas assurément de plus beaux endroits dans le reste des ouvrages de M. Despréaux.

« On ne trouve point de vers latins imités dans la dixième satire contre les femmes, et on n'en trouve que deux ou trois dans son épître sur l'amour de Dieu. D'ailleurs on pouvait faire ce recueil de citations, quelque utile qu'il soit déjà, beaucoup plus ample et plus exact qu'il n'est ¹²⁷. »

Dans la correspondance entre Brossette et Boileau ¹²⁸, on peut constater le feu, l'ardeur et la vivacité de cette flamme que les critiques ont allumée. Brossette écrit à Boileau : « Je viens de lire le *Journal de Trévoux* pour le mois de septembre, dans lequel il y a un article qui vous concerne personnellement. Cet article contient l'extrait d'une édition de vos ouvrages, faite depuis deux ans en Hollande. Si les journalistes s'étaient contentés d'en faire un simple extrait, il n'y aurait peut-être rien à dire; mais ils se sont avisés de faire une espèce de parallèle de cette édition avec celle qui a été faite à Paris en dernier lieu, et je vous avoue que j'ai été très-

127. Sept. 1703, p. 1532.

128. Cf. Laverdet, *passim*.

indigné d'un certain air de plaisanterie que ces nouveaux Aristarques ont essayé de répandre sur leur style. Ils font bien voir que votre Epître sur l'amour de Dieu n'est pas de leur goût... Mais n'appréhendent-ils point que vous ne preniez congé d'eux par quelque réponse fâcheuse, laquelle vous terminerez par ces mots : « Hic, victor, coetus artemque repono...^{129.} »

Boileau répondit : « ...Mais si vous avés très bien reconnu que c'estoit la *Puce* que j'ay voulu peindre dans mes quatre vers, vous n'avés pas moins bien deviné quand vous avés cru que je ne digérerois pas fort aisément l'insulte ironique que m'ont faicte de gaieté de cœur, et sans que je leur en aye donné aucun sujet, Mrs. les Journalistes de Trévoux. Comme j'ay faict profession jusqu'ici de ne me point plaindre de ceux qui m'attaquent, et que je les ay toujours rendus complaignants, j'ay crû en devoir encore user de mesme en cette occasion, et je les ay d'abord servis d'une Epigramme, ou plutost d'une espèce de petite Epistre en seize vers, où je leur ay marqué ma reconnaissance sur leur fade raillerie.

« Je ne scaurois vous dire avec combien d'applaudisements cette Epistre a esté receüe de tout le monde, et j'ay fort bien reconnu par là que non seulement je ne suis pas haï du public, mais qu'ils lui sont fort odieux. Je m'imagine que vous avés grande envie de voir ce petit Ouvrage, et il n'est pas juste de retarder votre curiosité. Le voici :

Aux Révérends Pères, Auteurs du Journal de Trévoux.

*Mes Révérends Pères en Dieu,
Et mes Confrères en Satire,*

129. *Idem*, 4 oct. 1703, p. 165.

*Dans vos Ecrits en plus d'un lieu
Je voy qu'à mes dépens vous affectés de rire;
Mais ne craignés vous point que, pour rire de Vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encore ma satirique audace?*

*Grands Aristarques de Trévoux,
N'allés point de nouveau faire courir aux armes
Un Athlète prest à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux Rieurs faire verser des larmes.*

*Apprenés un mot de Régnier,
Notre célèbre Devancier,
Corsaires attaquant Corsaires
Ne font, dit-il, leurs affaires.*

« Au reste, comme ils ne m'ont pas attaqué seul, et qu'ils ont traité très indignement mon frère, au sujet du Livre des Flagellans, je me suis crû aussi obligé de le deffendre contre la mauvaise foi avec laquelle ils l'accusent, eux et M. Thiers, d'avoir attaqué la Discipline en général, quoiqu'il n'en reprenne que le mauvais usage; c'est ce que je fais voir par l'Epigramme suivante, qui court aussi déjà le monde :

Aux Révérends PP. de Tr., etc.

*Non, le livre des Flagellans
N'a jamais condamné (lisés-le bien, mes Pères)
Ces rigidités salutaires
Que pour ravir le Ciel saintement violens
Exercent sur leurs corps tant de Chrétiens austères.
Il blasme seulement cet abus odieux.
D'étaler, d'offrir aux yeux*

*Ce que leur doit toujours cacher la bienséance,
Et combat vivement la fausse piété
Qui, sous couleur d'esteindre en nous la Volupté,
Par l'austérité mesme, et par la pénitence,
Sçait allumer le feu de la Lubricité.*

« Cette Epigramme n'est pas si bonne que la précédente. Elle dit pourtant assés bien ce que je veux dire, et deffend parfaitement mon frère de la chose dont on l'accuse. Je ne sçais pas ce que Mrs. les Journalistes répondront à cela; mais s'ils m'en croient, ils profiteront du bon avis que je leur donne par la bouche de Régnier, notre commun ami. Je n'ay pas veû jusqu'ici que ceux qui ont pris à tâche de me décrier y ayent réussi. Ainsi je leur puis dire avec Horace: « *Nec quisquam noceat cupido mihi Pacis at ille qui me commorit melius non tangere clamo* ¹³⁰. » Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le tort est de leur costé. La vérité est que je me déclare dans mes ouvrages ami de M. Arnould, mais en même temps je me déclare aussi ami des Ecrivains de l'école d'Ignace, et partant je suis tout au plus un Molino-Janséniste. C'est ce que je vous prie de bien faire entendre à vos illustres Amis, les Jésuites de Lyon, que je ne confondrai jamais avec ceux de Trévoux, quoiqu'on me veuille faire entendre que tous les Jésuites sont un corps homogène, et que qui remue une des parties de ce corps remue toutes les autres; mais c'est de quoi je ne suis point encore parfaitement convaincu. Quoi qu'il en soit,

130. « *Nec Quisquam noceat cupido mihi pacis! At ille qui me commorit (melius non tangere, clamo), flebit...* » Satires, II, I, 44.

« Et que personne ne me trouble dans mon amour de la paix! Mais celui qui m'aura provoqué, — il vaut mieux, je le dis bien haut, me laisser tranquille, — celui-là versera des larmes. » Trad. M. Villeneuve, édit. Budé.

il ne s'agit point en notre querelle d'aucun point de théologie, et je ne sçais pas comment Mrs. de Trévoux pourront me faire Janséniste pour avoir soutenu qu'on ne doit point étaler aux yeux ce que leur doit toujours cacher la bienséance...¹³¹. »

Dans toute cette réponse on ne trouve pas la moindre trace de justification des faits eux-mêmes mis en évidence par les Journalistes. On est bien forcé de conclure que les épigrammes furent le résultat d'une sensibilité plus que susceptible, peut-être de penser à Shakespeare¹³² : « The lady doth protest too much. methinks. » L'assurance de sympathie que Brossette ne tarda point d'envoyer à Boileau, en son nom propre et de la part des Jésuites de Lyon, donne l'impression de ne guère traduire que ses sentiments personnels : « ...Les Jésuites eux-mêmes ont blâmé ici leurs confrères de Paris, qui travaillent au *Journal de Trévoux*. Ils souhaitent même que vous sachiez que quoiqu'ils fassent partie de ce grand corps, que vous appelez homogène, ils ne participent point aux sentimens déraisonnables dont vous vous plaignez. Ils se servent volontiers, en cette rencontre, de la distinction que les Lettres Provinciales ont obligé autrefois la Société de faire entre les sentimens de toute la Compagnie, et ceux de quelques particuliers.

« Plusieurs d'entre eux m'ont assuré qu'il n'y avait point de livres français, à la lecture duquel ils s'appli-

131. Laverdet, 4 nov. 1703.

Montjoye écrit avec raison, p. 28 : « Peut-être ne fallait-il pas faire ces rapprochements du vivant de l'auteur, qui pouvait y voir l'intention de le faire accuser de plagiat ; et pourquoi ne pas éviter de causer cette mortification à un écrivain dont l'âge et la renommée méritaient de grands égards ? Mais enfin cet éditeur n'était ni Jésuite ni Journaliste de Trévoux. Ce n'était donc ni aux Jésuites, ni aux Journalistes de Trévoux, que Boileau, s'il se croyait offensé, devait lancer une épigramme ; c'était contre l'éditeur lui-même. »

132. *Hamlet*, III, 2.

quassent plus ordinairement qu'à la lecture du vôtre, et que c'était parmi eux une espèce d'usage d'apprendre par cœur la plupart de vos ouvrages, plutôt que ceux d'Horace ou de Juvénal. Le nom de Molino-Janséniste que vous vous donnez leur a paru fort plaisant, mais ils vous permettent d'être un peu Janséniste, pourvu que le partage ne soit pas inégal et que vous vouliez être aussi de leurs amis : car le suffrage d'un homme tel que vous ne leur est pas indifférent. L'estime qu'ils ont pour vous n'a pas diminué, quand ils ont vu la modération avec laquelle vous en agissiez avec Mrs. les Journalistes, quoique vos agresseurs. Vous riez sagement dans votre première épigramme, et s'ils sont sages eux-mêmes, ils profiteront de l'avis que vous leur donnez...^{133.} »

Contrairement à l'attente de Boileau, les Journalistes ne répondirent point aux épigrammes dans leur volume du mois de novembre. La bataille semble être terminée et Boileau s'en réjouit dans la lettre suivante : « J'ai tardé jusqu'à l'heure qu'il est, Monsieur, à vous rescrire, parce que j'attendois, pour le faire, que Mrs. de Trévoux eussent répondu à mes Epigrammes dans leur nouveau volume, afin de voir et de vous mander si j'avois la guerre ou non avec ces bons Pères; mais estant demeurés dans le silence à mon égard, voilà toutes nos querelles finies, et vous pouvés assurer Mrs. les Jésuites de Lyon que je ne dirai plus rien contre aucun de leur Compagnie, dans laquelle, quoiqu'extrêmement ami de la mémoire de M. Arnould, j'ay encore d'illustres amis, et entre autres le Père de la Chaise, le P. Bourdaloue et le P. Gaillard^{134.} » Et encore une fois Boileau insista sur la terminaison de la controverse : « Faictes moi donc la

133. Laverdet, 20 nov. 1703, p. 169.

134. *Idem*, 7 déc. 1703, p. 170.

grace de me rassurer sur ce point, et de me dire pourquoy dans vostre dernière lettre vous ne parlés point de mon accomodement avec Mrs. de Trévoux? Cet accomodement est maintenant complet, et le Père Gaillard est venu de la part de Mrs. les Jésuites de Paris tesmoigner à mon frère le Chanoine qu'on avoit fort lavé la teste à ces Aristarques indiscrets, qui asseùrement ne diroient plus rien contre lui, ni contre moi ¹³⁵. »

A la fin du volume du Journal pour le mois de décembre, il y eut une espèce de réponse à l'épigramme de Boileau. Cette épigramme a été insérée dans les œuvres de Boileau, éditées par de Saint-Marc, aussi bien que dans celles de Gidel. On l'a attribuée, sans preuves, au Père du Cerceau ¹³⁶ et, après, au Père Du Rus ¹³⁷. Comme la réponse ne se trouve pas dans les volumes que nous avons vus, il est probable que la feuille ajoutée à la fin fut uniquement le fait de l'imprimeur. Brossette est aussi de cet avis : « ...ils (les Jésuites) sont bien persuadés que vous ne prendrez pas pour une infraction de la paix une très mauvaise Epigramme qui a été mise à la fin du *Journal de Trévoux* pour le mois de décembre. Cette pitoyable pièce de huit ou dix vers porte le nom de *Réponse* à vostre Epître aux Journalistes. *Mes Révérends Pères en Dieu*. Mais cette prétendue réponse est si platte, que nous l'avons tous regardée comme l'ouvrage de l'Imprimeur, ou tout au plus du Correcteur de

135. *Idem*, 25 janv. 1704, p. 173.

136. Sommervogel, *Table Méth.*, p. xxix.

137. *Querelles Littéraires, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis Homère jusqu'à nos jours*, par A. Simon Traillh. Paris, Durand, MDCCLXI, 4 tomes; t. I, p. 330 : « Il répondit aux journalistes par une épigramme. Leur P. Du Rus la réfuta par une autre fort piquante. » Cf. aussi Gidel, t. III, p. 88, note 2.

l'Imprimerie; à coup sûr les Auteurs du Journal n'y ont aucune part... ¹³⁸ ».

Voilà cette prétendue réponse :

*Les Journalistes de Trévoux,
Illustre héros du Parnasse,
N'ont point cru vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la satirique audace,
Dont par le grand Arnauld vous vous croyez absous.
Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace
De ces grands hommes qu'avec grâce
Vous traduisez en plus d'un lieu,
Que, pour l'amour de nous, ils voudraient bien qu'Horace
Eût traité de l'amour de Dieu ¹³⁹.*

Quoi qu'il en soit, que Boileau fût ou non du même avis que Brossette, il ne tarda pas de répondre par cette autre épigramme :

*Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perse ni d'Horace,
Et j'ai point suivi Juvénal à la trace.
Car, bien qu'en leurs écrits ces auteurs mieux que vous
Attaquent les erreurs dont nos âmes sont ivres,
La nécessité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes pères, non plus qu'en vos livres ¹⁴⁰.*

Le *Journal* ne parla plus directement de Boileau. Il y a bien une référence ¹⁴¹ dont Brossette parle dans une

138. 1^{er} fév. 1704; Gidel, t. III, p. 175.

139. *Idem*, t. III, p. 88.

140. *Ibidem*.

141. Lettre du 21 juin 1704, Laverdet, p. 183. Dans cette lettre il fit une référence aux *M. de T.*, mai 1704, p. 779.

de ses lettres; mais elle n'avait rien qui pût compromettre la réconciliation. Cependant la rancune restait dans l'esprit du vieux poète. Elle se faisait jour deux ans plus tard, dans la *Satire sur l'Equivoque*, cette « tirade qui est une pure et entière récapitulation des Provinciales » et « ...presque une table des chapitres des Provinciales » et dont « le dernier trait, qui trahit l'auteur blessé, est contre les Journalistes de Trévoux ¹⁴² ». Ce « dernier trait », on le trouve cinq lignes avant la fin de la satire : « On m'éguse à Clermont d'inévitables traits ¹⁴³ »; Clermont, c'est-à-dire le collège Louis-le-Grand, dit autrefois de Clermont.

Boileau avoua cette attaque à Brossette, dans laquelle il dit : « La vérité est qu'à la fin de ma Satire j'attaque directement Mrs. les Journalistes de Trévoux ¹⁴⁴. » Ces tracasseries ne parvinrent pas à faire sortir les Journalistes de leur silence. De plus, le grossier libelle, publié à Cologne vers la fin de 1706, sous le titre *Boileau aux prises avec les Jésuites*, ne provoqua pas un mot de réponse dans l'édition de Trévoux. Il est vrai que le P. Le Tellier, par l'entremise du P. Thouliez ¹⁴⁵, avait essayé d'obtenir de Boileau un démenti formel à ce libelle. La réponse du poète piquante et spirituelle ne semble pas avoir satisfait Le Tellier; au moins marque-t-elle la fin de la controverse. Elle indique clairement jusqu'où peuvent conduire les critiques d'un journal ¹⁴⁶.

142. Sainte-Beuve, t. v, pp. 516 et 515.

143. Camusat, *Bibl. Fr.*, t. i, p. 112: « Les Journalistes de Trévoux demeurent au Collège de Clermont, autrement de Louis le Grand. »

144. 12 mars 1706, Laverdet, p. 212.

145. Cf. *idem*, pp. 446 à 450.

146. Cf. *Bibl. Mazarine*, Ms. 2458: *Recueil de Manuscrits par Jean Jacques Cœur de Roy*; Premier Recueil 1709 à 1712, p. 294. Aussi Ms. 4022.

Le P. Buffier (1701). Le Père Claude Buffier, responsable pour la critique de Despréaux, était un caractère très sympathique, un savant qui garda pendant toute sa vie un esprit « naïf, aisé, vif, et propre à dégager les sciences de ce qu'elles ont de dégoûtant », qui tourna « ses vues sur différents objets de littérature pour les rendre plus utiles, depuis l'art pénible des mots et du style, jusqu'aux connaissances les plus sublimes ». Il vit le jour pour la première fois le 25 mai 1661, en Pologne, où il naquit de parents français qui, peu de temps après, se fixèrent en Normandie. Il disait plaisamment qu'il « lui en avait coûté 500 livres pour se faire naturaliser Normand ¹⁴⁷ ». Comme rédacteur, il fut associé au *Journal de Trévoux* depuis son commencement jusqu'en 1737.

« M. de Voltaire a très-bien remarqué dans son *Siècle de Louis XIV*, que le P. Buffier avait rappelé les Vers à leur première destination, en les faisant servir à imprimer, dans la mémoire des hommes, les événements principaux de l'Histoire ¹⁴⁸. » Cette appréciation se réfère à son ouvrage *Mémoire Artificielle, pour apprendre et retenir la Chronologie et l'Histoire, depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*. Le *Mercur Galant* aussi lui prodigue ses éloges : « Voilà toutes les parties de l'Histoire Universelle, réduites dans une méthode si facile, que chaque Partie peut estre apprise en moins de quinze jours. Ceux qui regarderoient encore ce travail simplement, comme une belle apparence à quoy l'effet ne sauroit répondre, peuvent estre convaincus par eux-mêmes, quand il leur plaira. Les exercices qui s'en font au Collège Louis

147. *M. de T.*, août 1737, p. 1500.

148. *Observations sur les Trois Siècles de la Littérature Française*, à Amsterdam, et se trouve à Paris chez Bastien, MDCCLXXIV, t. 1, p. 405.

le Grand y sont devenus presque journaliers, et souvent publics...¹⁴⁹. » Nous ne tarderons pas à faire mention de tous ses ouvrages, — sur la poésie, logique, métaphysique, morale, etc., etc., qui, quoique très estimés, n'avaient pas une vogue énorme. Il en fut autrement de sa *Grammaire Française*, qui fut acclamée non seulement en France, mais aussi en Angleterre pour sa traduction : *A French Grammar, on a new plan, by the Rev. P. Buffier, Soc. Jesu, translated into English. London, printed for W. Hinchliffe, 1734, in-8°, pp. 420*¹⁵⁰. L'édition française, « lue à plusieurs reprises dans les Assemblées de l'Académie, fut soumise à son Jugement et reçut de grands éloges, dès qu'elle vit le jour en 1708. C'est elle, en effet, qui a eu longtemps le plus de cours pour l'usage ordinaire; mais elle a été, ce semble, entraînée dans la chute des Jésuites, quoiqu'elle méritât d'être conservée par l'esprit d'analyse qui y règne¹⁵¹ ». Buffier mourut au Collège de Paris le 17 mai 1737 et laissa la réputation d'un homme de lettres et d'un littérateur chrétien¹⁵².

**L'affaire
Magliabecchi.**

Boileau ne fut pas le seul qui eût à se plaindre des Journalistes. En novembre 1703¹⁵³ on annonça, dans les nouvelles littéraires, la mort de l'érudit Florentin, Antoine Magliabecchi¹⁵⁴. La note était écrite d'un style mordant et satirique, mais la nouvelle était fausse. Magliabecchi était encore vivant et, qui plus est, en bonne santé. « Nous apprenons la

149. Juil. 1706, p. 349.

150. Cf. de Backer, 1^{re} série, p. 146.

151. *Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût*. Paris, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille, MDCCLXXVII, t. III, p. 2.

152. Cf. Moreri, t. IX, p. 194. Aussi Monod, p. 195, *note*.

153. P. 2229.

154. 1633-1714.

mort de M. Maillabecchi... Il est mort au mois de septembre; il était bibliothécaire du grand-duc de Toscane, connoissoit les livres, en possédoit de fort rares, et se faisoit un plaisir de contribuer aux travaux des sçavans de toute l'Europe; on lui a reproché que ce qu'il sçavoit le mieux, c'étoit l'endroit précis, la page, la ligne où on l'avoit loué dans plusieurs livres; mais un défaut si léger est pardonnable à un homme qui s'est fait toute sa vie un plaisir d'obliger les autres. »

Cette note, qui blessait la mémoire d'un homme connu, d'un savant particulièrement susceptible, indigna ses amis. Ils ne tolèrent point une pareille insulte. Montfaucon lui écrivit: « Tout ce qu'il y a ici de gens d'honneur et de littérature ont été indignés du mauvais traitement que vous ont fait les Journalistes. J'ai vu même plusieurs Jésuites qui improuvaient hautement la conduite de leur confrère. Car il n'y en a qu'un seul d'entre eux qui a composé l'article où il est parlé si désavantageusement de vous. Au reste, cela ne fait aucun tort à votre réputation, et ce trait d'une langue médisante, bien loin de diminuer l'estime que vous vous êtes si justement acquise dans le public, ne fait qu'irriter tous les gens de lettres contre celui qui vous a traité si indignement ¹⁵⁵. »

L'amende honorable pour ce fâcheux *lapsus calami* fut faite rondement et sans arrière-pensée en février 1704 ¹⁵⁶ et février 1705 : « M. Magliabecchi a une mémoire

155. *Correspondance de Mabillon et de Montfaucon avec Italie*, t. III, p. 169.

156. A la fin de Nouv. Litt.: « Monsieur Maillabecchi n'est point mort: le bruit qui en a couru suffirait pour nous justifier d'avoir inséré cette nouvelle dans les Mémoires du mois passé. Nous avons cependant de meilleurs garants que la voix publique. Un Religieux de mérite, qui est en commerce de Lettres avec ce savant homme, nous apprit sa mort, en nous envoyant la dernière lettre qu'il avait reçue

prodigieuse à laquelle rien n'échappe, et qui s'étend à toutes les sciences, tous les auteurs. Sa nombreuse bibliothèque lui est si connue et si présente, que sur chaque matière il indique le livre, la page, et même la ligne dont on a besoin. Les témoignages que nous suivons en parlant ainsi sont de plus grand poids que ceux que nous avons suivis dans une autre rencontre; et nous serions fâchés de rien diminuer des louanges qui sont dues à un si grand homme, dont les connoissances sont une source ouverte à tous les auteurs de notre siècle, où les plus estimés ont puisé avec succès ¹⁵⁷. »

Ce ne fut pas tout. Lorsque Magliabecchi mourut réellement, les rédacteurs, rendus prudents, ne se hâtèrent pas de publier la nouvelle. Son éloge fut publié, mais cette fois-là, ils le demandèrent au dehors. Ce fut la traduction d'un article tiré d'un journal italien ¹⁵⁸.

De la Fosse Quand les Journalistes attaquaient de
 et front un écrivain, sa réplique était plus
J.-B. Rousseau. ou moins attendue. Il avait à maintenir
ses idées à lui. Si l'attaque était sérieuse, il pouvait toujours espérer que ses partisans ne l'abandonneraient pas. Peut-être même les ennemis des Jésuites se rangeraient-ils à ses côtés. A tout le moins, il y avait là pour lui l'occasion d'une réclame gratuite. La traduction des *Odes d'Anacréon*, par de La Fosse ¹⁵⁹, fournit matière à un article qui parut dans les *Mémoires* de mai 1704 ¹⁶⁰.

de lui. La fausseté de cette nouvelle n'a rien que d'agréable pour nous, qui faisons des vœux sincères pour qu'elle ne soit vraie de longtemps; une personne si nécessaire à la République des Lettres ne saurait trop vivre. »

157. P. 365.

158. *M. de T.*, nov. 1722, p. 1929.

159. Antoine, 1653-1708.

160. P. 710.

La critique, très judicieuse et modérée, était un simple mélange d'éloges et de remarques, qui ne pouvaient guère blesser le plus opiniâtre des écrivains. De La Fosse ne dit rien; mais son ami, le poète Jean-Baptiste Rousseau, crut devoir défendre une réputation qu'il tenait pour compromise. Deux épigrammes de lui essayèrent de donner tort aux Journalistes :

*Petits Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres,
Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal;
Ou taisez-vous sur les Ecrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très bien.
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien* ¹⁶¹.

Ce petit morceau fut bientôt suivi d'un autre :

*Grands Réviseurs, courage, escrimez-vous,
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai; car j'aime le désordre:
Et, je l'avoue, un auteur qui sait mordre
En m'approuvant peut me rendre joyeux;
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux* ¹⁶².

Malgré ces escarmouches, Rousseau et les Jésuites restèrent en bons termes. La grande amitié qui existait entre le poète et les Journalistes, surtout le P. Brumoy, fait

161. Liv. II, épig. xxiv.

162. Liv. II, épig. xxv.

croire que son impétuosité de jeune homme ne se prolongea pas jusque dans sa maturité. Ses lettres adressées à un de ses correspondants de Paris, particulièrement celles du 4, 12 et 18 octobre 1757, ne permettent pas le moindre doute ¹⁶³. Et même, trois de ses lettres ont trouvé place dans le *Journal de Trévoux* ¹⁶⁴.

Difficultés Cependant les rédacteurs ont à faire
et succès. face aux difficultés qu'ils rencontrent pour faire plaisir à tout le monde et aux réactions si variables que provoquent les critiques. Souvent des écrivains se plaignent des lenteurs de la publication. Chacun pense que ses articles ont une haute importance et, par conséquent, doivent être insérés sur-le-champ. « Ils s'offensent du moindre retardement; comment les satisfaire? ¹⁶⁵. » Les Journalistes se lamentent sur la distance qui les sépare de l'imprimerie, et ils écrivent en mai 1702: « On supplie ceux qui nous adressent quelques Livres ou quelques pièces pour mettre dans ces *Mémoires*, de ne nous sçavoir point mauvais gré, si nous ne les faisons pas paraître aussitôt qu'ils pourraient le souhaiter... ¹⁶⁶. » Leurs protestations n'empêcheront pas qu'un mécontent répandit ses gémissements dans le *Journal de Verdun*: « Il se plaint que ces difficultés, ayant été envoyées à tems aux sçavans Journalistes de Trévoux, ils n'en ont fait aucune mention ¹⁶⁷. »

Par ailleurs, à considérer le résultat de leurs efforts, les Journalistes n'avaient pas à se plaindre. Jetant un

163. Cf. *Etudes Religieuses*, Paris, 1857, p. 413.

164. Oct. 1711, pp. 1767 et 1770; août 1729, p. 1523. Pour la rencontre entre Rousseau et Voltaire, cf. Trailh, t. II, p. 48.

165. Janv. 1708.

166. Avis à la fin du volume.

167. *Journal Historique sur les Matières du Tems (Journal de Verdun)*, Verdun, mars 1716, t. xxiv, IV.

coup d'œil en arrière, en 1712 ils pouvaient dire, avec raison: « La manière dont le Public a continué de recevoir nos Mémoires dans les temps les plus difficiles nous engage à ne rien épargner pour le satisfaire et pour mériter son attention; et le jugement qu'ont porté de notre travail les plus célèbres Journalistes d'Italie et d'Allemagne, et des Savants de premier ordre, ne laisse pas douter qu'on ne soit content de notre méthode, de la variété répandue dans nos *Mémoires*, et surtout de notre exactitude à bien représenter les livres dans des extraits détaillés qui peuvent passer pour des abrégés, et où nous tâchons de faire entrer ce qu'on peut dire sur le sujet et qui a échappé à l'Auteur. On trouvera dans les Mémoires suivants la même variété et la même exactitude... ^{168.} »

**Collaborateurs
divers.**

Outre les articles fournis par un grand nombre de prêtres soit séculiers (Masclef, Mallemans, Roger, etc.), soit réguliers (Ménestrier, de Colonia, Le Quien, Athanase, Albaret, Oudin, de Quadres, Lempereur, etc.), dont personne ne discute le talent, la revue eut les contributions d'une foule de Savants dont les spécialités vont de la numismatique à la théologie. Il y eut : Gottfried Wilhelm Leibniz, l'illustre philosophe de Leipzig ¹⁶⁹; Jean Bouhier, président du Parlement à Dijon et membre de l'Académie Française ¹⁷⁰; le physicien Jean Morin, de l'Académie des Inscriptions ¹⁷¹; François Girardon, sculpteur du tombeau de Richelieu à la Sorbonne ¹⁷²; François-Joseph de Beaupoil, marquis de

168. Janv. 1712, avert.

169. Philosophie, sept.-oct. 1701, p. 203; mars 1708, p. 488.

170. Dont Voltaire prit le fauteuil à l'Académie. Philologie, oct. 1709, p. 1786.

171. Histoire Ancienne, sept. 1709, p. 1588.

172. Antiquités, août 1703, p. 1490.

Saint-Aulaire, admis à l'Académie Française en 1706¹⁷³ ; Antoine Galland, qui avait une grande réputation comme orientaliste¹⁷⁴ ; le fameux archéologue italien Luigi Antonio Muratori¹⁷⁵ ; Terrin, conseiller du roi à la Sénéchaussée d'Arles¹⁷⁶ ; Claude Gors de Boze, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie Française¹⁷⁷ ; Woolhouse, célèbre oculiste des Sociétés Royales de Londres et de Berlin¹⁷⁸ ; Michel Fourmont, le célèbre sinologue¹⁷⁹ ; Philippe de La Hire, fils du peintre Laurent de La Hire¹⁸⁰ ; etc., etc. Ces noms indiquent en quelque manière jusqu'où s'étendaient les rapports des Journalistes et la largeur de leur champ d'action. — un résultat pas du tout méprisable douze ans après la naissance du *Journal*.

**Attaques
diverses.**

Malgré ce succès, les Journalistes devaient continuer à se surveiller. Pour plusieurs écrivains, le seul fait que les rédacteurs étaient membres de la Compagnie de Jésus suffisait pour qu'ils prissent l'offensive. Mais les formes d'attaque varièrent. Quelquefois les auteurs présentaient leurs difficultés avec une modération et une retenue qui exigeaient la déférence, déférence volontiers accordée. Ainsi en fut-il de Henri Maius¹⁸¹, lorsque parut son livre *Vindiciae Cordatorum aliquot virorum Orthodoxiae et fanae DN. D. Joh. Henrici Maii, Theologi Giessensis Clarissimi, ad-*

173. Philosophie, juin 1709, p. 974.

174. Numismatique, nov.-déc. 1701, p. 245 ; juin 1702, p. 87. etc.

175. Histoire Littéraire, juin 1713, p. 1106.

176. Numismatique, juin 1702, p. 24.

177. Religions Séparées, août 1706, p. 1380.

178. Médecine, janv. 1706, p. 155 ; fév. 1706, p. 321, etc..

179. Physique, fév. 1702, p. 46.

180. Langue Hébraïque, mars 1710, p. 439.

181. Un docteur luthérien.

versus iniquam Censuram Gallorum Trivultinorum, et Germanorum quorundam Theologorum ¹⁸². Quelquefois les auteurs se montrèrent mordants et acerbes; par exemple, les rédacteurs du *Giornale dei Letterati d'Italia* ¹⁸³ se formalisèrent d'une critique au sujet du marquis Jean-Joseph Orsi ¹⁸⁴. Comme le dit Sommervogel : ils « traitent leurs confrères de Trévoux de menteurs et d'imposteurs, *per confusione della menzogna, e del l'impostura* ¹⁸⁵ ». La réplique fut des plus modérées; ce qui n'empêcha pas les *Giornalisti* de poursuivre leurs impertinences; mais on le laissa dire.

Plus acharné encore fut l'article d'un nommé Gerardus Tellesius ¹⁸⁶, qui fut publié dans les *Acta Eruditorum Lipsiensium* ¹⁸⁷, en réponse à une critique de l'ouvrage de Denis de Sainte-Marthe ¹⁸⁸. Cet écrit dépassa toutes les limites du bon goût : sa violence fit se retourner sur lui-même, comme un boomerang, les insultes qu'il adressait à d'autres : « Quae mentis stupiditas!... non ratione duce, sed animi impotentia; non aequitatis legibus, sed praejudiciis; non veritatis lance, sed affectus aut odii pondere... etc., etc. » Les rédacteurs ne daignèrent pas accorder la moindre attention à ces invectives.

Le Père
Tournemine
(1701).

Un changement assez radical fut opéré dans le personnel du *Journal* à la fin de 1718. Les *Nouvelles Littéraires* de janvier 1719 ¹⁸⁹ annoncent : « Le Père Tournemine est main-

182. Cf. *M. de T.*, juill. 1713, p. 1289.

183. De Venise, t. xvi (1713), p. 1713.

184. Cf. Son éloge, juin 1734, p. 1102.

185. *Table Méth.*, p. xxxvi.

186. Probablement un nom de plume.

187. Supplément, t. vi, p. 372.

188. Mars 1703, p. 545.

189. Paris, p. 196.

tenant Bibliothécaire des Jésuites de la rue Saint-Antoine, où il continuera de travailler à ces *Mémoires*, comme il a fait depuis leur commencement. » Il avait été longtemps bibliothécaire au collège Louis-le-Grand ¹⁹⁰, et son nouveau poste à la maison professe ne l'empêcherait pas de continuer ses rapports avec les gens de lettres. Le « Père René-Joseph de Tournemine, d'une noble et ancienne famille de Bretagne, était fils aîné de Jean-Joseph de Tournemine, baron de Camsillon, seigneur du Bois-au-Voyer..., et de Marie de Coëtlogon, fille de René de Coëtlogon, lieutenant du roi dans la haute Bretagne. Il naquit à Rennes le 26 avril 1661 et fit ses études dans sa patrie avec beaucoup de distinction. Il annonça de bonne heure ce qu'il devait être un jour, un amateur des sciences et des arts, un grand critique, un génie propre à acquérir une érudition fort variée, et à en faire bon usage pour l'utilité publique. Après avoir fait sa philosophie, renonçant à toutes les espérances du siècle que sa naissance et son titre d'aîné dans une famille très distinguée pouvaient lui faire concevoir, il entra au noviciat des Jésuites le 30 août 1680... Il avait régenté les humanités en l'espace de sept ans avec de grands applaudissements ¹⁹¹. Dans la suite, il régenta à Rouen la philosophie deux ans, et six ans la théologie ¹⁹² ». « Une mémoire heureuse, une imagination vive, féconde, un goût également sûr et délicat, un esprit étendu et pénétrant disposerait le P. de Tournemine à

190. *Table Méth.*, Sommervogel, p. xxxviii: «Un changement... amené par des causes qui nous sont inconnues.» Cependant, l'explication se trouve dans des difficultés intérieures, à propos de la « Bonne Intention ». Cf. Lettre du R. P. Ch. de la Rue au T. R. P. Général, 27 sept. 1718, Lettres conservées dans la Bibliothèque d'Ignatiuskolleg, Valkenburg, Hollande.

191. Au Collège Louis-le-Grand.

192. Moreri, t. x, p. 577.

se faire un grand nom dans la Littérature ¹⁹³. » « Une moindre érudition entée sur un discernement aussi juste que celui du Père Tournemine aurait suffi pour former un habile critique. Ses supérieurs démêlèrent aisément ce qu'il pouvait en ce genre; et pour le mettre à portée d'exercer cet utile talent, ils le chargèrent de travailler aux Journaux de Trévoux; il le fit pendant dix-neuf ans, depuis 1701 jusques en 1719, avec le succès auquel le public a justement applaudi. Un style aisé, naturel, noble, nerveux, sans rudesse, brillant sans affectation, varié sans être inégal, l'ordre, la netteté avec laquelle il exposait ses idées, révélaient le prix de ses observations, et donnaient de la dignité, de l'agrément même aux discussions épineuses où son sujet l'obligeait souvent d'entrer ¹⁹⁴. » « Son érudition était aussi étendue que variée. Il a fourni une quantité prodigieuse de Dissertations au *Journal de Trévoux*, dont les unes ont pour objet la Théologie, les autres la Morale, quelques-unes la Physique, et le plus grand nombre différentes matières de Littérature. Ces Dissertations ont enrichi longtemps ce Journal ¹⁹⁵. »

Mais son plus grand mérite était l'influence qu'il exerça sur les débutants littéraires, lesquels accouraient en foule pour recevoir ses conseils. Pour les commençants sérieux, il n'avait que de l'enthousiasme et de l'encouragement; pour ceux qui sont déjà arrivés, des louanges. « Il était le protecteur de tous ceux qui montraient des dispositions pour les lettres; il se faisait un devoir de donner des conseils aux jeunes écrivains, dont les succès devenaient les siens propres ¹⁹⁶. » « On lui est redevable

193. *M. de T.*, sept. 1739, p. 1965.

194. *Idem*, p. 1966.

195. *Observ. sur les T. S.*, t. IV, p. 360.

196. De Backer, III^e Série, p. 709.

d'une nouvelle édition des *Commentaires de Menochius sur l'Ecriture Sainte*. Ce qu'il a ajouté augmente le prix d'un ouvrage si excellent. Pendant plusieurs années il a travaillé au *Journal de Trévoux*; on y a de lui des Extraits exacts et d'une critique saine; plusieurs dissertations sçavantes, qu'il y a mises, lui ont attiré des éloges de la part des plus habiles Connoisseurs; tel est celui de M. de Fontenelle dans son *Histoire de l'Académie Royale des Sciences* à l'occasion d'une dispute du Père Tournemine avec le fameux M. de Leibnitz (au sujet de ses *Essais de Théodicée*), dont le Père attaqua le sentiment. « Il en soutint un autre avec politesse », dit l'Historien, « et avec toute l'érudition qu'il falloit pour combattre un adversaire aussi sçavant. et avec toute cette hardiesse qu'un grand adversaire approuve ^{197.} »

Tournemine fut le professeur de Voltaire, élève au Collège Louis-le-Grand, et l'amitié entre le Jésuite et son ancien élève, maintenant devenu le railleur par excellence, semble assez étrange ^{198.} Par l'intermédiaire du *Journal*, le Père lui écrit une lettre intitulée : *Lettre*

197. *Observations sur les Ecrits Modernes*, Paris, Chaubert, MDCXXVI, t. xviii, p. 115. Cf aussi t. vi, p. 72. — Addition à la lettre de M. le Marquis de Torcy à M. l'Abbé de Polignac, du 22 janvier 1708; Mss. de la Bibliothèque de la Maison St-Louis, Jersey, Angleterre, Aff. Etr. Rome, t. 489, F. 10, Min. orig.: « Dites-moi, je vous prie, Monsieur, ce que vous voulez donc que je réponde au P. Tournemine qui me fait parler par tous ses parents et amis pour avoir votre ouvrage à imprimer. Si j'écrivais à l'Abbé de Castries, je dirai que ce bon Père me tourne et me mine pour avoir votre livre. »

198. *Voltaire et Ses Maîtres*, par Alexis Pierron, Paris, Didier et C^{ie}, 1866, p. 125: « Il (Voltaire) alla jusqu'à faire entendre que le P. Tournemine n'avait jamais été qu'un sot. Le P. Tournemine, qu'on cite, écrit-il à Duclos, et qu'on a tort de citer, était connu chez les Jésuites par ces deux petits vers:

*C'est notre Père Tournemine,
Qui croit tout ce qu'il imagine. »*

à M. de XXX sur l'immortalité de l'âme et les sources de l'incrédulité¹⁹⁹. Cet article est un modèle d'un langage poli, énergique, et concis, et d'un raisonnement clair, précis et conclusif, bien digne d'être adressé à celui qui, probablement, a le mieux écrit la langue française. Dans sa réponse²⁰⁰, Voltaire se montra envers son vieux maître si cordial et si courtois, qu'on se demande, quand on voit la comédie qu'il joua ailleurs²⁰¹, si cette politesse était sans arrière-pensée²⁰². Parmi les ouvrages variés de Tournemine, on doit noter un panégyrique de saint Louis, qu'il prêcha devant l'Académie française, sur l'invitation spéciale qui lui en fut faite par cette illustre Compagnie. Il eut pour successeur, comme bibliothécaire au Collège Louis-le-Grand, le P. Thoubeau, et ce fut désormais à lui, ce dernier, secrétaire officiel du *Journal*, que durent être adressés les articles²⁰³.

Le P. Catrou Un autre des premiers rédacteurs, le (1701). P. François Catrou, interrompit ses relations avec le *Journal* en 1712. Ce Père naquit à Paris le 8 décembre 1659²⁰⁴. Son père, Mathurin Catrou, était

199. Oct. 1735, p. 1913; insérée dans les *Mém. d'une Soc. cél.*, t. II, p. 324.

200. *Œuvres complètes de Voltaire*, Paris, chez Lequien, MDCCXXV, t. XLVII, p. 71. Cf. aussi p. 63.

201. V. g. *idem*, t. XIV, p. 171; t. XXXV, pp. 34, 82, 443; t. XL, p. 286, p. 412, etc., etc.

202. Pierron, p. 133. Lettre de Voltaire au P. Tournemine: « Je sais, lui dit Voltaire dans sa première lettre, que vous êtes un peu paresseux d'écrire; mais vous ne l'êtes ni de penser ni de rendre service. Ces mots peignent à merveille l'esprit et le caractère du P. Tournemine. Ils disent aussi pourquoi le P. Tournemine n'a pas fait de chefs-d'œuvre. » Mais la façon d'agir de Voltaire s'exprime beaucoup plus nettement dans la fameuse lettre au Père de La Tour, 7 fév. 1746, trois mois ayant sa réception à l'Académie. Cf *Œuvres Comp.*, t. XLVII, p. 92.

203. Janv. 1720, à la fin de la Préface.

204. Moreri, t. IX, p. 258, dit le 28.

conseiller-secrétaire du roi, de la maison et de la couronne de France et de ses finances; sa mère, Marthe de Lubet, était la sœur du trésorier général de la Marine. Après avoir renoncé aux grands avantages que la tendre affection de son oncle lui offrait, le jeune François Catrou, entré dans la Compagnie de Jésus, se fit remarquer par ses talents littéraires, surtout pendant son stage de régence au collège de Rouen. Il s'adonna ensuite à la prédication. Durant six ans, il prêcha en différentes villes de France, sa résidence étant au collège de Bourges. Peu doué sous le rapport de la mémoire, la difficulté d'apprendre par cœur ses discours, quoique fort bien écrits, le força d'abandonner la carrière de prédicateur. Ce fut donc en ce temps-là qu'il fut nommé associé des Journalistes.

Voici comment l'apprécie la notice nécrologique qui lui fut consacrée dans le *Journal* : « A juger de l'aménité et des grâces, qui caractérisoient ses productions Académiques, on eut dit que les Muses Grecques et Latines conduisoient sa plume; on y remarquoit ces traits hardis, ces saillies heureuses, ces coups de pinceau qui décèlent le grand Peintre. Aussi, pour composer, attendoit-il les momens heureux de son imagination; c'étoit pour ainsi dire une espèce de Protée, qui prenoit à point nommé toutes les formes convenables aux sujets qu'il vouloit mettre en œuvre. Il ne faisoit alors qu'obéir à son génie, qui le servoit fidèlement jusqu'à lui rapprocher en quelque sorte les objets que la distance des tems et des lieux déroboit à ses regards. La vive impression qui se faisoit alors en son ame, sembloit réaliser sous ses yeux ce que d'autres n'envisageoient que dans une perspective éloignée ²⁰⁵. »

205. *M. de T.*, avril 1738, p. 651.

Comme nous n'avons aucun article signé de lui dans le *Journal*, il est bien difficile de préciser l'étendue de sa collaboration, et plus difficile encore de vérifier cette assertion²⁰⁶, qu'il aurait repris ses anciennes fonctions en 1715, et les aurait gardées jusqu'à sa mort, en fournissant aux *Mémoires* non seulement des extraits, mais même des dissertations et des pièces particulières. On lui reprochait un style quelquefois pompeux, certains tours de phrases hasardées ou fastueux, des expressions trop brillantes, etc.²⁰⁷. Mais en considération du nombre de ses ouvrages, ces paroles d'Horace lui ont été appliquées bien à propos :

*Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura*²⁰⁸.

Outre ses écrits anonymes dans les *Mémoires*, nous avons de lui plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels *Histoire Générale de l'Empire du Mogol*, *Histoire du Fanatisme dans la Religion Protestante*, *Histoire des Quakers et des Trembleurs*, *Traduction des Œuvres de Virgile avec des Notes*, etc.²⁰⁹. En collaboration avec le P. Rouillé²¹⁰, il a publié l'*Histoire Romaine*, une œuvre colossale en vingt volumes, pour laquelle on a été sévère. On lui reprocha surtout le manque

206. *Table du Journal des Savants*, t. x, p. 671.

207. Cf. Camusat, *Bibl. Fr.*, t. iv, Seconde Partie, p. 172.

208. *Art Poétique d'Horace*, vv. 351 à 353: « Mais, quand les beautés dominant dans un poème, je ne serai point choqué de quelques taches que la négligence a laissé tomber çà et là ou dont la nature humaine n'a pas su se garder. » Traduction de M. de Villeneuve, édition Budé, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

209. Cf. *Nouv. Bibl. d'un Homme de goût*, t. i, p. 64. '

210. Pierre-Julien, 1682-1740. Cf. *Eloge Historique, M. de T.*, fév. 1741, p. 312.

de gradation dans les détails que son érudition a multipliés sans choix; « les moindres faits leur ont paru dignes d'être mis dans un grand jour ²¹¹ ». Cependant, a-t-on écrit avec indulgence: « Les Traductions qui ont été faites en Italie et en Angleterre, les nombreuses éditions de Paris et de Hollande, et l'abrégé Anglois... décident en faveur de cette Histoire ²¹². » Et l'on poursuit: « Quoi qu'il en soit, pensez-vous que si ce grand et magnifique ouvrage n'avoit pas été bien reçu du Public, je veux dire s'il n'avoit trouvé un nombre compétent d'acheteurs, les Auteurs eussent eu le courage de poursuivre leur route, et d'arriver jusqu'au 20^e volume ²¹³ ? » Fréron semble accepter l'avis de Tailhié ²¹⁴ que l'Histoire « est trop sçavante ». Au moins, nous pouvons accorder à notre rédacteur que « si cette Histoire n'est pas la meilleure que nous avons, elle a contribué du moins à la perfection de celles qui valent mieux aujourd'hui ²¹⁵ ». On doit dire ici qu'aujourd'hui l'Histoire de Catrou n'est plus qu'une curiosité. C'est, en général, le sort de tous les ouvrages contemporains du même genre. Catrou mourut le 18 octobre 1737.

211. *Observ. sur les E. M.*, t. XI, p. 265.

212. *Idem*, *Eloge*, p. 657.

213. *Idem*, t. I, p. 265.

214. *L'Année Historique*, par M. Fréron, des Académies d'Angers, de Montauban et de Nancy, t. V, p. 443.

215. *Observ. sur les Trois Siècles*, t. I, p. 449.

CHAPITRE VI.

NOUVEAUX RÉDACTEURS.

Changements dans la rédaction. D'une année à l'autre, les rédacteurs ont souvent changé. Les PP. Germon ²¹⁶, Despineul et Le Tellier ²¹⁷ disparurent sans laisser de traces bien sensibles dans le *Journal*. En 1720, les PP. de Courbeville ²¹⁸, Etienne Souciet ²¹⁹, Buffier et Marquer ²²⁰ sont associés à la rédaction. Ces noms n'ont été sauvés que par hasard, et sans doute il y en aurait beaucoup d'autres à citer. Mais il est impossible d'essayer de dresser une liste de tous, même peu satisfaisante, des collaborateurs.

216. Barthélemi, 1663-1718.

217. Michel, 1643-1719. Il enseigna l'Ecriture Sainte pendant 28 ans, devint Recteur du Collège Louis-le-Grand, le 4 mars 1705, fut nommé provincial en 1708, et six mois plus tard, succéda au P. de La Chaise, comme confesseur de Louis XIV. En 1709, il fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. De Backer, II^e Série, p. 628: « Il se fait beaucoup d'ennemis dans le parti janséniste. Ceux qui l'ont le plus maltraité sont le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, Dorsanne, dans son *Journal* et de Villefore dans ses *Anecdotes sur la Constitution Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, il se trouva en butte à toute la haine du parti triomphant. Il était particulièrement odieux au Cardinal de Noailles... Picot, dans la *Biographie universelle*, justifie la mémoire de ce Père. » Cf. aussi *Galerie Illustrée de la Compagnie de Jésus*, par Hamy, Paris, chez l'Auteur, 14 bis, rue Lhomond, 1893, t. VII, p. 115.

218. Joseph, 166 -1746. Par erreur, la *Biographie Universelle* l'appelle François.

219. Cf. Référence 325.

220. Louis, 1653-1725.

Encore Bien des obstacles et des difficultés
les retards. mettaient à l'épreuve le zèle et l'ardeur de ces Journalistes. Ils les reconnaissaient en toute franchise et, bravement, faisaient front. « Depuis quelque temps, on s'est plaint qu'il n'y avait plus de régularité dans la publication de nos *Mémoires*; que ce n'était que retardement; et quelques personnes ont même cru que nous prétendions par là disposer le monde à nous voir tout abandonner. Il ne nous serait pas difficile de répondre à ce qu'il y a de vrai dans ces plaintes et de nous justifier sur ces retardements et cette interruption qu'on nous reproche; mais il faudrait pour cela entrer dans des détails qui ne sont pas dignes de l'attention du public, et qu'il est bon de lui épargner; aussi, ne nous y arrêterons-nous pas : nous nous contenterons seulement d'assurer ici que bien loin que ce soit notre intention de tout abandonner, on a pris depuis peu de nouvelles mesures, les plus justes et les plus sûres qu'il était possible, pour remettre ces *Mémoires* au meilleur état qu'ils aient jamais été : et le Libraire a promis de donner tous les mois deux Journaux, jusqu'à ce que l'on soit en règle, c'est-à-dire jusqu'à ce que les *Mémoires* de chaque mois paraissent aux premiers jours du mois suivant.

Pour la perfection de ces *Mémoires*, il est à souhaiter que les Savants, les Gens de Lettres, veuillent bien y contribuer autant que leurs occupations plus importantes et leurs engagements particuliers le pourront permettre; et parce qu'il y a des gens qui ne savent pas en détail ce que l'on désire, nous avons fait réimprimer, après cet avertissement, deux Ecrits faits il y a vingt ans, mais que la longueur du temps a fait oublier, où ce que l'on attendait des Savants est amplement expli-

qué. L'un de ces écrits est en français; l'autre en latin en faveur des Etrangers : l'Ecrit en français n'est autre chose que la Préface qui fut mise à la tête de ces *Mémoires* en 1701 avec quelques changements que le temps a apportés; l'autre Ecrit est un Mémoire en latin qui fut envoyé en divers endroits de l'Europe peu de temps avant que ces *Mémoires* commençassent à paraître. Nous invitons les Savants à les vouloir bien lire : ils y verront quel a été le dessein du Grand Prince, par l'ordre duquel ont été recueillis et imprimés ces *Mémoires*; à quoi, en particulier, se sont engagés ceux qui ont l'honneur d'y travailler; ce qu'ils ont attendu des Gens de Lettres, qui ont du zèle pour l'avancement des Sciences ²²¹. »

Dans la Préface qui suit, les auteurs ont jugé bon d'ajouter cet avis : « Les ouvrages et les pièces, soit manuscrites, soit imprimées, qui paraissent contre l'autorité des loix et la volonté connue des Puissances, ont toujours été exclues de ces *Mémoires*, et le seront toujours. Il n'en est pas de même de leurs réfutations sages et bien faites. Cet avis est pour épargner à certaines gens la peine de nous envoyer des paquets anonymes de cette sorte ²²². »

Lacune
dans
la série
des numéros.

Malgré leurs efforts, la publication du Journal ne se fit pas régulièrement cette année-là; rien ne parut de juin à décembre inclusivement. On ne signale pas d'autre interruption. Plus tard, dans les *Nouvelles Littéraires*, un des auteurs écrivit, en passant : « En matière de journaux, il faut faire en sorte de ne point laisser de lacunes; il n'y en a qu'une dans toute la suite de nos

221. Janv. 1720, avert.

222. Janv. 1720, Préface qui suit l'avertissement.

Mémoires..., et cette lacune a occasionné bien des méprises, des questions, des reproches, etc...²²³. » Dans une autre occasion, en rendant compte du catalogue de la bibliothèque de l'Abbé de Rothelin, par G. Martin, les rédacteurs revinrent sur ce fâcheux accident : « Nous déclarons que les sept derniers mois de 1720, dans l'ordre de nos *Mémoires*, ne manquent point à M. de Rothelin par sa faute, mais par celle de nos prédécesseurs qui ne les ont jamais donnés. C'était apparemment un temps de calamité littéraire, ou bien le zèle s'étant refroidi, et les Journalistes se trouvant en arrière, il fut conclu par eux qu'il fallait supprimer une partie de cette année pour courir à l'année suivante, ce qui était un système très mal imaginé; et nous aver-tissons tous nos successeurs de ne jamais suivre un si mauvais exemple²²⁴. »

Nouveaux Quoi qu'il en soit des explications qui
Rédacteurs. sont données, bientôt apparaissent des noms nouveaux de rédacteurs. Il y eut, par exemple, le P. Claude-René Hongnant²²⁵, préfet d'études au Collège de Paris. Moreri donne comme traits saillants de son caractère²²⁶ : « Il avoit de l'érudition, il communiquoit volontiers aux sçavans ses lumières et ses recherches, plus empressé à leur être utile, qu'à se faire honneur lui-même des connoissances qu'une étude assidue lui avoit fait acquérir. Il s'étoit formé un style singulier, qui manque absolument du simple et du naturel²²⁷, comme on le voit par les articles qui sont de lui dans les Mé-

223. Déc., 1745, p. 2217.

224. Avril 1749, p. 628.

225. 1671-1745.

226. T. x, p. 43. Cf. aussi de Backer, 1^{re} Série, p. 405.

227. Cf. *Table du J. des Sav.*, t. x, p. 672.

moires de Trévoux²²⁸ et par les ouvrages suivants : *Examen du poème* (de M. Racine) *sur la grâce*, Bruxelles (Paris), 1723; et *Apologie des anciens Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris*, Claude de Saintes et Nicolas Isambart, Paris, Chaubert, 1728. » Hongnant n'avait pas le talent d'écrire et dans l'affaire de Houtteville²²⁹, la critique pour le fond est la sienne²³⁰, tandis que, pour la forme et le style, elle est de son ancien confrère, Desfontaines²³¹.

Un autre était le P. de Blainville²³², qui écrivit une série d'articles sur la littérature²³³, intitulée : *Traité de littérature pour donner aux commençants une idée générale des sciences et des auteurs anciens et modernes, fait sur le plan de la bibliothèque de M. Bœcler, imprimée à Leipsick*. Ces articles ont été traduits en italien et insérés dans la *Biblioteca antica e moderna di Storia litteraria*²³⁴.

Vers ce temps-là, le P. Jean Antoine du Cerceau²³⁵ se joignit à l'équipe des rédacteurs avec lesquels il a travaillé plusieurs années. Bien qu'il eût quelque succès pour ses poèmes²³⁶ à la façon de Marot²³⁷, ses articles

228. V. g. juill. 1723, p. 1308; déc. 1728, p. 2333; etc., etc.

229. *Les Vingt Lettres de M. l'Abbé Houtteville*, au sujet du livre de la Religion Chrétienne prouvée par les faits. Cf. *Observ. sur les E. M.*, t. viii, p. 69.

230. Cf. Monod, p. 230.

231. Pierre-François Guyot, 1685-1745; de 1700 à 1715, chez les Jésuites; à cause de son humeur très difficile, ses Supérieurs lui conseillèrent de solliciter sa sortie, ce qu'il a fait.

232. 1675-1752; 14 ans préfet au Collège Louis-le-Grand, 28 ans à la maison professe.

233. Avril 1717, p. 513; juin, p. 896; oct., p. 1645; fév. 1720, p. 263; mars, p. 453.

234. Pesaro, 1766, t. I, p. 169-299.

235. 1670-1730.

236. Cf. *Observ. sur les E. M.*, t. xxvi, p. 25.

237. Clément Marot, 1495-1544. A propos de ce Père, les *Observ. sur les T. S.*, t. I, p. 463, disent: « Ses poésies marotiques sont agréables, quoique fort au-dessous de leur modèle. »

dans le *Journal* sont d'un tour piquant, acerbé même parfois, peu commun, heureusement, parmi les rédacteurs.

En juin 1725²³⁸ parut un article concernant le *Traité Philosophique de la Faiblesse de l'esprit humain*, par feu M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, ouvrage édité par M. l'Abbé d'Olivet²³⁹. Du Cerceau soutint²⁴⁰ contre l'éditeur que cet ouvrage n'était pas de Huet, opinion motivée pour des raisons de respect à l'égard de l'ancien évêque d'Avranches, et peut-être aussi de reconnaissance; le prélat n'avait-il pas légué sa bibliothèque à la maison professe de Paris²⁴¹. Mais cette opinion est, malheureusement, absolument fausse et exprimée dans un style inacceptable. De même la critique qu'il fit de la traduction par le savant d'Olivet des *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*²⁴² était franche et hardie, puis complètement dénuée de politesse.

Il y avait le même ton acerbé dans une autre controverse avec M. Burette de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le P. du Cerceau avait publié plusieurs articles sur la tétrachorde et la musique des Grecs²⁴³.

238. Second article.

239. Auparavant, le Père Pierre-Joseph Thoulier. Il entra chez les Jésuites, dans la province de Champagne, mais avant de prononcer ses derniers vœux, il les quitta en 1716 et prit le nom d'Abbé d'Olivet. Sommervogel, *Bibl.*, t. VIII, p. 6: «*Olivet*, gentile nomen et paternum: Thulerius, ab avunculo cum substituta hereditate transcriptum, dit-il lui-même. » L'Abbé d'Olivet mourut à Paris le 8 octobre 1768.

240. Fév. 1727, p. 197.

241. *Biographie Universelle*, t. 19-20, p. 102.

242. Nov. 1721, p. 2015.

243. Dissertation... où l'on examine la traduction d'Horace de M. Dacier, sur un endroit d'Horace; et où l'on explique, par occasion, ce qui regarde le tétrachorde des Grecs, janv. 1727, p. 100; fév., p. 284. Aussi: Addition à la dissertation où pour plus grand éclaircissement du passage d'Horace, qui a donné lieu à cette dissertation, on explique en détail quelques particularités du tétrachorde et de la musique des Grecs, avril 1727, p. 1223; août, p. 1420.

Dans le *Journal des Savants* du mois de mai 1728²⁴⁴, M. Burette émit une objection contre les idées musicales du Journaliste. Celui-ci ne tarda pas à répondre tout au long et plus que vivement²⁴⁵. Un autre article de M. Burette²⁴⁶ attira une double réponse de la même trempe²⁴⁷. Ces défauts venaient d'une nature trop ardente; mais la sincérité du Père était hors de cause²⁴⁸.

Sa fin fut tragique. « La célébrité, qu'il s'était acquise dans l'art de former d'habiles élèves, le fit appeler à surveiller les études de Louis-François de Bourbon, prince de Conti... En 1730, il avait accompagné son élève à Veret, château du duc d'Aiguillon, près de Tours; le jeune prince venait d'obtenir de ses parents un fusil de chasse, qu'on lui avait d'abord refusé. Tressaillant de joie, il retournait en tous sens cette arme qui était chargée. Le coup part, le P. du Cerceau tombe mort²⁴⁹. »

Le P. Castel Un des meilleurs écrivains parmi les
(1720). rédacteurs du *Journal* y fit son début en
1720. « Le P. Louis Bertrand Castel²⁵⁰ était une sorte
d'encyclopédie vivante²⁵¹. » « Il joignit de bonne heure
l'étude des mathématiques à celle de la philosophie, et
dès lors son penchant fut fixé. Toute sa vie il a été géo-

244. P. 189.

245. *M. de T.*, nov. 1728, p. 2085; déc., p. 2189; janv. 1729, p. 69; fév., p. 234;

246. *J. des Sav.*, mai 1729, p. 847.

247. *M. de T.*, juin 1730, p. 950; juil., p. 1149.

248. En plus de ses poèmes latins et français, nous avons plusieurs pièces dramatiques que les pensionnaires du Collège Louis-le-Grand ont jouées; v. g. *Les Incommodités de la Grandeur*, *les Cousins*, etc. Il mit au jour aussi une *Histoire de la dernière Révolution perse*, réimprimée sous le titre d'*Histoire de Thomas Koulikan*, Paris, Briasson, 1728.

249. De Backer, IV^e Série, p. 116.

250. 1677-1757.

251. Sommervogel, *Table Méth.*, p. XLIV.

mètre et philosophe. Il ne laissa pas dans sa jeunesse de cultiver les belles-lettres; il les enseigna même suivant les engagements de sa profession; et dans tous les temps sa mémoire fut fidèle à lui rappeler tout ce qu'il avait lu dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Avant l'âge de trente ans, il avait lu presque tous les mathématiciens. Aussi reconnaît-on dans la plupart de ses compositions, qu'il possédait parfaitement l'histoire de son art. Ce fut aussi vers trente ans qu'il se fit connaître par quelques essais relatifs à son goût et à son génie ²⁵². »

Nul sujet ne semblait être au-dessus de ses talents. Spécialiste en mathématique et en philosophie, il écrivait de plus des articles sur la politique, la physique, l'histoire naturelle, l'astronomie, les beaux-arts, les belles-lettres, etc., etc. Il n'est donc pas étonnant que Fontenelle ²⁵³, de concert avec le P. Tournemine, ait usé de son influence pour l'avoir comme journaliste ²⁵⁴. Leurs pronostics ne furent pas vains, comme en témoignent près de trente années ²⁵⁵ de travail. Elles ont laissé des traces profondes et brillantes. Il fournit au *Journal*, outre plus de trois cents analyses ou extraits, un très grand nombre d'articles originaux. La lucidité et la facilité de sa plume n'échappent à personne. Un bon exemple de son talent d'analyse est celle qu'il donna de la *Théodicée* de Leibniz ²⁵⁶. « La *Théodicée* n'est pas seulement le grand et comme l'unique ouvrage de M. Leib-

252. De Backer, IV^e Série, p. 107.

253. Bernard Le Bovier, de, 1657-1757, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

254. De Backer, *Ibidem*.

255. Sommervogel, *Table Méth.*, p. XLVI, dit: « Pendant trente-sept ans », mais l'opinion de de Backer est plus sûre et se conforme à l'éloge du Père, *M. de T.*, avril 1757, p. 1100.

256. Janv. 1737, p. 3; fév., p. 197; mars, p. 444.

niz : considérée en elle-même, c'est absolument un grand ouvrage, un ouvrage au moins de conséquence, et mérite par toutes sortes d'égards et cette curiosité et cette attention. Les principales questions de la Théologie, naturelle et surnaturelle, y sont traitées avec autant de plénitude que de sagacité. Elles y sont assorties de toutes leurs questions incidentes, historiques, métaphysiques, physiques, morales et autres. M. Leibniz avait tout lu, savait tout, embrassait tout. Son érudition n'a pourtant rien de trop vaste, rien d'indigeste, rien de gêné, rien d'affecté. Le goût philosophique, l'esprit géométrique, l'art du système ont rédigé les matières en les plaçant à propos. L'Auteur est plein, son érudition coule de source. Les Auteurs, leurs pensées, leurs paroles se distribuent, s'enchaînent, s'éclairent mutuellement. Il les oppose, il les confronte, il les interprète, il en fait tout ce qu'il veut, en maître, en grand Maître, en Docteur de la Loy, presque en Législateur ²⁵⁷. »

Castel mit toute l'originalité de ses idées dans trois ouvrages : le *Traité de la pesanteur*, la *Mathématique Universelle*, et le *Clavecin Oculaire*. A son avis, le système de l'univers s'explique par la pesanteur, laquelle dépend de deux principes :

1° De la gravité des corps, qui les fait tendre sans cesse au repos;

2° De l'action des esprits qui rétablit sans cesse le mouvement. Publiée en 1724, cette théorie essuya quantité d'objections ²⁵⁸. Son livre sur la *mathématique* lui

257. Fév. 1737, p. 197, par. 2.

258. Cf. *M. de T.*, fév. 1723, p. 197 (M. Bouillet, célèbre médecin de Béziers).

Réponse, août 1724, p. 1486 (P. Castel).

Sept. 1724, p. 1634 (Anonyme).

Déc. 1724, p. 2233 (l'Abbé de Saint-Pierre).

valut, sans qu'il l'ait sollicité, l'honneur d'être admis dans la Société Royale de Londres. Cette marque d'estime traduisait l'approbation générale des savants d'Angleterre, approbation dont ils étaient prodigues. De Backer opine qu'« en France on parut désirer plus de sécheresse et d'austérité, comme s'il n'était permis de traiter les mathématiques avec moins de sérieux qu'on ne le fait ordinairement ²⁵⁹ ».

Mais ce fut le *Clavecin Oculaire* qui mit le comble à sa réputation littéraire ²⁶⁰. Son invention consistait en une machine comportant un système très compliqué de bougies, de réflecteurs et de miroirs, lesquels produiraient pour l'œil des altérations et des harmonies de couleurs analogues à ce qu'est un concert musical pour l'oreille.

Il exposa cette bizarrerie tout au long dans sept ²⁶¹ articles, à la fin de 1735, sous le titre *Nouvelles Expériences d'Optique et d'Acoustique*, adressées à M. le Président de Montesquieu ²⁶². « Son premier dessein ne fut pas de rétablir ce système, il ne voulut que le proposer, et faire naître à quelqu'amateur le désir de l'exécuter. C'est le point précis auquel il devait se tenir. Démontrer l'analogie des sons et des couleurs, c'était l'affaire d'un géomètre; dresser la machine du clavecin chromatique, ce devait être l'entreprise de quelque vieux millionnaire. Le P. Castel se chargea de tout, et la meil-

Réponse, sept. 1724, p. 1638 (P. Castel).

Réponse, fév. 1725, p. 295 (P. Castel).

Ces six articles furent publiés ensemble à Paris, chez Cailleau, 1726, 2 vol.

259. De Backer, *ibidem*.

260. *Nouveaux Lundis*, par C.-A. Sainte-Beuve, Paris, Hachette, 1865, VI, p. 58.

261. Sommervogel dit « six ».

262. Août, p. 1444; Suppl. d'août, p. 1619; sept., p. 1807; oct., p. 2018; nov., p. 2335; déc., p. 2642.

leure partie de ses jours s'est écoulée dans l'exercice presque mécanique de cette construction qui n'a point réussi. Ce n'est pas qu'en prenant la théorie des couleurs dans tous les sens, il ne soit parvenu à des découvertes importantes, dont les arts pourraient profiter; mais ce clavecin pour les yeux, fabriqué à plusieurs reprises et même à grands frais, n'a ni rempli le désir de l'auteur, ni satisfait l'attente du public ²⁶³. »

Dans une lettre au Marquis de Caumont, que le P. Brumoy a écrite de Paris en octobre 1735, on lit : « ...Que vous dirai-je, par exemple, du clavecin oculaire? Ce que vous dites vous-même. Ce sera bien autre chose quand vous verrez dans nos journaux le bleu, le rouge, le jaune diapason mis en forme; les couleurs et leurs gradations en tierces, quintes et quarts. Jugez du plaisir qu'il y aura pour les dames de s'habiller de musique, et quel ornement pour les appartements d'être revêtus d'opéras! Railleries à part, je fais l'honneur à l'auteur, que j'estime et qui est un aimable homme, de croire qu'il ne pense pas un mot de ce qu'il dit. Je suis pourtant cru, il ne mettra plus tant de belles choses dans nos journaux. Que voulez-vous, après tout ²⁶⁴?... » A tout le moins, cette *symphonie oculaire* enrichissait l'histoire des recherches scientifiques. Elle attestait une imagination, toujours en éveil, un esprit naturellement facile, fécond et inventeur.

En adressant ces explications à M. de Montesquieu,

263. De Backer, IV^e Série, p. 107.

264. Le 27 janvier 1736, dans une autre lettre: « Je ne vous parle plus du « clavecin optique »; l'on fait, défoit, l'on rapiste et l'on raisonne encore plus: voilà tout ce que j'en sais; j'e n'ai vu que la machine sans couleurs. Figurez-vous, sur un clavecin sonnant, une boîte de six à sept pieds remplie de tabatières qui s'ouvrent et se referment prestement par le moyen de petits fils d'archal avec des contre-poids, que le mouvement des touches fait agir... »

Castel parlait à ce grand écrivain qui « fut toujours de ses amis; ce qui suppose dans le P. Castel un mérite que ses Ouvrages n'ont pas tout développé ²⁶⁵ ». Ce fut une amitié imprégnée d'une confiance réciproque : « L'auteur des *Lettres Persanes*, dit le P. Castel lui-même, voulant positivement effacer l'impression publique de cet ouvrage dont il reconnoissoit le danger un peu tard, je dois avouer qu'il recherchoit par cet endroit-là même la liaison que je craignois avec lui... Le prétexte en fut l'éducation de M. le Baron de Secondat, qui me fut confiée dans ce moment. J'étais en âge et en place de rendre ce service à l'illustre président, qui me voua dès lors la plus tendre amitié, sans exiger d'autre retour que la religion, qu'il me pria d'inspirer à son fils, m'avouant que pour lui, il sentoît qu'on ne lui avoit pas assez fait connoître le vrai précis de cette religion purement catholique dans la première éducation ²⁶⁶. »

Par déférence pour le précepteur de son fils, Montesquieu lui soumit son ouvrage *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, afin qu'il pût expurger tout ce qu'il pouvait y avoir de contraire à la religion. « Un prétendu ami commun », dit le P. Castel, « ami de licence, voulut, au milieu de l'ouvrage, réprimer ma liberté. L'auteur me permit, me pria d'aller jusqu'au bout, et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un auteur noble et en place de grand et grave magistrat. L'article seul du *suicide* se glissa ²⁶⁷, je ne sçois comment, dans une seconde ou troisième édition. L'auteur tenoit un peu à cet

265. *Observ. sur les T. S.*, t. I, p. 445

266. *L'Homme Moral opposé à l'homme physique de M. R...*, Toulouse, 1756, p. 87.

267. Chapitre XII, à la fin.

article anglois-romain. Les vrais magistrats et l'auteur même, sans que je m'en mêlasse, le firent ôter ²⁶⁸. »

On ne peut pas dire la même chose à propos de *L'Esprit des Lois*, que l'auteur cachait « de lui à dessein, regardant cet ouvrage comme de sa compétence exclusive ²⁶⁹ ». Les erreurs religieuses de cet ouvrage furent franchement notées par le *Journal* dans deux lettres qui parurent dans les volumes d'avril 1749 et de février 1750 ²⁷⁰, et également plus tard dans l'extrait de Pecquet ²⁷¹. Malgré ces différences d'opinion, les relations les plus cordiales persistaient entre eux.

Nous ne parlerons pas des travaux de Castel sur ou contre le Newtonisme. Il honorait le philosophe anglais, sans être persuadé que sa doctrine fût propre à dévoiler le vrai système du monde. Il comparait en cette manière Newton et Descartes : « Tous deux se valent bien pour l'invention, mais Descartes avait plus de facilité et d'élévation; Newton, avec moins de facilité, était plus profond. Tel est à peu près, le caractère des deux nations. Le génie français bâtit en hauteur, et le génie anglais en profondeur. Tous deux eurent l'ambition de faire un monde, comme Alexandre eut celle de le conquérir, et tous deux pensèrent en grand sur la nature ²⁷². » Dans ces critiques sur le Newtonisme, « le R. P. Castel a su distinguer poliment les erreurs et les talents de M. de Voltaire ²⁷³ », comme indique l'article *Elemens de la Philosophie de M. Newton*, inséré dans les *Mémoires*

268. *L'Homme moral, etc.*, p. 96.

269. Lettre de Montesquieu au Marquis de Stainville, 27 mai 1750.

270. Avril 1749, p. 718; fév. 1750, p. 532.

271. Juil. 1758, p. 1693.

272. De Backer, IV^e Série, p. 108.

273. *Observ. sur les E. M.*, t. xx, p. 261.

pour le mois d'août 1738²⁷⁴. Cette politesse ne le sauva pas des sarcasmes de Voltaire²⁷⁵.

Il fut ainsi que Fréron annonça la mort de ce Père, si « célèbre par divers ouvrages qu'il a mis au jour tous marqués au coin de l'imagination et de la singularité. Il est mort le 11 de ce mois (janv. 1757), au Collège de Louis-le-Grand, à l'âge de soixante-huit ans. Il était né à Montpellier le 11 novembre 1688. Il avait dans l'esprit le feu et la vivacité de sa Province. On doit le regarder comme un des hommes de ce siècle qui a eu le plus de vues et le plus d'écarts. C'est une perte pour la République des Lettres et pour mes Feuilles²⁷⁶. »

**Le Père
Hardouin
(1701).**

Quoi que l'on pense des idées fantasques et extravagantes du Père Castel, un autre rédacteur le dépassa en témérité des pensées et hardiesse d'esprit. Ce fut le fameux Père Jean Hardouin. Il naquit à Quimper en 1646 et entra très jeune chez les Jésuites. Après qu'il eut enseigné la rhétorique quelque temps, il devint en 1683 bibliothécaire du Collège Louis-le-Grand et fut associé à la rédaction du *Journal*, depuis les débuts jusqu'en 1729, année de sa mort. « Un des plus profonds et le plus singulier de tous les Sçavans qui aient paru dans la littérature²⁷⁷ », « il ambitionna une de ces réputations que le paradoxe donne toujours » ; et « il l'obtint²⁷⁸ ». « Il apprit les belles lettres, les langues sçavantes, l'histoire, les médailles, la philosophie, la théologie²⁷⁹... » Ses éditions de Thémistius et

274. P. 1669.

275. *Œuvres Complètes*, v. g. t. XLVII, p. 149, p. 310, etc.

276. *Année Littéraire*, t. I, p. 117.

277. *Observ. sur les T. S.*, t. II, p. 484 (Hort. sb.).

278. Cf. Trailh, t. I, p. 233. V. aussi De Backer, 1^{re} Série, p. 372.

279. Moréri, t. IV, p. 30. Cf. t. VII, p. 108 ; t. X, p. 10.

de Pline ²⁸⁰, aussi bien que son ouvrage sur les anciennes médailles ²⁸¹, attirèrent d'abord l'attention des gens de lettres. Dans ce dernier écrit, il insinuait les premiers indices de son célèbre système. Le livre fut supprimé presque immédiatement par l'autorité publique.

« L'immensité de son érudition le précipita dans les plus absurdes chimères. A force de savoir, il embrouilla tout, et la grande connoissance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendoit que tous les Ouvrages Grecs et Latins étoient, à l'exception de quatre ou cinq, des Ouvrages composés par des Moines du treizième siècle ²⁸². » La condamnation publique de son ouvrage ne suffit point à apaiser les répercussions. En 1707, à Rotterdam, La Croze, habile Protestant, imprima ses *Dissertations Historiques sur divers sujets*, dans lesquelles il réfuta ce paradoxe ²⁸³. Mais en même temps, il supposa, et tout à fait gratuitement, que Hardouin était le porte-parole de tous les Jésuites, c'est-à-dire que tous les Jésuites étaient, comme on disait, des *Hardouinistes*.

Au mois de décembre de la même année, les auteurs du *Journal* prirent l'occasion de préciser leur position, dans une critique de l'ouvrage de La Croze ²⁸⁴. La seconde Dissertation a pour titre : *Examen abrégé d'un nouveau système du P. Hardouin sur la Critique des*

280. *Anecdotes Littéraires*, Paris, chez Durand, MDCCLII, p. 232-III: « Monsieur Huet disoit, en parlant du Pline du P. Hardouin, que ce Jésuite avoit fait en cinq ans un ouvrage que cinq auteurs des plus savans auroient été loués de faire dans l'espace de cinquante ans. »

281. *De Nummis Herodiadum, Chronologiae ex nummis antiquis restituae prolusio*, 1693.

282. *Observ. sur les T. S.*, t. II, p. 484.

283. Aussi par les mêmes auteurs: *Vindiciae veterum codicum contra Joannem Harduin, Societatis Jesu patrem*.

284. Addition à la fin du volume, onze pages.

anciens Auteurs. « L'Anonyme accuse le P. Hardouin d'avoir dit dans quelques-uns de ses Livres, que c'est une espèce de prodige que la multitude d'Auteurs supposés, tant sacrés que profanes, qu'une assemblée détestable et digne d'exécration a produits il y a environ cinq cents ans; que c'est, d'ailleurs, une chose surprenante combien il nous reste peu d'Ouvrages légitimes des Anciens.

« Nous avons peine à croire que le P. Hardouin veuille convenir que ce soit là en effet son système; mais qu'il en convienne ou non, il est certain qu'un système de cette nature ne peut être approuvé d'aucune personne raisonnable. Rien de plus contraire au bon sens, et même à la Religion, que de s'imaginer que presque tout ce que nous avons d'anciens Auteurs, tant sacrés que profanes, ont été supposés il y a cinq cents ans.

Nous n'avons donc garde de blâmer l'Anonyme d'avoir entrepris de réfuter et de tourner en ridicule une idée aussi fausse et aussi chimérique que celle-là; mais nous ne saurions nous empêcher de le regarder lui-même, comme un visionnaire, lorsqu'il débite sérieusement que toute la Compagnie des Jésuites approuve ce système, et que Hardouin ne fait que prêter sa plume à ses Supérieurs. Quand il serait vrai qu'il se trouve des idées particulières dans quelques-uns des Livres du P. Hardouin, serait-il juste d'attribuer ces idées généralement à tous les Jésuites? Car outre qu'un des deux Livres dans lesquels l'Anonyme prétend qu'elles se trouvent, n'a pas été imprimé avec la permission des Supérieurs des Jésuites, il est encore certain que ces deux Livres ont été supprimés avant qu'ils aient été en vente.

De plus, ne se peut-il pas faire que ces idées extraordinaires aient échappé à ceux que les Supérieurs des Jésuites avaient commis pour examiner ces Livres comme

MEMORIE PER LA STORIA

Delle Scienze, e buone Arti,

COMINCIATE AD IMPRIMERSI
*l'anno 1701. a Trevoux, e l'anno 1743.
in Pesaro tradotte nel nostro linguag-
gio e dedicate all' Emò, e Revo Sig.
Cardinal LANTE.*

Gennajo 1743.



PESARO

Nella Stamperia di Niccolò Gavelli
Impressor Camerale, Vescovile, Pubblico,
ed Accademico.



M. DCC. XLIX.

Con lic. de' Sup., e Privilegio.

elles ont échappé aux Censeurs de Monsieur le Chancelier de Boucherat? L'auteur devait se le persuader d'autant plus aisément qu'il se vante d'avoir tiré le système absurde qu'il réfute « du cahos obscur dans lequel », selon lui, « le P. Hardouin a prétendu le cacher et le rendre impénétrable à la curiosité des Gens de Lettres, jusqu'à ce que le Public fut préparé à en recevoir une explication plus étendue ²⁸⁵ ».

D'autres protestations parurent encore dans nos *Mémoires* l'année suivante et, cette fois, la rétractation fut formelle, soit de la part de l'auteur, soit de la part de l'ensemble des Jésuites. « Protestation du P. H. contre l'édition de ses ouvrages que l'on fait à Amsterdam. On dit communément que la chose du monde qui fâche le plus un Poète, c'est d'entendre mal réciter ses Poésies. Mais rien ne doit tant affliger un Ecrivain, que de savoir qu'on imprime ses ouvrages autrement qu'il ne voudrait, surtout quand on y traite de matières importantes.

« Monsieur De Lorme, Libraire d'Amsterdam, a entrepris une nouvelle édition des miens. Il l'a même annoncée sans ma participation dans une feuille imprimée, où il a donné les titres de toutes les pièces qu'il a entre les mains, et parmi lesquelles on voit un recueil de mes Lettres adressées à Luxembourg, qui ne contiennent presque qu'une suite des Médailles Impériales, depuis Auguste jusqu'à Dioclétien, qui se trouvent à Paris dans les Cabinets. Elles sont sous le titre d'*Historia Augusta*, quoiqu'elles n'aient nullement l'air de l'histoire que j'avais promise, puisqu'il ne s'y trouve aucune des Dissertations que j'ai destiné de faire, si jamais je reprends ce travail.

« On y voit aussi quelques additions, qui pouvaient le

285. Cet article fut ajouté à la fin du mois de déc. 1707, p. 6.

dédommager des retranchements que je voudrais faire à ce Recueil, si j'en étais le Maître. Car m'étant aperçu que quelques personnes croiaient voir dans mes Ecrits des choses qui doivent leur faire de la peine, j'avais résolu de les retrancher; et j'avais envoyé au Libraire, en différentes fois, des corrections capables de lever les difficultés que l'on aurait pu former. Le Libraire ne veut pas les admettre, quoique je l'en aye fait solliciter par des personnes de considération. Ainsi je désavoue dès à présent l'édition in-folio de mes Ouvrages, qui se fait à Amsterdam, et je la désavoue comme une édition à quoi je ne prends aucune part. Elle est remplie de choses qui n'y seraient pas si le Libraire en usait avec moi comme on en use avec les Auteurs, qu'on doit laisser maîtres de leurs ouvrages jusqu'à la fin de l'impression. Je désavoue donc celle-ci encore une fois, et je la désavoue très sincèrement.

« Un Protestant inconnu m'impute d'établir que les Pères Grecs et Latins sont supposés. Mais comme dans un écrit de lui, qui a paru cette année en Hollande, au commencement de mars, il convient que je n'ay pas encore *proposé nettement ce système*; il doit convenir aussi qu'il n'attaque pas ce qu'il a vu dans mes Livres, mais ce qu'il a cru y voir. Je lui déclare donc, à lui et à toute autre personne qui lirait peut-être mes Ouvrages avec les mêmes yeux, que mon intention a été très sincère de retrancher tous les endroits qui ont pu lui faire naître une pareille idée.

« J'ai pour témoin de ma sincérité Monsieur De Lorme, qui peut l'en instruire et qui est homme digne de foi. Ce n'est pas que dans les changements qu'il a refusé d'admettre dans mon édition, j'eusse parlé des Pères Grecs et Latins, ou que j'eusse retranché que les Pères Grecs

et Latins sont supposés. On ne retranche point d'un Livre ce qu'on n'y a jamais mis. Je n'ay point d'autre pensée sur les Pères Grecs, ni sur les Pères Latins, que celles de l'Eglise Romaine, des plus sçavants critiques et des plus habiles Théologiens Catholiques.

« Quant aux Auteurs profanes, je crois, avec les meilleurs critiques, que parmi des Auteurs qui sont véritablement aussi anciens qu'on le croit, il s'en est mêlé d'autres sur lesquels on peut raisonnablement former des doutes. Mais si mes sentiments étaient particuliers, ce serait une injustice criante que de les imputer à la Compagnie. Ce serait purement les miens, sans qu'elle y eût nulle part, comme je l'ai déclaré publiquement par un Ecrit, que Mr. Le Clerc a inséré dans le quatorzième volume de sa *Bibliothèque Choisie*.

« Après la déclaration que je vien de faire, je me crois dispensé dès maintenant de répondre à ceux qui écriront contre ce qu'on pourra trouver dans l'Edition de mes Ouvrages qu'on fait en Hollande. Si celle-ci eût été faite sous mes yeux, ou que le Libraire eût eu pour moi la déférence qu'il devait avoir, je serais garant de tout ce qu'elle contiendrait. Mais après le refus qu'il a fait de changer et de corriger suivant mes corrections et mes changements, je ne suis plus garant de rien. Ceci regarde principalement l'Auteur Protestant qui m'a attaqué. Il peut écrire tant qu'il voudra; j'ai autre chose à faire qu'à le suivre dans ses conjectures: je ne prendrai point le change. S'il dit des choses raisonnables, le public en profitera et j'en profiterai avec le public. Si, au contraire, ce qu'il dit n'est ni juste, ni solide, c'est à lui à se préparer au mépris, qui suit toujours les mauvais Ouvrages ²⁸⁶. »

286. Août 1708, p. 1478. Il fut répété à la fin du mois de sept. 1708.

Quatre mois après ²⁸⁷, il y eut un autre avis : « Déclaration du Père Provincial des Jésuites et des Supérieurs de leurs Maisons de Paris, touchant une nouvelle édition de quelques Ouvrages du Père Jean Hardouin, de la même Compagnie, qui se fait actuellement contre leur volonté, par Sieur De Lorme, Libraire à Amsterdam. Parmi les Ouvrages contenus dans cette nouvelle édition, il y en a quelques uns que nous souhaiterions qui n'eussent jamais vu le jour, ou qu'ils fussent demeurés dans l'oubli.

« Celui qui a pour titre *De Nummis Herodiadum*, et qui sert de fondement aux autres, fut supprimé, comme tout le monde le sait, par les Supérieurs de la Compagnie, et ils en enlevèrent tous les exemplaires qu'ils purent trouver.

« Pour ce qui est de *La Chronologie de l'Ancien Testament* et des *Médailles du Siècle de Constantin*, ces Livres n'ont jamais été en vente et n'eussent jamais été imprimés, si les Reviseurs commis pour les examiner se fussent aperçus, et s'ils eussent averti les Supérieurs, qu'il s'y trouvait des choses tendantes à établir le système pour lequel on avait supprimé l'autre Ouvrage.

« Il s'est imprimé dans les Pays Etrangers quelques Opuscules du même auteur, qui tendent encore au même but; mais ils n'ont jamais passé par l'examen de la Compagnie; non plus que d'autres que le Sieur De Lorme a déclaré qui paraîtront pour la première fois dans son édition.

« Les Supérieurs d'ici lui ont écrit aussi fortement qu'ils le pouvaient, pour le détourner d'y mettre ces

287. Déc. 1708, à la fin du volume.

ouvrages : mais toutes leurs instances ont été inutiles, la situation présente des affaires de l'Europe n'ayant pas permis qu'on prît aucunes mesures auprès des Puissances auxquelles ce Libraire est soumis.

« Les principaux chefs d'accusation formés contre ces Ouvrages, et que nous jugeons bien fondés, sont :

« 1) Que l'Auteur y avance des faits et y établit des principes, d'où l'on peut conclure la supposition de presque tous les anciens monuments Ecclésiastiques, et celle d'un grand nombre d'ouvrages profanes.

« 2) Qu'il y déclare même positivement qu'il doute de l'antiquité de plusieurs desdits ouvrages, tant profanes qu'Ecclésiastiques.

« 3) Qu'il y en a même quelques-uns sur la supposition desquels il décide nettement.

« 4) Qu'il semble n'être pas persuadé de l'antiquité du Texte Grec de l'Ecriture.

« 5) Qu'il a encore avancé quelques autres nouveautés, dont on pourrait tirer des conséquences dangereuses.

« C'est ce qui nous a donné lieu de publier la Déclaration suivante :

« 1) Nous rejetons comme pernicieux le paradoxe de la supposition du Texte Grec de l'Ecriture, des Ouvrages soit des Pères Grecs, soit des Pères Latins, et des autres monuments Ecclésiastiques reconnus communément dans l'Eglise pour véritables.

« 2) Nous regardons aussi comme une chimère insoutenable la supposition des Auteurs profanes, dont les Ouvrages, selon le sentiment commun des plus habiles Critiques, ont été faits dans les siècles où l'on met ordinairement ces auteurs.

« 3) Nous condamnons encore plus cette prétendue

supposition, au regard de ceux d'entre les Auteurs profanes, dont les Ouvrages ont été cités par les anciens Docteurs de l'Eglise, parce que ce sentiment renfermerait la supposition des Ouvrages mêmes de ces saints Docteurs.

« 4) Nous reconnaissons pour faux tous les faits et tous les principes qu'on trouvera dans les Livres du P. Hardouin d'où l'on pourrait légitimement conclure quelqu'un des Paradoxes susdits.

« 5) Nous désavouons toute autre opinion qui se pourra trouver dans ces Livres, et qui ne s'accordera point avec la doctrine commune des Théologiens Catholiques.

« 6) Enfin nous désavouons, pour les raisons susdites, toute édition faite ou à faire de ces Ouvrages; et, afin que le Public ne doute pas que notre Déclaration ne contienne les sentiments de toute la Compagnie, nous ajoutons qu'il n'y a rien dans tout ce que nous venons de dire qui ne soit autorisé par notre R. P. Général.

« Le Public ne doutera pas non plus que ce ne soient là de tout temps nos sentiments, après qu'il a vu dans nos *Mémoires de Trévoux* le système de la supposition des anciens auteurs non seulement rejeté comme faux et dangereux, mais réfuté par des preuves positives, longtemps avant qu'un Protestant de Hollande se fût avisé d'en faire un dessein concerté entre les Supérieurs de la Compagnie; ce qui est un paradoxe si contraire au bon sens, que celui qui n'a pas eu honte de le débiter sérieusement s'est vu réfuté par ceux même de son parti, qui ont le moins accoutumé d'épargner les Jésuites.

« Michel LE TELLIER, *Provincial*.

« Gabriel DANIEL, *Supérieur de la Maison Professe*.

« Henry-Charles FORCET, *Recteur du Collège.*

« Paul BODIN, *Recteur du Noviciat.* »

De plus, Hardouin ajouta : « Je souscris sincèrement à tout le contenu de la Déclaration cy-dessus : Je condamne de bonne foi dans mes Ouvrages ce qu'elle y condamne; et en particulier ce que j'ai dit d'une façon impie, laquelle aurait fabriqué depuis quelques siècles la plupart des Ouvrages Ecclésiastiques ou profanes, qui ont passé jusqu'ici pour anciens. Je suis très-fâché de n'avoir pas plutôt ouvert les yeux là-dessus: Je me sens très-obligé aux Supérieurs de la Compagnie, qui m'ont aidé à sortir de mes préventions. Je promets de ne dire jamais, ny de vive voix, ny par écrit, rien qui soit directement ou indirectement contraire à ma présente Rétractation. Et si dans la suite je voulais révoquer en doute l'antiquité de quelque Ouvrage, soit Ecclésiastique ou profane, que personne avant n'aurait accusé de supposition, je ne le ferai qu'en proposant mes raisons dans un écrit publié sous mon nom, avec la permission de mes Supérieurs et l'approbation des Censeurs publics. En foy de quoy j'ay signé. Ce 27 Décembre 1706 J. HARDOUIN, *de la Compagnie de Jésus.* »

Cette dernière rétractation fut-elle vraiment sincère? On a des raisons d'en douter, quand on considère les œuvres posthumes publiées en Hollande contre le gré de ses Supérieurs ²⁸⁸. On prête au P. Hardouin cette boutade : « Il ne se levait pas à quatre heure tous les matins pour dire ce que les autres avaient dit ²⁸⁹ », boutade qui concorde parfaitement avec la nouvelle édition d'Amsterdam. Au mois de septembre 1733, les Journa-

288. Par les soins de l'Abbé d'Olivet, cf. p. 111.

289. *Anecd. Litt.*, t. III, p. 16.

listes essayèrent de devancer cette édition par une déclaration de non-participation.

« On apprend de Hollande qu'on imprime quelques Ouvrages posthumes du P. Jean Hardouin D.L.C.D.J. Comme ce Père a eu sur certaines matières des sentiments forts particuliers, que les Supérieurs ont condamnés et qu'il a condamnés lui-même par la rétractation expresse et publique qu'il en a faite, il est à craindre que l'on n'ait inséré dans ces écrits posthumes, ou du moins qu'on y ait laissé quelques-unes de ces opinions rétractées par l'Auteur, qu'il en aurait sans doute retranchées, s'il eût voulu imprimer lesdits écrits; c'est pourquoi le Père Provincial des Jésuites de la Province de France et les Supérieurs des trois maisons de Paris déclarent : premièrement, qu'ils ne savent ni quel est l'Editeur de ces Ouvrages posthumes, ni par quelle voie les Manuscrits ont passé entre ses mains, et qu'ils n'ont eu ni directement ni indirectement aucune part à l'Edition: secondement, que s'ils en étaient les maîtres ils l'empêcheraient ou ne permettraient point qu'elle fût publiée avant de l'avoir fait examiner et corriger conformément à la rétractation du P. Hardouin; troisièmement, qu'ils ne souffriront pas qu'aucun de leurs Sujets enseigne publiquement ou en particulier aucune des opinions qui y sont proscrites.

« Pierre FROGERAIS, *Provincial*.

« Jean-Baptiste BELINGAN, *Supérieur de la Maison Professe*.

« Jacques DE GUENONVILLE, *Recteur du Collège*.

« Louis RAFFARD, *Recteur du Noviciat* ²⁹⁰. »

Les gens sensés n'auraient pas eu besoin de cette interdiction, car jamais jusque-là « la savante folie » de Hardouin ne s'était donnée plus d'essor que dans le premier écrit de cette collection, *Athei detecti* ²⁹¹. Le P. Brumoy en fit la critique dans le *Journal* et, comme spécimen parfait de l'intelligence détraquée du P. Hardouin, il disait : « Le P. H..., dans sa courte Préface, qui est à la tête de l'*Athei Detecti*, déclare que, selon sa découverte, les seuls Chrétiens Catholiques connaissent et adorent le vrai Dieu, de sorte que toutes les autres Sectes (même Chrétiennes) sont Athées. C'est la conclusion qu'il veut que l'on tire de la lecture de son Traité et de toutes ses Œuvres. Mais il ne choisit pour exemples d'Athéisme qu'un très petit nombre de personnages dont la réputation est plus étendue en France.

« On doit bien s'attendre, après un pareil début, que Cornélius Jansenius tiendra le premier rang parmi les Athées du P. H... et que le P. Quesnel n'y sera pas des derniers, non plus que MM. Pascal, Arnauld et Nicolle. A l'égard des autres, ce sont Descartes, Ambroise Victor ou le P. André Martin, les PP. Thomassin et Malebranche, Antoine le Grand et Silvain Regis, Cartésiens. En voilà onze; et le P. H... nous fait grâce des autres, à condition qu'ils se trouveront bouleversés et confondus dans la déroute générale de l'Athéisme prétendu.

« Voici son raisonnement, qui est fort simple. Quiconque dit du Dieu des Chrétiens qu'il est « l'être, l'infini, le « bien, la perfection, la vérité en général, la raison universelle », et semblables définitions est un vrai athée, puisqu'il ne reconnaît d'autre Dieu que de pures idées

291. *Joannis Harduini e Societate Jesu Opera Varia, etc...*, c'est-à-dire *Œuvres diverses du P. Jean Hardouin, D. L. C. D. J.* A Amsterdam, chez Henri du Sauzet, et à La Haye, chez Pierre de Hondt, 1733.

qui sont l'ouvrage de l'esprit humain, ou de la nature avec ses dons et ses lumières. Or, telles sont les définitions de Dieu que nous donnent les Auteurs qu'on vient de nommer. Donc ces Auteurs sont des Athées sans contredit ²⁹². »

La critique continue : « Le P. H... s'était tellement accoutumé à voir partout des Athées, qu'il en voyait même parmi ses frères. Il se déchaîne ici particulièrement contre deux Professeurs qu'il ne nomme point, mais dont il critique impitoyablement les Cahiers et les Thèses, à cause de quelques traits de Cartésianisme et de Malebranchisme qui s'y trouvent. Il débute ainsi : « C'est le Cartésianisme tout pur qu'on enseigne cette année en Logique, et par conséquent l'Athéisme. » Il ne cite point l'année, et il est assez inutile de vouloir deviner de quelles personnes il parle, puisqu'il dit qu'après tout ils enseignent l'Athéisme de bonne foi et contre leur intention. A cela près, il ne les épargne guère ²⁹³. »

Francisque Bouiller ²⁹⁴ s'étonna que les « Jésuites... désavouèrent le P. Hardouin et le forcèrent à se rétracter, non pas au sujet des *Athées découverts*, mais au sujet de ses paradoxes historiques ²⁹⁵ ». Il y a de bonnes raisons pour que les Jésuites n'aient pas exigé du P. Hardouin une rétractation de l'*Athei detecti*, et celle-ci suffit : ce malheureux écrit n'a point paru du vivant de l'auteur. Il figure parmi ses œuvres posthumes, publiées par des

292. Article, janv. 1734, p. 76, par. 3.

293. *Idem*, par. 6. *Anec. Litt.*, t. III, p. 233-VI : « Le père Hardouin parloit avec trop peu d'estime de ses confrères, parce qu'ils n'adoptoient pas ses opinions : Dans cette maison, disoit-il, en parlant du collège de Louis le Grand, je trouve à qui parler, mais je ne trouve pas avec qui parler. »

294. Correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, 1813-1899.

295. *Histoire de la Philosophie Cartesienne*, Paris, 1854, C. XVI, t. I, p. 572.

maines étrangères, contre le gré de la Compagnie dont Hardouin était membre. Voici ce que nous lisons dans la septième lettre du P. Brumoy au marquis de Caumont : « On attendait la manière dont nous parlerions des œuvres posthumes du P. Hardouin; j'ai suivi votre conseil, et j'ai exposé en deux extraits tout son système historique et chronologique, sans rien déguiser, mais en gardant pour la mémoire de ce célèbre et vertueux savant tous les ménagements qui lui sont dus. Je me flatte que cette conduite ne vous déplaira pas; on l'a jugée nécessaire en bien des endroits, et je crois que les palliatifs auraient tout gâté. Je ne suis nullement surpris que vous ayez été émerveillé à la vue de cette savante folie, développée dans tout son jour par les soins de l'Abbé d'Olivet. Il a beau s'en défendre, le fait est constaté ²⁹⁶. »

Le caractère de cet écrivain extraordinaire est bien dessiné dans l'épithaphe qu'on attribue, mais sans preuve, à François Atterbury, évêque de Rochester ²⁹⁷ :

In expectatione judicii
Hic jacet
Hominum paradoxatatos,
Natione Gallus, religione Romanus,
Orbis litterati portentum;

296. VIII^e lettre du P. Brumoy au Marquis de Caumont. — Le Marquis de Caumont est peu connu. Bien qu'il fût membre de plusieurs sociétés savantes de la France et de l'étranger, entre autres de l'Académie royale des Inscriptions et des Belles-Lettres, la *Biographie Universelle*, qui n'a vu en lui qu'un savant de province, ne lui a pas consacré d'article. Mais on fit mention de lui dans le *Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin*. « Il fut agrégé en 1740, à la Société royale de Londres et, en 1743, à l'Académie des Arcades de Rome, sous le nom de Rhodanis. » Cf. *Etudes Relig.*, Paris, 1857, p. 451.

297. Morèri, t. iv, p. 30.

*Venerandae antiquitatis cultor et destructor,
Docte febricitans;
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit,
Scepticum pie egit.
Credulitate puer, audaciâ juvenis, deliriis senex* ²⁹⁸.

Le Père
Bougeant
(1717) [?]

Un autre Quimpérois, le P. Guillaume-Hyacinthe Bougeant ²⁹⁹, figure également parmi les rédacteurs. Ses articles et ses autres ouvrages tranchent quelque peu par leur solidité avec ceux du P. Hardouin. De bonne heure, dès le temps de ses études, il publia des vers grecs, latins et français, qui lui valurent un commencement de réputation. Il fut également amateur de musique et, pour se distraire, il composa de nombreux morceaux que des critiques judicieux affirmaient dépasser la médiocrité.

Mais le plus célèbre de ses écrits est celui qui porte le titre: *Les Amusements philosophiques sur le langage des Bêtes* ³⁰⁰. La *Biographie Bretonne* l'apprecie ainsi: «Badinage hardi et spirituel que l'Allemagne et l'Angleterre s'empressèrent de traduire, et contre lequel s'élevèrent, en France, toutes les âmes dévotes, alarmées d'un pareil scandale. La plaisanterie du P. Bougeant, qui n'était que

298.

*Dans l'attente du jugement
Ci-git
Le plus paradoxal des hommes,
Né François, Catholique Romain,
Prodige d'érudition,
Amateur et destructeur de la vénérable antiquité,
Phrénétique sçavant
Qui, éveillé, publia mille rêveries;
Qui fut dévot et Pyrrhonien
Enfant par sa crédulité, jeune homme par son audace,
Vieillard par ses délires.*

Traduction de Trailh, *Quer. Litté.*

299. 1690-1743.

300. Paris, 1739, in-12. Cf. *Observ. sur les T. S.*, t. 1, p. 63.

le rajeunissement d'un ancien apologue indien dans lequel les démons sont supposés faire une sorte de purgatoire dans le corps des bêtes, pour expier le crime de s'être révoltés contre Dieu ³⁰¹ », ne fut pas, donc, bien reçue. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* furent scandalisées et ne manquèrent point d'âcreté dans leur critique. Elles firent revenir le péché originel. Escobar ³⁰², saint Augustin, le Pélagianisme, etc., etc. ³⁰³. La *Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût* affirme que « des ennemis ardents traitèrent (cet écrit) avec trop de rigueur ³⁰⁴ ».

Mais la critique de l'*Esprit des Journaux* est beaucoup plus saine, plus modérée et sans préjugés : « *L'Amusement philosophique sur le langage des Bêtes* est un jeu d'esprit, un pur badinage que l'anonyme a tort de réfuter sérieusement. Il crie à l'hétérodoxie contre le Père Bougeant, qui n'étoit point hétérodoxe, mais qui savoit plaisanter à la mode de Lucien, et qui exerçoit ce talent contre les philosophes ambitieux de pénétrer des mystères inaccessibles à la raison humaine. Des questions oiseuses sur l'âme des bêtes occupoient alors le monde philosophique. Le P. Bougeant essaya de ridiculiser cette manie, et l'on doit convenir qu'il y réussit. [Note. — Ce Jésuite, pour expliquer toutes les actions des animaux, avoit prétendu que les diables étoient logés dans le corps de l'animal, et qu'ils le faisoient mouvoir; mais il s'est rétracté par ordre du Saint-Siège et a confessé que son ouvrage n'étoit qu'un jeu d'esprit.] C'étoit une assez bonne leçon pour l'anonyme, qui n'auroit pas dû remettre sur le

301. *Biographie Bretonne*, t. II, p. 438.

302. Jésuite espagnol qui figure dans les *Provinciales*.

303. 7 mai 1739, p. 71.

304. *Nouv. Bibl. d'un Homme de goût*, t. IV., p. 285.

tapis la question tant rebattue sur l'âme des bêtes ³⁰⁵. »

Un autre critique, dans les *Observations sur les Trois Siècles de la Littérature Française*, va plus loin, en considérant cet ouvrage à la lumière des autres œuvres de ce Père : « On ne peut s'empêcher de trouver trop de gaieté dans son *Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*: le ton qu'il y prend sort un peu des bornes prescrites à la gravité de son état; mais on peut dire en même temps que cette Dissertation agréable, dont on ne doit pas adopter toutes les idées, est la production d'un esprit aimable et pétillant, qui égale Fontenelle pour le talent de revêtir les choses les plus sérieuses des grâces du badinage et de la légèreté.

« Cependant, si le Père Bougeant se fût borné à ce seul Ouvrage, il mériterait tout au plus une place parmi les Littérateurs frivoles. Il a des droits plus assurés à la célébrité, par son *Histoire du Traité de Westphalie*, et par celles *Des Guerres et des Négociations qui précédèrent ce Traité, sous les Ministères de Richelieu et de Mazarin* ³⁰⁶. C'est dans ces deux Ouvrages qu'il déploie avec supériorité une noblesse, une finesse, une élégance, une pureté, un agrément et une précision de style qu'on trouve dans peu d'Historiens, et qu'aucun n'a peut-être portés au même degré que lui. Il est difficile d'écrire avec autant de sagacité et de s'exprimer avec plus de goût ³⁰⁷. »

305. *L'Esprit des Journaux, François et Etrangers*. Par une Société de Gens de Lettres, Paris, chez Valade, 1781, t. vi, p. 127.

306. Son oncle, M. le Comte d'Avaux, joua un grand rôle dans l'arrangement de cette paix. Cf. *Eloge, M. de T.*, juin 1744, p. 968. Cette histoire fut « composée sur les mémoires du comte d'Avaux (Claude de Mesmes), ambassadeur du roi Très-Christien, dans les cours du Nord, en Allemagne, et en Hollande, et plénipotentiaire au traité de Munster ». Moreri, t. ix, p. 157.

307. *Observ. sur les T. S.*, t. i, p. 291.

CHAPITRE VII.

NOUVELLES CONTROVERSES.

Autres controverses. « Critiquer, c'est penser et exprimer ce qu'on a pensé. Comment peut-on exiger d'un Critique un ton uniforme et perpétuellement sérieux? J'aimerois autant qu'on prescrivît à un Peintre de n'employer que la même couleur dans tous ses tableaux. La nature est amie de la variété, et où doit-elle plus briller que dans les Ouvrages de critique, qui embrassent tant de choses différentes? Son ton doit donc être proportionné à la diversité des matières; lui prescrire un sérieux continuél, c'est l'affoiblir et lui ôter ses agréments et sa force. Elle a quelquefois besoin d'être animée et soutenu de plaisanteries *bene cocto et condito sermone bono*. On deviendrait soi-même ridicule, en critiquant d'une manière sérieuse les choses ridicules. Mais pour ne pas effrayer les ennemis du sel et de la gayeté, j'ajoute qu'il ne faut ni aigreur ni malignité dans ces plaisanteries. C'est au Public équitable à juger si nous avons franchi ces bornes ³⁰⁸. »

Cette apologie de l'auteur des *Observations sur les Ecrits Modernes* peut être appliquée aux Journalistes de Trévoux, et ils pourraient aussi faire appel au jugement de ce « Public équitable », si désiré par tous les journalistes. Mais les ennemis se manifestèrent de tous les côtés, tandis que le « Public équitable » se cachait

308. *Observ. sur les E. M.*, t. XIII, p. 5.

modestement. Dans les *Lettres Persanes*³⁰⁹, Montesquieu disait : « Lorsque les journalistes s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient, et, en effet, quel est l'homme assez hardi pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois? »

A ce compte, les *Mémoires de Trévoux* furent loin d'être ennuyeux, car leurs ennemis abondèrent. Les controverses théologiques sont au premier rang. En 1722 parut une brochure qui avait pour titre *Epistola apologetica R. P. F. Ignatii Hyacinti Amat de Graveson*³¹⁰. Cette apologie était une réponse à un article publié neuf ans auparavant: elle montre que l'antijésuitisme janséniste n'était pas refroidi. L'année suivante paraissait, sans nom d'auteur, *Dissertation sur les Semi-Ariens dans laquelle on défend l'auteur de la nouvelle édition de Cyrille de Jérusalem*³¹¹ contre les Auteurs des *Mémoires de Trévoux*³¹².

En dehors de l'Eglise, des critiques théologiques n'étaient pas moins ardents. Dans son livre *La Vérité de la Religion protestante*, Christophe Pfaff³¹³, après « avoir libéralement régala les Journalistes de toutes les injures qui peuvent couler d'une plume remplie de fiel et d'amertume, après les avoir accusés d'ignorance, d'impolitesse, de fierté, d'effronterie, de pédanterie ridicule, de partialité, de passion, d'erreurs, termine

309. Lettre CIX^e.

310. Lyon, Veuve Guillemin, 1722.

311. Sommervogel, *Tab. Méth.*, p. LII: « Dom Toutté avait préparé cette édition; dom Maran la fit paraître. »

312. Paris, Jacques Vincent, 1723.

313. Tubingue, 1723.

ce bel éloge par un trait qui y met le comble: c'est que les principes des Jésuites de Paris conduisent au déisme et renversent la religion ³¹⁴ ».

Fautes
et
maladresses.

Non seulement les idées, théologiques ou autres, des Journalistes furent critiquées, mais aussi la façon dont elles étaient présentées. Dans le *Nouvelliste du Parnasse*, on lit : « Les Auteurs de ce journal (*Journal de Trévoux*), qui a son mérite, sont constans à louer tous les ouvrages de ceux qu'ils affectionnent, et pour éviter une froide monotonie, ils exercent quelquefois la critique sur des Ecrivains à qui rien ne les oblige de faire grâce. Je ne déciderai point si, en donnant des preuves de la bonté de leur cœur, ils en donnent également celle de leur esprit, et si les éloges et le blâme sont toujours équitablement appliqués. Vous jugez bien que je suis encore moins à portée de vous faire connaître les différentes personnes qui ont écrit ces Mémoires. C'est assez de vous dire que ceux d'aujourd'hui ne haïssent pas le Néologisme, les métaphores, et surtout les termes militaires, lorsqu'il s'agit de controverses. Leurs Analyses plairoient sans exception aux esprits désintéressés, s'ils s'éloignoient tant soit peu du plan qu'ils ont suivi jusqu'ici. Du reste, il y a dans ces *Mémoires* de solides réflexions, des observations curieuses, et de savantes dissertations... ³¹⁵ » Un autre critique disait : « On y trouvoit des extraits très-bien faits; mais... la Néologie et les phrases de Collège défiguroient le style... ³¹⁶ »

314. *M. de T.*, juil. 1723, p. 1161.

315. *Ou Réflexions sur les Ouvrages Nouveaux*, Paris, chez Chaubert, t. I, p. 258.

316. *Nouv. Bibl. d'un H. de Goût*, t. IV, p. 162.

Il y a le même reproche dans le *Dictionnaire Néologique à l'usage des beaux esprits du siècle*. Mais on sait que leur ancien confrère Desfontaines³¹⁷ prenait toutes les occasions, et souvent les cherchait, pour vilipender les Journalistes de Trévoux. La réponse publiée dans les *Mémoires*³¹⁸, au sujet de ses critiques de la traduction l'*El Heroe* de S. Gracian, ne fut pas de son goût, et il ne tarda point de répliquer. Sur quoi le *Journal* riposta : « C'est une nouvelle feuille de M. l'Abbé Desfontaines dont nous ne lui contesterons pas la propriété, car elle porte tous les caractères de son Auteur. S'il y avoit dans cette petite production quelque chose d'intéressant pour le Public, nous nous ferions un plaisir d'en donner l'extrait. Mais en vérité quel gré le Public nous sauroit-il de lui apprendre que M. l'Abbé Desfontaines n'est pas content de nous (p. 3), qu'il prétend que nous lui avons des obligations de l'accueil favorable dont le Public honore nos *Mémoires* (p. 4), que nous sommes des ingrats (*ibid.*), mais que c'est combler d'honneur (*ibid.*), qu'il est un lion et que nous sommes des ânes (p. 5), qu'il est un agneau et que nous sommes des loups (p. 4), qu'il est goûté du Public et que ce sont des ignorants et des Littéraires méprisés qui ne l'estiment point (p. 5), tel est le début modeste de sa Lettre...³¹⁹ ».

Quoi qu'il en soit, la critique à propos du néologisme était juste en partie. Les PP. du Cerceau, Catrou et de Courbeville se distinguaient parmi les novateurs, et le *Dictionnaire Néologique*, ironiquement, nous conserve

317. Desfontaines.

318. Cf. « Réponses aux critiques dirigées par l'abbé Desfontaines contre la traduction française « El Heroe » de B. Gracian », par le P. de Courbeville, qui était le traducteur; avril 1725, p. 676; janv. 1733, p. 144.

319. *M. de T.*, janv. 1737, p. 139.

quelques-unes de ces « admirables finesses de langage, de ces charmantes combinaisons de termes ». L'Abbé Desfontaines « reprenait des mots tels que *inattaquable, intraduisible, plausibilité*: il ne voulait pas qu'un abbé versé dans les bonnes lettres pût mettre ses pensées à l'aise. Assouplir un esprit dur, émailler un ouvrage de tours fins, lui semblait aussi inadmissible que la *charpente* d'un sermon, la *façon* d'un livre, un esprit *indiscipliné*, un *phénomène* littéraire, l'*âge* d'un fait ou l'*activité* du style. L'Abbé Desfontaines serait assurément bien surpris aujourd'hui de voir ces mêmes expressions employées, plusieurs au moins, par nos meilleurs écrivains ³²⁰ ».

On ne nie donc pas que, à cette date, la critique n'ait porté. Cependant, le défaut visé n'était ni constant ni universel. Plus tard, les Journalistes reconnurent franchement les mérites de Desfontaines et les services qu'il avait rendus à la langue : « Ses jugemens n'étoient pas récusables dans toutes les circonstances; et nous en citerions bien quelques-unes où le Public lui eut des obligations véritables. On a vu tomber le néologisme, le Phebus littéraire, le style antithétique; et c'étoit en grande partie des victoires dues aux cris redoublés, vifs, perçants, redoutables du censeur en question. On ne dira pas qu'en lui rendant cette justice nos *Mémoires* s'acquittent d'un devoir de reconnaissance, car il n'est presque point de livre qui ait eu moins de part à la faveur de ce critique, qui ait même plus souffert en certaines rencontres des accès de son humeur ³²¹. »

320. Sommervogel, *Tab. Méth.*, p. LIV.

321. Nov. 1749, p. 2279.

Le Père
Marquer
(1718) [?]

Deux autres rédacteurs qui ne prendront plus part au travail du Journal méritent une mention honorable. Le nom du premier, le Père Louis Marquer³²², trouva place, après sa mort, dans les Mémoires, pour une raison qui n'a pas grand'chose à voir avec la littérature. Il fut le sujet d'une dissertation³²³ anonyme, mais vraiment de la plume « du sieur Garangeot, chirurgien d'un mérite reconnu ». Cette dissertation fut suivie d'un court éloge dans lequel nous apprenons ceci : « Après avoir comblé de travaux une carrière de plus de soixante et dix ans, après s'être appliqué assez fortement à l'étude pour s'être distingué dans les belles-lettres, dans la philosophie, dans les mathématiques, dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire profane, dans la science des choses divines, après avoir enseigné non-seulement les humanités et la philosophie, mais encore pendant vingt et un ans la théologie scolastique, soit à Paris, soit en province..., le Père Marquer mourut dans la soixante et douzième année de son âge, et dans une pleine connaissance, le huitième jour d'avril 1725, au Collège Royal de La Flèche...

Ce Père, qui pendant plusieurs années fut l'auteur d'une partie considérable de ces Mémoires, y rentre après sa mort par une singularité qui rend presque incroyable aux médecins mêmes trois choses de lui également constantes, une vieillesse au delà de la course septuagénaire, une vie toujours laborieuse, un savoir univer-

322. Louis, 1653-1725. Barbier le nomme à tort Marquet. *Dict. des Anonymes*, t. II, p. 397.

323. « Mémoire sur un fait d'anatomie très singulier, concernant un os d'une grandeur considérable, qu'on a trouvé dans la substance du cœur du R. P. Marquer, de la Compagnie de Jésus. » Juin 1726, p. 1146.

sel; à quoi l'on pourrait ajouter l'égalité inaltérable d'une humeur commode et paisible ³²⁴ ». De la biographie du bon vieillard, c'est tout ce que nous saurons.

Le Père
Etienne Souciet
(1709).

Ce ne fut pas la mort, mais un changement de travail qui enleva un autre Journaliste qu'il faut signaler. On ne sait trop si le Père Etienne Souciet, l'aîné de trois frères, tous Jésuites ³²⁵, fut jamais rédacteur en titre. Né à Bourges, en 1671, d'une famille dont le père était avocat au Parlement de Paris, il entra chez les Jésuites au mois de septembre 1690; et pendant ses études il établit les fondements d'une érudition qui plus tard devait le distinguer ³²⁶. Ses connaissances littéraires étaient exceptionnellement étendues. Il possédait parfaitement les langues grecque, latine, et hébraïque.

Dans son éloge qui parut dans les Mémoires quelques mois après sa mort, on disait : « Son esprit vaste, solide, ferme, énergique, étendu, lui fit embrasser toutes les sciences; érudition sacrée et profane, histoire ancienne et moderne, langues savantes, géométrie, astronomie, chronologie, mythologie, géographie, médailles, inscriptions, etc. ³²⁷ »; tous ces sujets l'intéressaient. Cependant il se contenta plus d'aider les autres à produire que de produire lui-même. Comme il était chargé de la grande bibliothèque au Collège Louis-le-Grand ³²⁸, cette

324. *Idem*, p. 1144.

325. Les autres furent :

a) Etienne-Augustin Souciet, 1685-1744. Il professait la théologie scolastique au collège de Paris.

b) Jean Souciet. Après la mort de ses frères, il fut bibliothécaire à Louis le Grand, une place qu'il remplit jusqu'à la suppression des Jésuites. Il mourut probablement vers 1763. Cf. de Backer, II^e Série, p. 575.

326. Cf. *Observ. sur les E. M.*, t. v, p. 43.

327. *M. de T.*, avril 1744, p. 746.

situation, aussi bien que sa réputation acquise en professant la théologie positive, le mit en relation d'amitié avec les plus grands savants de tous les pays d'Europe. Moreri notait qu'« il avait surtout un commerce avec les Jésuites qui continuent à Anvers le grand ouvrage des *Actes des Saints* (les Bollandistes). Il leur envoyait des Mémoires et contribuait avec zèle à la perfection de ce recueil plein d'érudition et de bonne critique ³²⁹ ». Ses ouvrages ont gagné une approbation presque universelle. « Celui qui lui a fait le plus d'honneur est la *Critique de la Chronologie de Newton* ³³⁰. Il y combat le système du savant Anglais par des détails curieux et par des combinaisons rapprochées avec art... On lui a répondu ³³¹, mais le traducteur même de Newton, étonné de la vaste érudition du Jésuite, paraît surpris que l'Apologiste de l'Anglais aît osé se mesurer avec un homme si savant ³³². » Cet habile écrivain est mort à Paris le 14 janvier 1744.

Rétractation
du privilège
du duc
du Maine,
Journal
imprimé
à Lyon.

En 1731, une épreuve vint contrarier fortement le travail des Journalistes. Au moment où ils faisaient face aux attaques du dehors, un appui du dedans leur fut enlevé. « Le duc du Maine, dit-on, fatigué des plaintes qu'on lui faisait sans cesse contre cet ouvrage, refusa un nouveau privilège ³³³. » Que faire? Abandonner une lutte qui

328. Cf. *Nouvelles Ecclésiastiques*, 13 déc. 1737, p. 199.

329. Moreri, t. x, p. 500.

330. *Recueil de dissertations, contenant un abrégé de Chronologie, cinq Dissertations contre la Chronologie de M. Newton, une Dissertation sur une Médaille singulière d'Auguste*, Paris, 1726, in-4°, II Tomes.

331. L'Abbé Granet, dans la Préface de la traduction. Cf. aussi *Bibl. Fr.*, t. xiv, 1^{re} partie.

332. *Eloge, M. de T.*, avril 1744, p. 746.

333. *Table du J. des S.*, t. x, p. 670.



*Ludwig August Dei gratia,
Anhalt-Bernburg Princeps*

De la collection du Prince Raoul de Broglie.

coûtait tant d'efforts et voir disparaître une réputation si justement et si péniblement acquise? A ce compte, la publication aurait cessé de paraître même avant la fin de sa première année.

Ne pouvant plus avoir les imprimeurs de Trévoux, intrépidement ils se tournaient vers ceux de Lyon, et le volume du mois d'avril de cette année parut avec quelques modifications. Les armes du prince faisaient place à la figure symbolique du « roi fécondant », image de Louis XIV, et le titre du Journal s'adapta aux circonstances nouvelles : *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts, commencés d'imprimer l'an 1701 à Trévoux, et dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc du Maine. Se vendent à Lyon, chés Claude Plaignard, rue Merciere, au Grand Hercule. A Paris, chés Barthélemi Alix, rue St-Jacques, proche la Fontaine St-Séverin, au Griffon... de l'imprimerie de Claude Perret.* Signalons une amélioration : le volume eut une table des matières et l'index des auteurs dont il est parlé dans le Journal ; amélioration qui, malheureusement, ne dura pas longtemps ³³⁴.

Quelle était la véritable cause de ce retrait d'approbation, nous ne pouvons que la soupçonner. Ce qui est certain, c'est que l'insouciance de l'imprimeur de Trévoux causait beaucoup d'ennui aux Journalistes. Même les étrangers se plaignaient de la négligence à corriger les épreuves. La *Bibliothèque Germanique* disait : « Messieurs les François négligent un peu trop, soit dit en passant, l'histoire et la géographie de leurs voisins

334. Déc. 1703, à la fin du volume : « Catalogue des Livres imprimés tant en France que dans les Pays étrangers, dont il est parlé dans les Mémoires de l'année 1701, 1702, 1703. » On continuait cet usage tous les ans, sauf 1718 et 1719.

dans les ouvrages qu'ils publient. Quant aux noms propres, qu'ils estropient au point de les rendre méconnoissables, il y auroit peut-être de la mauvaise humeur à marquer trop de sévérité sur cet article ³³⁵. » Et « de tous les journaux, il n'y en a aucun où les noms des villes et des savans d'Allemagne soient aussi défigurés ³³⁶ ». Ces critiques ne sont nullement exagérées. On peut même dire presque la même chose à propos des noms des villes de France, mentionnées dans les *Nouvelles Littéraires* ³³⁷.

Au commencement de la rédaction, dans un article du volume des mois de septembre-octobre 1701, intitulé : *Additions et Corrections pour les volumes précédents de ces Mémoires*, les Journalistes s'excusèrent en alléguant les difficultés causées par la distance qui les séparait de l'imprimeur ³³⁸. Toutes ces difficultés auraient dû les rendre plus attentifs que jamais, stimuler leur zèle à se concilier l'opinion publique. Malheureusement, quoiqu'on ne puisse pas juger de leurs motifs, ils entrèrent hardiment dans la voie opposée.

335. *Nouvelle Bibliothèque Germanique*, 1746, t. I, p. 428. Note.

336. *Bibliothèque Germanique*, 1731, t. XXI, p. 227. Note.

337. Notons aussi : mai 1716, p. 953 suit p. 852; avril 1718, les articles ne sont pas numérotés; janv. 1720, des huit articles du volume, six seulement se trouvent dans la table des matières; avril 1720, la table des matières pour le mois de février fut ajoutée à la fin de ce volume, etc., etc.

338. P. 353 : « Ceux qui sçavent ce que c'est que de travailler sur des mémoires d'autrui, et d'envoyer son manuscrit à près de cent lieues pour le faire imprimer, ne mettront sur notre compte que la moindre partie de ces sortes de fautes. » Pour les mois de décembre 1730, de janvier, de février et de mars 1731, huit pages d'errata.

L'Affaire
des Elévations
de Bossuet.

Ici se place un épisode qui fit peu d'honneur aux Journalistes. Michel Fichant, « prêtre du Diocèse de Quimper », écrivit aux Journalistes une lettre qui fut insérée dans le volume du mois de juin 1731³³⁹. Il s'agissait des *Elévations à Dieu sur tous les Mystères de la Religion Chrétienne*, ouvrage posthume par messire Jacques-Benigne Bossuet, Evêque de Meaux³⁴⁰. Cet ouvrage était publié par son neveu, l'Evêque de Troyes, nommé lui aussi Jacques-Benigne Bossuet.

Après les phrases usuelles d'introduction, le critique disait : « Le nom sous lequel (ce livre) est produit et la main qui le présente ont attiré toutes sortes de Lecteurs. Ce concours général, dans un temps de partage, m'a donné la pensée d'examiner si l'Ouvrage posthume est tel aujourd'hui qu'il est sorti de la plume savante du Vainqueur des Calvinistes et des Luthériens. J'y ai trouvé des propositions qu'il m'a paru qu'on ne peut attribuer à feu M. Bossuet, sans le mettre en contradiction avec lui-même; parce qu'il en a enseigné de contraires dans les Livres de Controverse. En faut-il davantage pour convaincre d'altération toute l'Edition posthume? Je n'ai donc qu'à opposer ici les Propositions du Livre des Elévations à la Doctrine et aux Propositions des Ouvrages certains de feu M. Bossuet. C'est ce que je vais faire dans la forme la plus simple³⁴¹... »

Ensuite Fichant³⁴² signalait l'erreur des Luthériens et

339. P. 946.

340. Paris, chez Jean Mariette, 1727, 2 vol. in-12.

341. P. 963.

342. Michel Fichant contribua trois autres articles aux *M. de T.*, févr. 1732, p. 313, p. 335; juin 1732, p. 1032; févr. 1733, p. 373. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* maintinrent (3 nov. 1731, p. 207 et 6 juin 1732, p. 112) que Fichant fut un personnage fictif. Cette opinion est insinuée aussi par de Bausset *Histoire de Bossuet*, Pièces justifica-

des Calvinistes sur l'indéfectibilité de l'Eglise, et celle de l'inadmissibilité de la justice chrétienne, la destruction du libre arbitre, etc. Et il terminait sa lettre par ces mots : « J'ai suffisamment rempli le dessein que je me suis proposé, qui est de faire voir que cet Ouvrage n'est point de feu M. de Meaux, parce qu'il contredit les savants Ecrits que cet Illustre Prélat a lui-même publiés contre les Calvinistes, et lui attribue des erreurs qu'il a combattues. »

Venait immédiatement après une réponse conforme à la lettre sur tous les points et qui allait même plus loin. Son auteur essayait en vain de maintenir la critique loin du terrain dogmatique. « Voilà votre Lettre présentée au Public selon vos instructions, non comme un Ecrit dogmatique, où vous ayez prétendu faire le procès au Livre des Elévations, mais comme un pur essai de critique, où vous vous êtes plu à discuter par les seules règles de l'art, si l'Ouvrage est effectivement de feu M. Bossuet, auquel on l'attribue. Votre méthode, monsieur, d'opposer sans cesse à la Doctrine des Elévations les sentiments avérés de ce grand Evêque, est tout à fait propre à convaincre vos Lecteurs que, Contradicteur

tives du livre VII, N° 2). Guettée dans son *Histoire des Jésuites*, t. III, p. 241 (note) dit : « Ce Fichant était un correspondant des Jésuites. » Les journalistes de Trévoux attestèrent la réalité de sa personne (nov. 1731, p. 2003). Dans un effort de vérifier le fait, nous avons fouillé les archives de l'évêché de Quimper. Comme depuis plusieurs années, il n'y a pas d'archiviste à proprement parler, il y a peu d'ordre dans ces documents, et quelques-uns même ont été emportés par des travailleurs zélés mais pas assez délicats. Quelques fascicules ont disparu, spécialement les notes concernant les noms de C à M. Le fonds de l'évêché de Cornouailles, conservé aux Archives départementales, ne contient pas de listes de prêtres; d'autre part, les registres du secrétariat manquent pour cette période. Il y a deux liasses de titres cléricaux, surtout pour ceux du xvii^e siècle. Le nom « Fichant » y paraît deux fois : curé de la paroisse de Glomel, 1652, et un autre curé de Mesle-Carhaix en 1678. Faut-il conclure de tout cela que Fichant s'identifiait avec un des journalistes?

éternel des Elévations, le Prélat n'en peut être regardé comme l'Auteur: et c'est là toute la conséquence que nous supposons que vous voulez inférer de cette opposition directe et fréquente. Il est bien vrai que, dans cette confrontation historique et littéraire, vous semblez vous être attaché à choisir dans les Livres de l'Illustre Controversiste des Textes, pour ainsi dire, pleins de Dogme; mais ce n'est pas dans la vue de faire juger par eux de la qualité du Texte des Elévations qui vous paraît contraire. Ce n'est que pour avoir droit de conclure que M. Bossuet était d'autant plus éloigné de parler le langage de plusieurs endroits des Elévations, qu'il le regardait comme contraire à la pureté de sa Sainte Doctrine.

« Vous rapportez donc nuement ce qu'il a écrit sur l'indéfectibilité de l'Eglise et la défectibilité, si l'on peut parler ainsi, de la grâce du juste... On vous rendra même la justice de croire que, si vous aviez voulu examiner le fond des Elévations, vous auriez facilement poussé plus loin l'induction et le parallèle. » Et le Journaliste le faisait lui-même, en introduisant une accusation de plus au sujet du baptême et une autre encore à propos de la grâce; à quoi l'auteur de la réponse ajoutait un relevé d'expressions qui lui paraissaient trahir la main d'un certain M. D. auquel elles étaient familières. Une note manuscrite dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux porte le mot *Dugué*, sans doute *Duguet*.

Le Journaliste concluait donc: « Il est manifeste, monsieur, par vos remarques et par celles-ci, que feu M. Bossuet, Evêque de Meaux, n'aurait ni pensé, ni parlé comme le fait parler et penser le Livre des Elévations. On avertit dès le frontispice que l'Ouvrage est

posthume; peut-être n'était-il qu'à peine conçu, lorsque le savant Evêque finit ses jours; et qu'il a reçu tous ses accroissements et ses traits par la plume qui l'a mis au jour conformément à la prière publique... »

N'oublions pas que les difficultés du jansénisme étaient loin d'être terminées en ce temps-là. On se battait encore autour de la Bulle *Unigenitus* (1713). Toujours très opposé aux Journalistes de Trévoux au point de vue des doctrines, l'Evêque de Troyes ne put soutenir une critique qui l'atteignait lui-même en plein. Nous n'avons pas à étudier ici le bien ou le mal fondé des rapprochements allégués, ni si les oppositions prétendues sont ou ne sont pas explicables. Ce qu'il faut voir, c'est la suite de l'affaire.

Le 24 mars 1733, M. de Troyes présenta au Parlement de Paris « une requête tendant à ce qu'il lui fut permis de déposer au greffe de la cour le manuscrit original des Elévations, entièrement écrit de la main de feu M. Bossuet, de faire assigner Michel Fichant, le provincial des Jésuites et les Supérieurs des trois maisons de Paris, pour voir dire que l'exemplaire imprimé du Livre des Elévations serait collationné en leur présence, ou eux dûment appelés, et en présence d'un des substituts du procureur général, par tel de ces messieurs qu'il plairait à la cour de commettre, avec le manuscrit original, tant dans les endroits cités dans la lettre du sieur Fichant, que dans la réponse des auteurs du Journal ». L'arrêt fut donné le 7 septembre de la même année³⁴³. L'Evêque de Troyes eut gain de cause.

« Le même jour (7 septembre), le Parlement prononça un Arrêt à l'occasion d'une Lettre du sieur Michel Fichant, Prêtre du Diocèse de Quimper, et de la réponse

343. Cf. Appendice III.

à cette lettre imprimée dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, du mois de juin 1731 sur le livre des *Elévations*, composé par feu M. Bossuet, Evêque de Meaux, et imprimé à Paris. Le P. Provincial et les Pères Recteurs des trois Maisons que les Jésuites ont à Paris, étant convenus que l'imprimé du livre des *Elévations* est conforme au manuscrit, et que le manuscrit est entièrement de la main de feu M. Bossuet, et ayant demandé acte des désaveux qu'ils ont fait à cet égard, tant de la lettre du sieur Fichant que de la réponse; comme aussi de leur déclaration et protestation, que par la composition et distribution de ces Ecrits, ils n'ont eu aucune intention de manquer au respect qu'ils doivent au caractère et à l'autorité des Archevêques et Evêques, ni à celui qu'ils doivent en particulier à M. l'Evêque de Troyes (qui s'est plaint de ces deux Ecrits) et à la mémoire de l'illustre Jacques Benigne Bossuet, ni entendu s'ériger en Juges du fond d'un Ouvrage qui porte un nom si respectable par la dignité, par le profond sçavoir et les lumières supérieures de l'Auteur; le Parlement leur donna acte en même temps de la déclaration qu'ils ont faite, qu'ils ont un sensible déplaisir de ce qui s'est passé, et qui a pu donner lieu à M. l'Evêque de Troyes d'avoir d'eux une opinion contraire aux sentiments respectueux qu'ils ont pour lui, etc., et de la déclaration par eux faite de veiller plus que jamais sur le travail des Auteurs des *Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*. M. l'Evêque de Troyes ayant demandé de son côté qu'il lui fût donné acte de ce qu'il ne demandait plus ni réparation personnelle, ni dommages et intérêts, ni dépens, le Parlement le lui a accordé ³⁴⁴. »

344. *Journal de Verdun*, t. xxxiv, oct. 1733, xv.

Les rédacteurs, le même mois, insérèrent l'avis suivant : « Dans les *Mémoires de Trévoux* au mois de juin 1731, des Critiques avaient conjecturé que le Livre des *Elévations à Dieu sur tous les Mystères de la Religion Chrétienne* n'était pas, au moins entier, de feu M. Bossuet, Evêque de Meaux, auquel il est attribué comme Ouvrage posthume. Ils se fondaient sur ce qu'ils trouvaient dans ce Livre des points de Doctrine que ce Prélat a combattus comme contraires à la Foi dans les livres contre les Hérésies. Mais le procès-verbal de vérification selon lequel l'Imprimé est conforme au Manuscrit, et le Manuscrit est conforme à la signature de feu M. Bossuet, a été entériné ³⁴⁵. »

Le prélat victorieux crut alors devoir lancer une *Instruction Pastorale* sur les *Calomnies* avancées dans le *Journal de Trévoux* ³⁴⁶. Il y épanche son irritation en des termes qui étonnent ³⁴⁷.

345. P. 1681.

346. Chez Barthélémy Alix, Libraire, rue Saint-Jacques, près la Fontaine Saint-Séverin, au Griffon. 132 pages, aussi une table des chapitres.

347. Fichant attaqua aussi les *Méditations sur l'Evangile* (ouvrage posthume de Messire Jacques-Benigne Bossuet, Evêque de Meaux, etc., Paris, chez P.-J. Mariette, rue Saint-Jacques, 1731, 4 vols.) dans une lettre qui parut le mois de février 1732, p. 313. Aucune mention n'en est faite dans la querelle. Cf. aussi *Nouv. Ecclés.*, 8 août 1732, p. 12; 18 oct. 1732, p. 187; 15 janv. 1734, p. 9; *M. de T.*, nov. 1731, p. 2003. Les soupçons au sujet des œuvres posthumes de Bossuet continuèrent même après la disparition des journalistes de Trévoux. « Un nommé le Roi, ci-devant père de l'Oratoire, se disposait à donner une nouvelle édition des œuvres de M. Bossuet. Elle est annoncée dans tous les journaux. Il en avait déjà paru une de la façon de M. l'Evêque de Troyes, neveu de ce grand homme, qui avait alarmé un certain clergé, qui prétendait qu'on avait inséré dans cet ouvrage des productions étrangères. Les journalistes de Trévoux avaient surtout sonné l'alarme, au point que l'éditeur avait pris le parti de déposer le manuscrit chez un notaire, et de sommer les journalistes de reconnaître l'authenticité de l'écriture; matière d'un procès dans lequel les Jésuites ont succombé. On voit l'arrêt imprimé à la tête du livre des élévations de M. Bossuet, évêque de Troyes.

Nous ignorons quel est l'auteur de la réponse à la lettre de Fichant. Ordinairement, les extraits et les articles du *Journal* n'étaient pas signés³⁴⁸. Cet anonymat, qui avait l'avantage de favoriser la liberté des appréciations, avait cet inconvénient aussi que n'importe quel article pouvait compromettre le *Journal* tout entier et même l'ensemble des Jésuites de France.

Le P. Brumoy Parmi les rédacteurs en vue à cette
(1722). époque, un de ceux que ne pouvaient compromettre les bévues d'autrui était le Père Pierre Brumoy, « un des plus beaux esprits de la Société, et un des plus agréables écrivains³⁴⁹ ». Après avoir professé les humanités à Caen et la rhétorique à Bourges, il avait été nommé, en 1722, précepteur du prince de Tamont; c'est alors qu'il commença à collaborer aux Mémoires. Sa vaste érudition fut mise à profit jusqu'en 1739. En 1725, il remplaça le P. de la Maugeraye, son

« L'édition en question ne donna pas moins d'inquiétude. L'annonce que M. le Roi a faite de manuscrits retrouvés, fait craindre qu'on ne répande dans cet ouvrage diverses opinions favorables au jansénisme, pour lequel on sait que le grand Bossuet avait un secret penchant. En conséquence, le clergé s'est échauffé; on a mis M. l'archevêque en jeu, il est allé chez M. le lieutenant général de Police, il l'a prié de suspendre l'impression de cet ouvrage. Le magistrat s'y est refusé en disant que cela ne dépendoit pas de lui. M. l'archevêque a insisté, il a témoigné ses inquiétudes sur les interpolations qu'on pouvoit y glisser. M. de Sartines, pour le rassurer, a nommé un nouveau censeur (le syndic Riballier): celui-ci doit suivre l'édition avec le plus grand soin, et ne rien laisser passer qui ne soit reconnu pour être de l'auteur. Au moyen de la nomination de cet examinateur peu agréable à M. l'archevêque, sa précaution devient nulle, et l'on ne doute pas que l'ouvrage ne contienne bien des choses qui lui déplairont et à ceux de son parti. » *Mémoires Secrets pour servir l'Histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours; ou Journal d'un Observateur*, Londres, chez John Adamson, 10 déc. 1767, p. 265.

348. Cf. Appendice IV.

349. *Table du journal des S.*, t. x, p. 671.

maître, dans la chaire de mathématiques au Collège Louis-le-Grand.

Rendant compte du *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers* de ce Père, les *Observations sur les Ecrits Modernes* disaient : « On lit dans une lettre à la louange de M. de La Motte, imprimée immédiatement après sa mort, que la nature dit ordinairement à tous les hommes : « Soyez cela, et ne soyez que cela » ; mais qu'elle dit à cet Académicien : « Soyez tout ce qu'il vous plaira. » Ne peut-on pas prétendre aussi que la nature libérale a bien voulu accorder la même faveur au fertile Auteur de tant d'ouvrages différens en prose et en vers, qui composent ce nouveau Recueil. Quelle abondance, quelle variété ! C'est d'abord un Poème latin moral en douze livres, puis un autre didactique, moins étendu ; des harangues latines, des pièces de théâtre en vers français, de petites poésies dans les deux langues, des discours, des plaidoyers de rhétorique pour des causes fictives, des dissertations, des complimens, des odes, des fables, des épîtres, des rondeaux, des allégories, etc. Tout cela enfanté par le même génie, et composé suivant les tems, les occasions et les divers emplois de l'Auteur, se trouve admirablement rassemblé ici pour l'utilité publique ³⁵⁰. »

350. Quand Louis XIV, à l'exemple de son père et de son aïeul, légua en mourant son cœur aux Jésuites, la reconnaissance fit au P. Brumoy élever la voix, et il écrivit une *Ode sur le Cœur de Louis le Grand*. Les premiers vers sont inspirés par la pensée à laquelle nous devons le début fameux de l'oraison funèbre de Massillon :

*Toi, dont la justice inflexible
Ecrase l'orgueil des humains,
Quand sur un tribunal terrible,
Tu pèses leur sort entre tes mains;
Devant qui, comme des fantômes,
Passent les rois et les royaumes
En un instant évanouis;*

Outre ses nombreux articles et ses extraits qui parurent dans le *Journal*, les œuvres principales du P. Brumoy furent la *Vie de l'Impératrice Eléonore* ³⁵¹ et la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* ³⁵². Il en revit le dixième volume, termina le onzième et composa en entier le suivant. Mais son *Théâtre des Grecs* tient le premier rang parmi tous ses ouvrages. « Voltaire ne le trouva pas de son goût; il aurait préféré une étude sur les dramaturges modernes. Aussi reprocha-t-il assez durement au Jésuite d'avoir trop exalté les anciens. Amour-propre d'auteur ³⁵³. »

Cette opinion n'était pas générale. Un autre critique disait : « Ce Jésuite nous a dispensé de recourir à la source, en donnant des Analyses, des discours et des Remarques concernant le Théâtre Grec. Un tel livre étoit nécessaire dans ce siècle où le mérite des Poètes Grecs étoit avili ou ignoré. Il n'a encore rien paru de si raisonnable et de si profond sur ce sujet. A la place des Originaux, que peu de personnes sont en état de lire aujourd'hui, c'est une ressource pour notre paresse et notre ignorance de les trouver tellement traduits et expliqués par le P. Brumoy, que nous pouvons, en quelque sorte, sans savoir

*Dieu, seul grand, seul souverain Maître,
Tu fais donc enfin disparaître
La grandeur même de Louis!*

Etudes Rel., 1856, p. 233.

A propos de ses autres poèmes, *Observ. sur les T. S.*, p. 64: « Son Poème des passions n'est pas tout-à-fait dans le goût des Poésies du beau Siècle d'Auguste. Si vous aviez lu celui qu'il a fait sur la Verrerie « de arte Vittariâ », vous en auriez fait l'éloge. Le premier est l'ouvrage d'un très bel esprit; le second, d'un homme de goût. » *Nouv. Bibl. d'un H. de Goût*, t. I, p. 156: « Nous avons du Père Brumoy deux poèmes célèbres, les Passions et l'Art de la Verrerie. »

351. *Bibl. Fr.*, t. II, p. 279.

352. L'assemblée du clergé le choisit pour ce travail en 1740.

353. Hamy, t. II, p. 20.

le Grec, goûter les chefs-d'œuvre de cette langue³⁵⁴. » On traduisit ce livre en plusieurs langues. En Angleterre, le célèbre Docteur Samuel Johnson prêtait sa plume, en collaboration avec Mme Lennox et le Comte de Cork, pour la traduction anglaise³⁵⁵.

Brumoy eut aussi des imitateurs, comme les *Observations sur les Trois Siècles de la Littérature Française* remarquent : « Plusieurs Auteurs se sont empressés de suivre la carrière qu'il avait tracée. Son *Théâtre des Grecs* nous a procuré plusieurs autres Théâtres étrangers, mais très éloignés du mérite du sien. Le P. Brumoy possédait trop supérieurement l'esprit d'analyse, le génie de la traduction, les finesses du goût, pour pouvoir être facilement égalé par des Littérateurs qui n'ont eu ni autant d'application que lui, ni autant d'avantage du côté du sujet³⁵⁶. »

Le caractère doux et aimable de ce Journaliste transparaît dans sa correspondance avec le Marquis de Caumont. Ces lettres, tant en copies qu'en originaux, la plupart encore inédites, se trouvent dans les bibliothèques de Nîmes et d'Avignon.

Le P. Brumoy se retira de la rédaction en 1739³⁵⁷. Après une courte absence de Paris, il continua à se livrer à l'*Histoire de l'Eglise gallicane*. Il mourut à la maison professe, rue Saint-Antoine, le 17 avril 1742. M. des Forges Maillard lui fit l'épitaphe suivante, imprimée dans le *Mercure de France*, novembre 1742³⁵⁸ :

354. *Nouv. Bibl. d'un H. de Goût*, p. 28.

355. Cf. de Backer, 1^{re} Série, p. 141.

356. *Observ. sur les T. S.*, t. I, p. 389.

357. Moreri, t. ix, p. 188 : « ayant été obligé de sortir de Paris à l'occasion de l'Histoire de Tamerlan du P. Margat, son confrère, qui fit du bruit, et de l'édition de laquelle le P. Brumoy avait pris soin. Son espèce d'exil ne fut pas long, mais à son retour, on ne l'employa plus aux M. de T. ».

358. P. 2416.

*Jette sur ce tombeau des fleurs à pleines mains,
Passant, cy git BRUMOY, les vers que tu vas lire
Seront en peu de mots suffisans pour l'instruire
Des mœurs et des talens du meilleur des humains.
Critique, Historien, Poète, ami sincère,
Sans relâche appliqué dans le champ littéraire,
Sous le poids des travaux il mourut abattu,
Ayant sçu réunir l'amitié, la constance,
L'humilité, la sublime science,
De l'esprit et du cœur la plus haute vertu*³⁵⁹.

359. Cf. aussi: *Nouv. Bibl. d'un H. de Goût*, t. II, p. 159.

— *Observ. sur les E. M.*, t. V, pp. 241, 291.

— *M. de T.*, juil. 1742, p. 1198.

— *Le Livre français et son Commencement en Hollande, de 1750 à 1780*, par Y. Z. Dubosq, H. J. Paris, Amsterdam, MCMXXV, p. 143.

CHAPITRE VIII.

LE JOURNAL TRANSFÉRÉ A PARIS.

Changement
radical.

La publication des *Mémoires* à Lyon ne fut qu'un expédient qui permettait la continuation du *Journal* sans offrir toutes les améliorations nécessaires. La distance entre les rédacteurs et leur imprimeur était même plus considérable. Un changement plus radical était donc nécessaire. Pendant quelques années la valeur du *Journal* sembla baisser. Struvius, écrivant en 1729, pouvait dire à juste titre : « *Commune vero eruditorum de his commentariis judicium est quod etsi doctissime conscribantur, et facile auctores prodant haud vulgariter eruditos nimium partium studium, et acerbitas... in iis dominetur* ³⁶⁰. »

Un Brumoy pouvait attirer l'attention et l'approbation des gens de lettres, mais il ne pouvait pas, à lui tout seul, endiguer un courant qui franchissait parfois les limites de la modération et de la convenance exigées d'un journal. Sans aucun doute, les plaintes du duc du Maine étaient fondées. Les rédacteurs, pour la plupart, semblaient avoir abandonné le haut idéal de leurs aspirations. La petitesse, la rancune, la malveillance se glissèrent dans les feuilles du *Journal* et compromirent le talent indubitable des écrivains. Un changement était urgent.

360. C'est-à-dire : « L'opinion connue des savants au sujet de ces commentaires est la suivante : sans doute sont-ils rédigés de très docte façon et les auteurs ne se font pas faute de se montrer érudits notoires, mais ce qui domine trop tout cela c'est l'esprit de partis et l'acrimonie », p. 481.

Heureusement, ce changement eut lieu en 1734. Lyon avait été un expédient : ce fut aussi une étape directe vers la réforme. Rédacteurs, imprimerie, librairie ³⁶¹, et jusqu'à l'esprit des *Mémoires* se renouvelèrent, et l'on revint à l'esprit des premiers temps. Les *Mémoires* se relevèrent. Le duc du Maine, alors, rendit l'appui de son patronage, ses armes reparurent sur le frontispice et, de plus, le *Journal* obtint un privilège du roi ³⁶².

361. Les changements d'imprimerie depuis 1733:

Janv. 1734. — A Paris, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée et à la Prudence... de l'imprimerie de Claude Robustel.

Janv. 1749. — A Chartres, de l'imprimerie de F. Le Tellier, rue de la Vieille-Pelleterie, au Bon Pasteur.

Juin 1750. — De l'imprimerie de Jorry, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

Janvier 1754. — De l'imprimerie d'Augustin-Martin Lottin, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, au Coq.

Janv. 1755. — De l'imprimerie de Cl. Herissant, neuve Notre-Dame, à la Croix d'Or.

362.

PRIVILEGE DU ROI

Louis par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos Amez et féaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement Maîtres des requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé le Sr ... Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer et donner au Public plusieurs Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des beaux Arts, s'il Nous plaisait lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, Offrant pour cet effet de les faire imprimer et bon papier et beaux caractères, suivant la feuille imprimée et attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; A CES CAUSES, voulant traiter favorablement le Sr. Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Mémoires ci-dessus spécifiez en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, et autant de fois que bon lui semblera, sur papier et caractères conformes à ladite feuille imprimée et attachée sous notre d. contre-scel, et de les vendre, faire vendre et débiter par tout Notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs et autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Mémoires ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni en faire

aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, ou changement de Titre, même en feuilles séparées ou autrement, sans la permission expresse et par écrit du Sr. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au Sr. Exposant, et de tous dépens, dommages et intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, et ce dans trois mois de la date d'icelles que l'impression desdits Mémoires sera faite dans notre Royaume et non ailleurs; et que l'Impetrant se conformera en tout aux règlements de la Librairie, et notamment à celui du dixième Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Mémoires seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès main de notre très-vaillant et féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Nous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Sr. Exposant ou ses Aïans cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Mémoires, soit tenue pour dûement signifiée; et qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez et féaux Conseillers et Secrétaires, foi soit ajoutée à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande et Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donnée à Versailles le dix-huitième jour de Décembre, l'an de grâce mil sept cent trente-trois et de notre Règne le dix-neuvième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Je soussigné cède et transporte au Sr. Chaubert tout droit au présent Privilège, pour en jouir comme de chose à lui appartenante, conformément aux conditions portées au Traité que nous avons fait ensemble sous le bon plaisir et de l'agrément du R. P. Provincial de la Province de France, en date du premier Février 1734. Fait à Paris ce 4 Février de cette même année. P. JUL. ROUILLE, S. J.

Registré ensemble la Cession sur le Registre VIII, de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris N° 666, fol. 671, conformément au Règlement de 1723. Qui fait défenses Art. IV à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires et Imprimeurs, de vendre, débiter et faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs Noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Art CVIII du même Règlement. A Paris le 5 Février 1734. G. MARTIN, Syndic.

...inséré à la fin du volume de janvier 1734.

Des
promesses
nouvelles.

Ces « papelards de Trévoux ³⁶³ » changèrent de chanson, et, dans leur avertissement, les nouveaux rédacteurs donnèrent le ton pour l'avenir, un ton que, dorénavant, l'on n'abandonna point. « Personne n'ignore que ce *Journal Littéraire* doit son établissement à la protection de Monseigneur le Duc du Maine, et qu'il a cours, depuis l'année 1701, sous le titre de *Mémoires de Trévoux pour servir à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*. En vertu du Privilège que les Jésuites ont obtenu de sa Majesté, cet Ouvrage périodique, qui a paru et qui continuera de paraître sous les auspices de Son Altesse Sérénissime, sera désormais imprimé à Paris et distribué chez Chaubert, à commencer du mois de Janvier de l'année 1734.

« Ce nouvel arrangement procure un double avantage aux continuateurs du Journal. L'Ouvrage ne sera plus, comme auparavant, abandonné à la discrétion d'un Libraire de Province; et imprimé sous leurs yeux, il aura du moins le mérite des Livres retouchés, revus et corrigés de la main même des Auteurs. De plus, ils auront la satisfaction de servir le Public à point nommé, sans être asservis à la difficulté du transport, ou au caprice, ou aux lenteurs d'un commissionnaire.

« On peut bien présumer que les Continuateurs sont engagés plus que jamais à redoubler leur attention et leurs soins, pour remplir avec honneur le plan qu'ils se sont tracé d'un Journal aussi intéressant par le choix et par la variété des sujets, que par la manière de les traiter. Il serait inutile, et encore plus téméraire, d'oser répondre du succès; c'est au Public de décider sur ces

363. Havinga, p. 81.

sortes d'Ouvrages, et d'en apprécier la valeur. Ainsi, sans faire parade des divers talents qu'on a réunis en commun pour donner à ces *Mémoires* une forme plus parfaite, nous attendrons avec docilité le jugement des Lecteurs éclairés, dont nous nous ferons gloire de suivre les lumières.

« L'esprit de partialité est un écueil dangereux où bien des journalistes ont échoué. Le reproche qu'on fait encore à quelques-uns d'entre eux de juger des Ouvrages d'autrui sur le rapport de la passion et des préjugés, n'est que trop bien fondé. On nous saura gré, sans doute, des précautions que nous sommes résolus de prendre pour ménager la délicatesse des Auteurs. Le devoir d'un journaliste se borne à rendre un compte fidèle des Livres dont il est chargé de faire l'analyse. S'il lui faut emprunter le secours de la critique, la politesse, la probité et la Religion lui prescrivent des règles dont il ne doit jamais se départir. Affecter les airs et le ton de censeur ou de juge, c'est usurper un droit qui n'appartient qu'au Public, arbitre souverain de la réputation des Auteurs et du mérite de leurs Ouvrages.

« Il est une sorte d'écrits qui courent aujourd'hui le monde, et dont, apparemment, la source ne tarira si tôt. De ceux-là le Public veut bien nous tenir quittes. Comme ils n'ont rien de commun avec les Lettres, ils ne sont point compris dans la sphère d'un Journal de Littérature, et on ne doit les considérer que comme des hors-d'œuvre qui dérangerait la symétrie d'un Ouvrage consacré à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts. D'ailleurs, tous ces imprimés, qui paraissent sous la forme de brochures ou de feuilles volantes, n'ont pas besoin de notre plume pour être connus. D'autres, sans nous, se réservent le soin de les produire et de les mul-

tiplier. Ainsi ce serait en vain que nous leur donnerions place dans nos *Mémoires*. Le *Journal* n'y perdrait rien. A la faveur des correspondances que nous avons établies dans les Pays Etrangers, peu des Ouvrages qui s'impriment hors de France échapperont à nos recherches.

« Dans la vue d'enrichir ces *Mémoires* et pour l'intérêt des particuliers qui voudraient pressentir le jugement du Public, nous leur offrons d'insérer, à la suite de nos Extraits, les Essais et les Projets qui nous seront adressés de leur part en affranchissant le port. Nous faisons les mêmes offres à ceux qui souhaitaient de publier leurs découvertes en matière de Physique, de Médecine, de Mathématiques, de Belles-Lettres, d'Histoire, de Chronologie, etc.

« L'adresse est au Père Rouillé, Jésuite, au Collège de Louis le Grand, rue Saint-Jacques ³⁵⁴. »

Brumoy avait donc tout à fait raison, en écrivant au Marquis de Caumont : « Je crains d'avoir peu de nouveautés à vous dire, pour avoir un peu différé de les mander à propos, faute d'un loisir dont je ne suis pas tout à fait maître, depuis le renouvellement de notre journal. C'est le P. Rouillé qui en est agent; les PP. Bougeant, Castel, Charlevoix, Lacour ³⁶⁵ et moi, nous amassons de concert autant de matériaux qu'il est possible pour nous mettre en avance. Le premier mois a été bien reçu du Public, et les deux suivants commencent à paraître ensemble, de sorte qu'au mois de mai nous

364. Avert., janv. 1734. Différentes sections de cet avertissement ont été déjà citées, mais l'impression du tout ensemble exigea qu'il fût donné ici complètement.

365. Lacour, une faute d'orthographe. C'est le P. Simon de La Tour, dont il parle, comme témoigne la citation suivante.

serons au niveau, et nous servirons régulièrement à temps ³⁶⁶. »

C'était vrai que ces perfectionnements ne passaient pas inaperçus, comme en témoignent les critiques de cette époque. « Je vous ai fait un détail il y a deux ans des différens Journaux littéraires qui s'impriment en Europe (Nouvelliste du Parnasse, Lettre XI), et je me souviens de ne vous avoir pas alors parlé fort avantageusement des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*. Je leur reprochais tantôt de la négligence dans le style, et surtout une extrême partialité. Je suis obligé de dire aujourd'hui avec la même candeur qu'il me paraît que ce Journal est à présent écrit avec beaucoup plus de soin et de goût, et que ceux qui y travaillent s'étudient à rendre justice aux talens, et ne s'écartent plus des règles de la bienséance et de la politesse. Ce journal qui s'imprimait à Trévoux depuis l'an 1701, ayant commencé d'être imprimé à Paris en 1734, les Journalistes ont semblé reconnaître dans un avertissement préliminaire, le tort qu'ils avaient eu depuis plusieurs années, de suivre quelquefois la passion et le préjugé dans leurs Extraits. « L'esprit de partialité, ont-ils dit, est un écueil dangereux; combien de Journalistes ont échoué. » Ils n'ont eu garde de s'excepter, et, en conséquence, ils ont donné réellement des preuves sensibles d'impartialité, capables d'effacer entièrement toutes les fâcheuses impressions qu'un recueil d'invectives périodiques avait faites sur le Public. On doit en avoir une bien différente idée, lorsqu'on est informé qu'à présent le Père Rouillé en a la principale direction, et que les Pères de Charlevoix, Brumoi, Bourgeant, de la Tour, etc., estimés de tous

366. Le 24 février 1734.

ceux qui les connaissent, et dont la plupart se sont rendus célèbres par de grands Ouvrages, composent la sçavante Troupe des Auteurs de ce Journal ³⁶⁷. »

« Depuis le mois de Janvier 1734 que cet Ouvrage s'imprime à Paris, et qu'il a été remis en d'autres mains, le public trouve ce Journal écrit avec plus de légèreté de style et que le choix que l'on y fait des matières est plus utile à la République des Lettres ³⁶⁸. » La *Table du Journal des Savants* ajoute : « Depuis cette époque, le Journal fut écrit avec plus de soin et de goût, avec plus de politesse et de modération ³⁶⁹. » Il n'y a pas jusqu'aux *Nouvelles Ecclésiastiques*, peut-être noyées sous le flot de contresens, qui n'avaient brigué des éloges d'un ennemi acharné ³⁷⁰.

Le Pour et le Contre, qui fut beaucoup plus souvent contre les Journalistes de Trévoux que pour ³⁷¹, rendit compte du progrès de nos Mémoires dans deux de ses écrits. « La lettre de l'Avocat (un Anglais, qui ne signe pas son nom) finit par quelques réflexions sur les journaux de France. Il nous est venu en même tems, dit-il, quelques volumes du journal que nous ne connoissons encore que sous l'ancien nom de Trévoux, quoique le nouvel avertissement, qui se lit au premier tome de cette année, nous donne lieu de croire qu'en changeant d'auteurs, d'imprimeur et de libraire, il a pu changer aussi de nom. Notre estime, qui s'étoit fort affoiblie pour cet ouvrage, a été réveillée par les promesses des continuateurs, et s'accroît de jour en jour pour la manière dont ils les remplissent. L'esprit, le sçavoir et les agré-

367. *Observ. sur les E. M.*, t. I, p. 140.

368. Moreri, t. VII, p. 181.

369. T. x., p. 670.

370. Le 4 mai 1737, p. 69; le 18 mai 1737, p. 77.

371. Edité par Prévost d'Exiles.

mens du style ne suffisent pas pour former des journalistes. Ils l'ont reconnu; et, joignant à ces trois qualités l'impartialité et la modération, ils ont pris le tempérament qui convient à une entreprise purement littéraire. Le public y gagna un excellent journal. Ce jugement, qui s'accorde avec l'opinion qu'on a reprise en France du mérite de ce Journal, est accompagné de quelques remarques qui servent à la justifier...

« L'article de M. de Thou ³⁷² et celui du R. P. Hardouin ³⁷³ sont des témoignages sans réplique qu'ils écoutent aussi peu le ressentiment que la faveur, et l'on doit être sans défiance après de tels exemples. En effet, il falloit non-seulement de la droiture, mais de la grandeur d'âme, pour être juste et désintéressé dans ces deux occasions. On peut les mettre au rang de celles où c'est un mérite d'avoir fait son devoir ³⁷⁴. » Dans un autre volume, la même Revue invoqua le témoignage de l'auteur du périodique anglais, *The Prompter*, en faveur des littérateurs Jésuites : « Leur Compagnie, dit-il, est dans le monde littéraire ce que le Parlement est dans la Grande-Bretagne, un corps bien instruit, et sans cesse occupé de l'instruction des autres. Il ne pense jamais qu'à regret, dit-il, aux raisons qui forcent les Anglais de les (les Jésuites) haïr. Il devoit expliquer mieux de quel côté ce regret tombe. Mais on le conçoit, s'il est zélé protestant; et la gloire des Jésuites n'en est pas moindre, d'arracher ainsi l'estime de ceux qui les haïssent ³⁷⁵. »

En dépit de son mérite, le *Journal* ne pouvait pas

372. Août 1734, p. 1398; sept. 1734, p. 1565.

373. Janv. 1734, p. 76; Fév. 1734, p. 306.

374. T. v, p. 49.

375. T. viii, p. 352.

jouer son rôle de critique sans faire quelque blessure aux susceptibilités des personnes intéressées, pour lesquelles une critique qui ne chante pas les louanges de leur ouvrage ne peut pas être bonne, juste et impartiale. Cela explique la volte-face de la revue *Le Pour et le Contre*, après que les Journalistes³⁷⁶ eurent posé les raisons de Prévost³⁷⁷, au sujet d'une *Histoire du Vicomte de Turenne*³⁷⁸ par de Ramsay. « On ne fera point le reproche (de négligence dans le style) au *Journal de Trévoux*. L'esprit et l'imagination y brillent à l'envi. Les fleurs y sont prodiguées. On prendrait chaque article pour une pièce d'éloquence, et j'en nommerois plus d'un qui mérite le nom de chef-d'œuvre de rhétorique. Tant d'art et d'ornemens ne peut manquer d'en faire un livre agréable, mais je suis trompé s'il n'y perd quelque chose en qualité de journal. L'exactitude, la justesse et l'impartialité s'accordent difficilement avec les figures et les tropes. Aussi s'aperçoit-on que ses auteurs commencent à négliger beaucoup les engagements qu'ils avoient pris au commencement de cette année, et qui se trouvent exécutés très fidèlement dans quelques-uns des premiers mois. Ce n'est plus le même air d'équité, de politesse et de désintéressement. C'est une vivacité qui ne se modère plus, et qui s'empporte souvent fort loin au delà des bornes. Qu'en arrivera-t-il? Que cette passion de dire de belles choses fera peut-être une juste réputation d'esprit aux auteurs, mais beaucoup de tort à l'ouvrage. Ce que je dis n'est point si paradoxe qu'il le semble. On a vu des écrivains se faire estimer par des ouvrages méprisés. Que d'esprit! dit-on quelquefois; que de sçavoir

376. Août 1735, p. 1411.

377. Cf. Lettre du P. Brumoy au Marquis de Caumont, du 1^{er} mai 1735. Aussi note 352.

378. Paris, 1735, 2 vol. in-4°.

et de lumière! Mais que tout cela est mal employé ³⁷⁹. »

En outre, trois extraits ³⁸⁰ de l'*Histoire critique de Manichée et du manichéisme*, par M. Isaac de Beausobre, excitèrent la colère de l'auteur. Il recourut aux feuilles de la *Bibliothèque Germanique* pour dire ce qu'il pensait « du malicieux libelle des journalistes » et de leurs « termes de fraude, de mensonge, d'imposture ». D'ailleurs il ajoutait : « ...j'ai cela de commun avec presque toute la terre, que je hais souverainement la faction Loyolite parce qu'il n'y en a point de plus orgueilleuse, de plus méchante, ni de plus ennemie de la justice et de la vérité... ». Quoique la *Bibliothèque Germanique* grossît ses fascicules plusieurs mois durant de ces plaintes réitérées, aux yeux des gens rassis la valeur renouvelée des Mémoires ne fut pas mise en question.

Le Marquis d'Argens, dans ses *Lettres Cabalistiques* ³⁸¹, pouvait bien dire que ce « maussade journal » était « non seulement méprisé, mais encore inconnu à toute l'Europe »; l'obscur clarté qui tombait des étoiles des journalistes suffisait abondamment à exciter chez les auteurs l'irrésistible besoin de gagner leurs suffrages. Avec plus d'équité, donc, Frédéric Godefroy affirme : « Il était si loin d'être négligé et dédaigné, que les autres auteurs de journaux littéraires avaient contre ses rédacteurs une sorte de pique jalouse ³⁸². » Parlant du *Journal* sous la direction de Berthier, Montjoye déclare : « Il n'y eut pas une société littéraire ou savante, pas un homme de lettres ou un savant qui ne voulût avoir ce journal, qui ne le lût, qui n'en fit son profit... Aussi je

379. T. VII, p. 5

380. Août 1734, p. 1529; fév. 1735, p. 279; janv. 1736, p. 5.

381. Préface, p. XII.

382. *Ami des Livres*, 4^e année, 1863, p. 210.

puis dire avec toute vérité que jamais feuille ne fut plus connue, plus répandue que celle-là ³⁸³. »

**La mort
du duc
du Maine.** Après les difficultés de 1731, entre le duc du Maine et les Journalistes, nous pouvons croire que leurs relations redevinrent aussi cordiales qu'auparavant. Certes, le *Journal* avait toujours une grande dette de reconnaissance envers son patron dont l'amabilité, l'intérêt et les encouragements rendaient possible sa publication. C'était de leur part se conformer aux désirs du Prince, que de ne pas s'épargner à défendre la doctrine de l'Eglise. Ils apprirent donc, avec un profond regret, la mort de leur protecteur, qui eut lieu le 14 mai 1736, et ce fut avec un dévouement sincère qu'ils prièrent son fils d'accepter, comme droit d'héritage, l'hommage de leurs efforts. Voici la lettre des Journalistes :

« Monseigneur,

« Les *Mémoires de Trévoux*, qui ont cours depuis près de trente-six ans, appartiennent de droit à V. A. S. Ils doivent leur naissance et leur progrès à celui dont vous tenez le jour; c'est pour vous, Monseigneur, un titre de possession qui vous établit le défenseur et l'arbitre de cet ouvrage périodique. Il vous est transmis par un Père tendrement aimé, qui fut tout à la fois votre modèle et votre guide. Pour former un prince accompli, il n'eut qu'à fixer vos regards sur son auguste personne; il n'avoit que des vertus à vous montrer. Héritier de son nom et de ses qualités éminentes, vous l'êtes, Monseigneur, de ses sentimens et de son amour pour une Com-

383. Eloge, p. 69.

pagnie qu'il jugea digne de ses bontés. Il n'est plus, ce grand prince, et la religion en deuil pleure, en le perdant, un héros chrétien aussi jaloux de faire régner Dieu dans son cœur, qu'attentif à étendre la pureté de son culte au delà des limites de l'Empire français. Il meurt, et la mort qui l'enlève à la France ravit en même tems, à vous et à votre auguste famille, ce qu'elle avoit de plus cher au monde; à la cour, l'image de la vraie piété dans le centre de la grandeur; aux puissans du siècle, un exemple vivant du parfait accord de l'humilité évangélique avec la prééminence du rang; à l'Etat, un appui solide autant par la droiture de ses venues que par la sagesse de ses conseils; aux malheureux, une ressource toujours ouverte à leurs besoins; aux sçavans, un protecteur et un maître; à nous, un bienfaiteur et, si je l'ose dire, un ami tendre. Permettez-moi, Monseigneur, cette expression; c'est le langage de notre reconnoissance : comme elle est sans bornes, elle ignore ces termes trop mesurés, qui souvent ne parlent que d'un respect stérile que le cœur désavoue. Oui, Monseigneur, le prince que nous pleurons nous aima avec toute la tendresse d'un père : tout nous retrace les marques d'estime dont il nous honora. Pour couronner ses faveurs, il nous laisse la plus belle partie de lui-même, il nous fait les dépositaires de son cœur. Nous l'avions possédé pendant sa vie; il était alors l'objet de nos hommages; il devient à sa mort le gage éternel de sa bienveillance pour nous et le sujet de nos regrets. Précieux monument! qui, toujours présent à nos yeux, renouvellera sans cesse et le souvenir du bienfait et celui de notre perte. Notre consolation, Monseigneur, est de retrouver dans le fils ce que nous perdons dans le père.

« La modestie ne nous permet pas de publier les mo-

tifs qui touchèrent en notre faveur feu Monseigneur le duc du Maine. Nous ne présentons à Votre Altesse que le suffrage de ce grand prince. Ce titre seul nous suffit pour trouver grâce à vos yeux : dans tous les tems il nous favorisa de sa protection ; c'en est assez pour mériter le vôtre. Je vous la demande, Monseigneur, au nom d'une Compagnie que le devoir et la plus vive reconnaissance attachent à votre personne par des liens indissolubles ; je la sollicite au nom des Jésuites qui, sous vos auspices, sont chargés de la continuation des *Mémoire de Trévoux*. Votre naissance, votre éducation, nous annonçoient depuis longtemps ce que nous osons nous promettre aujourd'hui : vous fûtes élevé pour ainsi dire dans le sein des muses, vous avez été formé dans le sanctuaire même des lettres, sous les yeux d'une mère que la sçavante Grèce auroit prise pour Minerve, princesse auguste qui réunit dans elle-même et qui répand sur toute sa cour les lumières, la politesse, le goût exquis d'Athènes et de Rome. L'inclination que vous avez puisée dans le sang dont vous êtes issu vous porta à protéger une Compagnie occupée par état à cultiver les sciences et les beaux-arts. Acceptez, Monseigneur, ce premier tribut d'hommage que nous vous rendons tous en commun, et daignez agréer les vœux que fait pour votre conservation celui qui est avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très-humble et très-obéissant serviteur,

« Jul. ROUILLÉ,
de la Compagnie de Jésus ^{384.} »

CHAPITRE IX.

LE DERNIER DIRECTEUR DES JÉSUITES : LE PÈRE BERTHIER.

Collaborateurs divers. Sous l'égide du nouveau patronage gracieusement accordé, le *Journal* continua son progrès et visa à plus d'agrément et de variété. Outre ses rédacteurs Jésuites, qui sont légion, les autres collaborateurs n'étaient pas tous gens à dédaigner ; par exemple, le Marquis Scipion Maffei, littérateur Véronais ³⁸⁵ ; le fameux compositeur Jean-Philippe Rameau ³⁸⁶ ; Titon du Tillet ³⁸⁷ ; Laisné, membre de l'Académie de Lyon ³⁸⁸ et son fondateur, Claude Brossette ³⁸⁹ ; l'ami de Fénelon, André-Michel de Ramsay ³⁹⁰ ; de Molières, professeur de Physique au Collège Royal ³⁹¹ ; Deslandes, membre de l'Académie des Sciences ³⁹² ; de La Croix, commissaire général de la Marine ³⁹³ ; le Marquis de Caumont ³⁹⁴, etc., etc.

Cependant, la direction du P. Rouillé, quoique habile, prit fin au mois de février 1737. D'une santé toujours

385. 1675-1755 ; *M. de T.*, nov. 1731, p. 1922.

386. 1683-1764 ; *M. de T.*, juil. 1736, p. 1691.

387. 1677-1762 ; *M. de T.*, août 1735, p. 1697. A la Bibliothèque Nationale se trouve le modèle en bronze de son « Parnasse François ».

388. *M. de T.*, mai 1732, p. 875.

389. 1671-1743 ; *M. de T.*, janv. 1735, p. 180. Correspondant de Boileau.

390. 1686-1743 ; *M. de T.*, avril 1735, p. 694.

391. *M. de T.*, nov. 1732, p. 1955.

392. *M. de T.*, fév. 1732, p. 367.

393. *M. de T.*, avril 1735, p. 638.

394. *M. de T.*, déc. 1734, p. 2276.

chancelante, il fut forcé, par l'exubérance même de son zèle, de se retirer de la rédaction. L'enseignement des humanités, de la philosophie et des mathématiques avait partagé successivement son temps jusqu'en 1724, quand il fut appelé de Tours à Paris par ses supérieurs pour s'associer au P. Catrou dans la composition de cette vaste *Histoire Romaine* que celui-ci avait entreprise ³⁹⁵. Il avait eu aussi quelque part à la révision et à l'édition des *Révolutions d'Espagne* ³⁹⁶, que le P. d'Orléans avait laissées manuscrites. Ajoutons à ces travaux littéraires et à ses nombreux articles dans le *Journal* une harangue sur *l'utilité des mathématiques*, prononcée dans la célèbre Université de Caen ³⁹⁷. La mort l'enleva à Paris le 17 mai 1740, dans sa 59^e année ³⁹⁸.

Nous ignorons qui succéda immédiatement à Rouillé comme directeur. Moreri dit le P. Berthier, « en 1745 (ou peut-être plutôt) ³⁹⁹ ». Hatın nomme le P. de Charlevoix ⁴⁰⁰. Il paraît certain qu'il y eut un autre directeur dans l'intervalle. Le P. de Charlevoix ⁴⁰¹ appartenait à la rédaction depuis 1722 et il est probable qu'il fut nommé directeur en chef à cette époque. Autrefois missionnaire au Canada, il avait attiré l'attention des savants par un *Projet d'un Corps d'Histoire du Nouveau Monde* ⁴⁰². *L'Histoire et Description de la Nouvelle*

395. *Histoire Romaine depuis la fondation de Rome, avec des Notes Historiques, Géographiques, Critiques, etc.*, 20 vol., chez Jean-Baptiste de Lepine, Paris.

396. *Révolutions d'Espagne*, du P. d'Orléans, données au public par les soins des Pères Rouillé et Brumoy, chez Rollin fils, 3 vol., Paris, 1734.

397. Imprimée dans cette même ville, 1716.

398. Cf. *Eloge, M. de T.*, fév. 1741, p. 312, aussi Moreri.

399. T. x, p. 93.

400. Art. *Mémoires de Trévoux*.

401. Pierre-François-Xavier, 1682-1761; cf. de Backer, 1^{re} Série, p. 190.

402. Janv. 1735, p. 160.

*France*⁴⁰³ ne fut qu'une partie de cette énorme entreprise qu'il ne put réaliser. Néanmoins, sa réputation était déjà bien établie. Il avait publié : *Histoire de l'établissement, du progrès et de la décadence du Christianisme dans l'Empire du Japon*⁴⁰⁴; *La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation, institutrice et première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France*⁴⁰⁵; *Histoire et Description Générale du Japon*⁴⁰⁶; et *Histoire de l'île espagnole ou de Saint-Domingue, écrite particulièrement sur les mémoires manuscrits du P. J.-P. Le Pers, S. J.*⁴⁰⁷.

Le fait qu'il n'y eut ni disputes ni discussions sérieuses entre critiques et critiqués vers ce temps-là est une bonne preuve de l'impartialité, de la prudence et du savoir-faire des Journalistes et de leurs directeurs. Il est vrai que Réaumur⁴⁰⁸ se plaignit⁴⁰⁹ d'une critique du P. Castel, au sujet de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes*. Pour apaiser son indignation, une indignation qui était causée plus par son caractère irritable que par l'article du *Journal*, le P. Bougeant fit une analyse du second volume. Dans son effort pour réparer les offenses faites par inadvertance à cet illustre savant, il n'épargna point les compliments. Mais Réaumur les prit pour une ironie. Il était donc impossible de ménager les susceptibilités du personnage. Cette tempête dans

403. Où l'on trouve tout ce qui regarde les découvertes et les conquêtes des Français dans l'Amérique septentrionale. Paris, 1744, 3 vol., Cf. *M. de T.*, août 1744, p. 1351; oct., p. 1791; déc., p. 2142; fév. 1745, p. 317; mars, p. 511.

404. Rouen, 1717, 3 vol., *M. de T.*, juil. 1717, p. 1152.

405. Paris, 1724; *M. de T.*, sept. 1725, p. 1667.

406. Paris, 1736, 9 vol.; *M. de T.*, juin 1737, p. 1076, août, p. 1396; oct., p. 1721.

407. Paris, 1731, 2 vol.; *M. de T.*, sept. 1731, p. 1481, oct., pp. 1675 et 1805; nov., p. 1894.

408. René-Antoine, 1683-1757, naturaliste et physicien, inventeur du thermomètre Réaumur.

409. Dans la préface du 2^e volume.

JOURNAL
DES
SCAVANS,

COMBINÉ AVEC LES
MÉMOIRES DE TRÉVOUX.

Suite des CLXX Volumes
DU JOURNAL DES SCAVANS.
TOME L.
JANVIER 1754.



A AMSTERDAM;
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLIV.

un verre d'eau ne nuisit en aucune façon à la bonne renommée du *Journal*; elle mit plutôt en relief les faiblesses de ceux qu'on aurait crus plus forts ⁴¹⁰.

**Journal
combiné avec
le « Journal
des Savants. »
(Editions
italiennes.)**

La preuve que le *Journal* était estimé et connu fut qu'on l'imita et qu'il s'allia au *Journal des Savants* en Hollande. Dans les *Nouvelles Littéraires* d'Italie du mois de décembre 1842 ⁴¹¹, on lit : « Agli Amatori delle Buone Lettere, Niccolo Gavelli Stampatori, e Mercante de Libri in Pesaro. Nicolas Gavelli, imprimeur et libraire à Pesaro, donne au public cet avis. » Pour donner une meilleure connaissance des arts et des livres étrangers, il imprimera *Les Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, connus sous le titre de *Journal de Trévoux*. L'édition doit commencer au mois de janvier 1743. On demande que les abonnés envoient « douze Pauls pour le papier commun et quinze pour le papier plus fin. Moyennant cette somme, il s'engage à fournir chaque mois un tome de ces Journaux, et les volumes des douze mois dans l'année ». Il promet un bon style, une reproduction exacte, etc. Si les offres sont suffisantes, il entreprendrait la traduction depuis le commencement en 1701.

Une autre édition italienne fut celle de l'imprimeur Vénitien, Antonio Groppo, qui prenait plutôt pour modèle l'édition d'Amsterdam, c'est-à-dire une traduction du *Journal* avec des interpolations. Sur ces deux éditions, l'avis de Zaccaria, dans la *Storia Lettaría d'Ita-*

410. Cf. *Lettres du P. Brumoy et M. de T.*, juin 1735, p. 116; juill. p. 1237; nov. 1736, p. 2429; janv. 1737, p. 102; oct., p. 1759; déc. 1739, p. 2493; fév. 1741, p. 197; avril, p. 636; juin, p. 992.

411. P. 2249. — Cf. *Illustration*, p. 100.

lia ⁴¹², que, au moins, la traduction de Pesaro se continuait en 1752, a beaucoup plus de valeur que celui de la *Bibliotheca historiae litterariae selecta* ⁴¹³ de Jugler, qui déclare que le peu d'abonnés nécessita la cessation de ces traductions immédiatement après leur début.

Pour la troisième édition, Hatin nous dit : « Le *Journal des Savants* fut contrefait en Hollande dès son origine. Les libraires hollandais se bornèrent d'abord à le réimprimer avec un petit nombre d'additions extraites pour la plupart des *Mémoires de Trévoux*. L'idée leur vint ensuite d'imprimer ces mémoires en entier. Cette combinaison du *Journal des Savants* avec le *Journal de Trévoux* dura dix années et fut très goûtée ⁴¹⁴. » Marc-Michel Rey fut l'éditeur. Hatin se trompe sur la durée de cette combinaison; elle commença au mois de janvier 1754. A partir du mois d'août 1758, Rey publia uniquement sa revue sous le titre : *Journal des Sçavans, avec des extraits des meilleurs journaux de France et d'Angleterre* ⁴¹⁵.

Vers 1745, une ère nouvelle commença pour le *Journal*. L'horizon littéraire changeait; des nuages nombreux et menaçants se formaient, et des antagonistes plus redoutables que jamais faisaient front contre les Journalistes. La campagne Encyclopédiste commençait. Une lutte à mort ne tarda pas à s'engager; le sort en était jeté. Si le *Journal* devait succomber, il le ferait vaillamment et face à l'ennemi.

A un tel moment, un journal dans le fort du combat avait besoin d'un chef exceptionnel, quelqu'un de suffisamment pénétrant d'esprit pour voir, saisir et compren-

412. T. v, p. 276.

413. T. II, p. 798.

414. P. 31.

415. Dubosq, p. 118.

dre les difficultés, quelqu'un de suffisamment fort d'esprit pour les affronter et en venir à bout. Ce chef ne manqua pas. Ce fut le Père Guillaume-François Berthier⁴¹⁶, le plus intéressant peut-être de tous les rédacteurs du *Journal*. Souvent les circonstances font l'homme. Dans le cas présent, l'homme a été fait pour les circonstances.

Le Père
Berthier
(1745).

« La province de Berry, qui se glorifiait déjà d'avoir donné à la religion, à la France, aux lettres, l'immortel Bourdaloue, se glorifia encore de leur avoir donné le Père Berthier : c'était un accroissement de gloire⁴¹⁷. » Il entra au noviciat le 24 octobre 1722, avec le degré de Maître ès Arts, obtenu à l'Université de Bourges. Après qu'il eut professé les humanités à Blois et ensuite la philosophie à Rennes, « la haute capacité et l'érudition, dont il avait donné des preuves dans ces divers emplois, le firent choisir pour remplacer le P. Brumoy et continuer l'*Histoire de l'Eglise gallicane*⁴¹⁸ », un « ouvrage d'une sagacité, d'une critique, d'une modération, d'une netteté de style et d'une élégance peu commune. Tout y est déduit et discuté avec une noble aisance qui, en faisant disparaître la gêne du travail, annonce les connoissances les mieux étendues et la plume la mieux exercée⁴¹⁹ ». L'étendue de ses connoissances, la justesse de ses jugements et la pureté de son style décidèrent ses supérieurs à lui confier la direction des *Mémoires*.

Au mois de janvier 1745, le P. Berthier entra en fonc-

416. Né le 7 avril 1704, à Issoudun (Indre).

417. Montjoye, p. 1.

418. Hamy, t. II, p. 20.

419. *Observ. sur les T. S.*, t. I, p. 290.; cf. *Nouv. Bibl. d'un Homme de Goût*, t. III, p. 228.

tions et il les continua jusqu'à la suppression, en 1762. Comme collaborateurs, il eut les Pères Routh, Plesse, Mat, Fleuriau ⁴²⁰, Benoît et d'Orival. Sans doute, pendant ces dix-sept années il y en eut d'autres, mais leurs noms ne sont pas connus. Cependant, le P. Berthier joua un rôle prépondérant. Il donnait le ton et la direction, et inspirait la modération qui fut caractéristique au *Journal*.

Dans le premier numéro ⁴²¹, dû à cette nouvelle équipe, on réitéra les avertissements des prédécesseurs et on précisa la marche qu'on entendait suivre dans l'avis suivant :

« On croit devoir prévenir les gens de lettres sur quelques articles qui concernent ces *Mémoires*.

« 1) On les donnera dorénavant dans les premiers jours de chaque mois.

« 2) Quand l'abondance des matières obligera de faire un second journal, c'est-à-dire de donner deux journaux en un mois, on en avertira dans le journal précédent.

« 3) On tâchera de faire connaître les livres de bonne heure, au moins dans l'article des *Nouvelles Littéraires*. Cette promesse suppose aussi quelque diligence de messieurs les auteurs et les libraires.

« 4) On prie donc ceux qui souhaitent qu'on parle de leurs livres de les communiquer le plus tôt qu'ils pourront; ils peuvent compter qu'on les leur rendra fidèlement et en bon état. Pour cette communication littéraire, on s'adressera au sieur Chaubert, imprimeur du Journal, ou aux Journalistes mêmes. On sçait que c'est au Collège des Jésuites de Paris, rue Saint-Jacques.

« 5) Ces Mémoires ont toujours été sur le pied de faire

420. Montjoye, p. 32, nomma ces trois derniers « Piesse, Flérinson et Math ».

421. Janv. 1746, p. 187.

un accueil particulier à la littérature des étrangers; ainsi les auteurs qui écrivent hors de France peuvent prendre avec liberté cette voye de faire connaître leurs ouvrages.

« 6) On y a aussi toujours admis des pièces entières, c'est-à-dire des mémoires, des dissertations, des explication de médailles ou d'autres, etc. En un mot, toutes productions littéraires qui seraient en danger de se perdre ou d'être inconnues, si elles demeuraient isolées. Les sçavans des divers pays pourront toujours entretenir ce commerce avec les Mémoires de Trévoux, et leurs découvertes, en quelque genre que ce soit, qui concerne les arts et les sciences, seront bien reçues, etc. Trop de longueur et trop de controverse, voilà les deux écueils qu'il faut éviter.

« 7) Ce Journal n'a point coutume d'user de représailles contre les satiriques de profession. Pour répondre à ces écrivains, il faudrait prendre le ton des personnalités, des termes de mépris, des accusations hasardées; manière odieuse d'exercer sa plume, objet d'ennui pour les honnêtes gens.

« 8) Nos Mémoires reconnaissent toujours plus volontiers les perfections d'un livre que ses défauts. Cela ne doit pas en exclure une critique saine, modérée, honnête et instructive. S'il arrive qu'on se croye maltraité par quelqu'un de ces jugemens littéraires, on sera toujours reçu à produire ses raisons dans une courte apologie qui pourra trouver sa place dans un journal suivant. »

Les de Backer affirment que : « ce journal n'a jamais été plus intéressant ni plus utile que quand le Père Berthier y a travaillé. Il a su répandre dans ses différents extraits une sagesse de critique, une pureté de goût, une sûreté d'érudition qu'il serait à souhaiter de voir dans

tous les Journaux. Sa pénétration à démêler les pièges de l'incrédulité, son courage à les mettre au grand jour, lui ont attiré les sarcasmes des Esprits-Forts. Mais il fit voir, par ses lumières autant que par sa modération, combien il est facile d'être supérieur à leur manège et à leurs insultes ⁴²² ». « Cette carrière pénible et délicate lui suscita des démêlés qui ne servirent qu'à donner un plus grand lustre à son mérite par la modération qu'il mit dans ses défenses ⁴²³. » Les *Mémoires Secrets* nous disent : « Esprit sage mais ferme, le Père Berthier se mit au service de la Religion et de la Vérité, mais sans jamais se départir de la modération ni du bon ton dans la forme ⁴²⁴. »

Voltaire. Son adversaire le plus irascible fut Voltaire ; et dans la correspondance de celui-ci avec d'Alembert ⁴²⁵, on peut voir que Voltaire sentait qu'il croisait le fer avec une fine lame. Les Journalistes apprécièrent toujours le grand talent de Voltaire, mais leurs éloges ⁴²⁶ ne suffisaient pas à éviter

422. *Nouv. Bibl. d'un H. de Goût*, t. iv, p. 162.

423. De Backer, III^e Série, p. 152.

424. Hamy, t. II, p. 20.

425. Cf. *Mém. Secrets*, t. I, p. 185.

426. Juil. 1724, p. 1341. « Nous ne parlerons du Poème de la Ligue, de M. de Voltaire, que quand il le donnera lui-même au Public. On doit ce respect aux Auteurs estimés, etc... »

Mars 1731, p. 389. « Le stile en est vif, ingénieux, mais pur et naturel. On peut dire que l'Ouvrage est bien écrit et que l'Auteur paraît fait pour réussir dans ce genre d'écrire autant que dans aucun autre. »

Avril 1731, p. 649. « Ce poème (La Henriade) n'est-il point trop célèbre et trop répandu dans l'Europe pour en donner un Extrait? Véritablement, il serait difficile de le faire, sans intéresser ce qui en fait le principal mérite; à savoir, la justesse du plan, la beauté singulière de la versification, et surtout l'enthousiasme et le génie qui en font l'âme... »

Sept. 1732, p. 1554. « L'Auteur se soutient parfaitement; c'est le même feu, le même stile, la même rapidité... »

des malentendus. Ils étaient dans la nature des choses.

Voici les principales causes qui le rendirent injuste envers le Père Berthier; elles sont au nombre de trois. Il parut dans le public une petite brochure qui avait pour titre *Panégérique de Louis XV*; elle était anonyme; et il serait très possible que le Père Berthier n'eût pas soulevé le voile derrière lequel l'auteur se tenait caché. Il rendit compte de ce petit écrit, et voici dans quel sens : « On voit bien que c'est l'ouvrage d'un jeune homme; il aime trop les antithèses, et cherche trop à montrer de l'esprit; mais, à tout prendre, il annonce des dispositions heureuses ⁴²⁷. » C'était dire assez clairement qu'on regardait l'auteur comme un écolier. En lisant cet article, qu'il prit pour une raillerie mordante, l'auteur du *Panégérique* entra dans une colère qui lui fit perdre toute retenue; il jeta le masque, se montra à découvert,

Août 1738, p. 1669. (La mentalité de Voltaire est très intéressante par le fait qu'il fut le premier des Esprits-Forts à quitter le Cartésianisme pour le Newtonisme.) « Il n'y a rien que de louable dans le projet de M. de Voltaire de se rendre Philosophe, et de rendre, s'il est possible, tout l'Univers newtonien. » « M. de Voltaire a parlé avec décence de Dieu et de ses attributs. Il a reconnu, publié, vengé même les droits du Créateur, sa puissance, sa sagesse, sa liberté même et sa Providence. »

Juin 1744, p. 1004. « Cette estime qu'on avait pour M. de V. en qualité de poète, le fit regarder alors devenu Newtonien, comme une espèce de phénomène, dont tout le monde voulut être témoin, on ne parla de ses éléments qu'avec admiration, et comme d'une métamorphose. »

Sept. 1745, p. 1529. « Il en est de cet ouvrage (Fontenoi) comme de tous ceux du même genre dont M. de Voltaire a enrichi la République des Lettres. On y admire le bel esprit, on y reconnaît le grand poète. »

Juin 1750, p. 1443, au sujet de la tragédie *Oreste*: « Mais terminons ce très long extrait en observant que le rôle d'Egiste nous paraît mieux dans M. de V. que dans Sophocle. » « ...M. de Voltaire mérite les plus grands éloges pour son zèle à imiter les anciens et pour son courage à écarter le théâtre français du langage ridicule des héros de roman. »

427. Cf. oct. 1748, p. 2207 et déc., p. 2824.

s'avoua l'auteur de cette pièce d'éloquence. A partir de ce moment, il ne désarme jamais contre Berthier.

Dans une autre occasion, le Jésuite eut à rendre compte d'un ouvrage où Voltaire n'était pas nommé, mais où l'on le désignait par ces mots : « le rival d'Homère et de Sophocle ». Quand Berthier en fut à ces mots, il se borna à mettre en note : « Nous ne le connaissons pas. » Cette ignorance affectée valait une franche épigramme. Cela encore, Voltaire ne l'oublia pas.

Troisième cause qui mit le comble à la mauvaise humeur du poète. Il avait composé une ode sur la mort de la princesse de Bareith ⁴²⁸. Berthier la présentait ainsi : « Quoiqu'il y ait de fort belles choses, vous jugerez sans doute qu'en totalité ce n'est pas un chef-d'œuvre. Dans cette ode, Voltaire fait un pompeux éloge de la loi naturelle, de la philosophie et des philosophes; et il la termine par trois strophes virulentes contre les critiques. » C'était déjà trop de cette attaque, qui venait hors de propos, puisqu'il n'y avait aucun rapport entre les critiques, qu'il n'aimait pas, et la mort de la princesse, qu'il regrettait. Cela ne suffit pas à Voltaire. Il fit suivre son ode d'une sorte de dissertation en prose, où il attaqua sans ménagement les critiques, et n'épargna pas le Père Berthier. Il le traita de « Polisson ⁴²⁹ ».

Mis en parallèle avec cette page de mauvaise humeur, l'extrait du Père Berthier, calme, objectif, perspicace, a quelque chose de reposant :

« On ne peut douter que cette ode ne soit de M. de Voltaire; elle est datée de sa maison des Délices, près de Genève. Elle est suivie d'une espèce de dissertation pleine de traits qui décèlent ce fameux auteur. Il avoue

428. Juil. 1759, p. 1687.

429. Montjoye, pp. 36, 37, 38.

lui-même hautement ce petit ouvrage; et il n'y a pas d'apparence que personne veuille s'en attribuer l'honneur.

« L'ode est obscure en quelques endroits ; il s'y est glissé quelques vers durs ou sans harmonie : cependant, la pièce, prise dans son tout, ne manque ni de chaleur, ni d'élévation. Il serait à souhaiter que la strophe dixième, où l'on rend une sorte d'hommage à la religion de Madame de Margrave, fût plus exacte. En faisant l'éloge de la loi naturelle, il fallait ne pas oublier qu'il y a de plus une religion révélée que tout homme doit prendre pour son modèle.

« Après cette poésie funèbre, il était naturel que la dissertation dont elle est suivie fût grave et sérieuse ; mais pourquoi se trouve-t-elle sombre et chagrine ? Est-ce qu'elle aurait été jetée sur le papier dans un de ces moments où, selon la belle pensée de M. de Haller écrivant, dit-on, à M. de Voltaire lui-même, « la tranquillité fuit devant le Génie ». Quoi qu'il en soit, sans toutefois ajouter aux tristes dispositions de l'auteur, car la « tristesse, dit Montaigne, est un sot et vilain ornement... », c'est une qualité toujours nuisible, toujours folle, toujours couarde et basse. »

Un autre démêlé fit grand bruit dans le monde littéraire. « Le Père Berthier n'y mit que de la raison, et Voltaire que de l'entêtement : aussi tout l'avantage, au jugement même de ceux qui n'aimaient ni le journaliste ni sa robe, en resta-t-il au Père Berthier. Il eut pour cette fois la gloire de convaincre même les plus chauds partisans de son adversaire. Il s'agissait du testament politique du cardinal de Richelieu. Voltaire alla se mettre en tête que ce testament n'était pas du ministre-cardinal, et il le soutint avec feu, avec acharnement; on

le battit de toutes les manières et rien ne put jamais lui faire avouer qu'il était vaincu. Le Père Gresset produisit inutilement le témoignage du maréchal de Richelieu, qui était possesseur du manuscrit de ce même testament, et qui invita les incrédules à venir s'assurer chez lui que, non-seulement le manuscrit entier, mais même que les additions ou corrections qui se trouvaient, soit dans les interlignes, soit à la marge des pages, étaient en totalité de la main du cardinal. Cette raison avait bien de la force, car c'était une raison de fait, une raison qui, pour être aperçue, ne demandait que des yeux. Si elle fit quelque impression sur l'esprit de Voltaire il n'y parut pas, car il continua à se débattre contre une chimère.

« Enfin, le tour du Père Berthier arriva : il discuta ce point de critique avec une modestie et une clarté qui ravirent. L'évidence de ses raisons convainquit tous les esprits; amis et ennemis, tous, le proclamèrent vainqueur. Il est à croire que Voltaire fut convaincu comme les autres, quoiqu'il ne l'avoua pas, étant peut-être retenu par une fausse honte, indigne d'un esprit aussi supérieur que le sien; mais du moins, dès ce moment, il cessa de parler de ce testament; et pour qui a connu Voltaire, ce silence valait bien l'aveu d'une défaite ⁴³⁰. »

L'écrit le plus violent de Voltaire contre le Journaliste fut sa *Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort et de l'Apparition du Jésuite Berthier*. Nous ne citons que quelques phrases : « ... Monsieur, dit Berthier, je suis en droit de tout lire, attendu le poste que j'occupe dans la Compagnie. — Eh! quel est donc ce grand poste? dit le confessant. — Eh bien, répondit Berthier, c'est moi, afin que vous le sachiez, qui suis l'auteur du *Journal de Trévoux*. — Quoi! c'est vous qui êtes l'auteur

430. Cf. fév. 1750, p. 344, mai, p. 1133.

de ce livre qui damne tant de monde? — Monsieur, monsieur, mon livre ne damne personne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? — Ah! frère, dit le confessant, ne savez-vous pas que quiconque appelle son frère « Racca » est coupable de la géhenne du feu? Or, vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer « Racca »; combien ai-je vu d'honnêtes gens qui, ayant lu seulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu, transportés de colère! « Quel impertinent auteur, disaient-ils; l'ignorant! le butor! le cuistre! le cheval! » Cela ne finissait point: l'esprit de charité était totalement éteint en eux, et ils étaient évidemment en risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être cinquante personnes qui vous lisent, et ce sont cinquante âmes que vous mettez en péril tous les mois ⁴³¹. »

Berthier n'était pas de force à lutter de persiflage avec Voltaire. S'il avait parlé dans le *Journal* de ce pamphlet, il aurait pu redire ce qu'il avait écrit ailleurs : « Il s'est égayé sur mon compte; il a même écrit contre moi un poème; c'est un beau génie, très-beau génie : tous les jours je prie Dieu pour lui au saint sacrifice de la Messe. Je ne puis que m'humilier et m'affliger de ce que mes prières ne sont pas agréables à Dieu ⁴³². »

M. Maurois écrivait, il y a quelque temps, à propos de ce curieux Père Adam, qui fut quelque temps hébergé par Voltaire à Ferney : « On ne sera pas surpris de trou-

431. *Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort, et de l'Apparition du Jésuite Berthier; avec la relation du voyage du frère Garasse et de ce qui s'ensuit, en attendant ce qui s'ensuivra*, Brochure sans lieu, ni date, in-8°.

432. Montjoye, p. 63.

ver un Jésuite dans la vieillesse de Voltaire ⁴³³. Au fond, il avait toujours gardé quelque faiblesse pour les Révérends Pères qui l'avaient si joliment élevé ⁴³⁴. » Il y aurait beaucoup à dire sur cette prétendue faiblesse.

Jean-Jacques Rousseau. Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau eux aussi, si souvent contraires aux doctrines de l'Eglise, subirent les mêmes censures que ceux de Voltaire ⁴³⁵. Mais la réaction de Rousseau fut assez différente. On peut la juger par la scène suivante, racontée par le Père Berthier lui-même : « Un jour, on vint me demander à la maison professe ; le portier indique ma chambre ; on heurte : une personne que je n'avais jamais vue se présente. Que désirez-vous de moi ? lui demandai-je. — Est-ce que vous ne me connaissez pas ? — Je n'ai pas cet honneur-là. — Oh ! pardonnez-moi, vous me connaissez ; et moi aussi je vous connais, Père Berthier. Nous nous connaissons beaucoup, je vous assure. Je ne vous cacherai pas que vous m'avez fait passer plus d'une mauvaise nuit ; et si, à votre tour, vous voulez être sincère, peut-être avouerez-vous que je vous en ai fait passer aussi plus d'une mauvaise. — Je vous proteste, Monsieur, avec la plus grande sincérité, que je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Je suis Jean-Jacques Rous-

433. Pourquoi Voltaire l'accueillit-il ainsi ? Etait-ce pour protester contre le Parlement qu'il n'aimait pas et qui venait de chasser les Jésuites ? Ou bien voulait-il avoir près de soi quelqu'un auquel il rendit service tout en se moquant un peu de lui ? Saura-t-on jamais ? Et puis, qui était-ce au juste ce Père Adam ? Jusqu'à présent, nous ne voyons pas qu'on se soit beaucoup occupé d'étudier le personnage.

434. *Voltaire*, par André Maurois, Gallimard, Paris, 1935, p. 88.

435. Cf. fév. 1751, p. 504 ; déc. 1751, p. 2538 ; janv. 1752, p. 136 ; avril 1752, p. 926 ; janv. 1754, p. 111 ; fév. 1754, p. 523.

seau, et je viens causer un peu avec vous. — Oh ! m'écriai-je alors en lui présentant un siège, combien je suis honoré de la visite que vous voulez bien me faire. Nous causâmes en effet un peu, c'est-à-dire deux grandes heures. Vous pensez bien que nous ne fûmes pas d'accord ni pendant ni après la conversation ; mais j'eus infiniment à me louer de l'extrême honnêteté de M. Rousseau ; et je n'avais jamais été si bien à portée d'admirer la beauté de son génie ⁴³⁶. » Fut-ce la séduction personnelle du P. Berthier ou son talent qui détourna Rousseau d'écrire contre le Journaliste ? Nous n'avons pas de lui une seule ligne dans ce sens.

Diderot et l'Encyclopédie. L'annonce, en janvier 1751, de la nouvelle *Encyclopédie*, mise en ordre par Diderot, trouva place immédiatement dans le *Journal*. Berthier entreprit l'analyse de ce *Prospectus*. Très au courant de la littérature anglaise, le critique notait une ressemblance frappante entre l'ouvrage de Francis Bacon, *De la dignité et de l'accroissement des sciences* et le *Prospectus* de Diderot ⁴³⁷. Mais il soulignait les différences en général à l'avantage du Chancelier anglais. Dans ce double tableau de connaissances humaines, les divisions marquées par Bacon étaient plus complètes, plus complexes ⁴³⁸.

Diderot répondit à cette critique par une lettre que, le mois suivant, Berthier analysa sans se départir de la politesse, mais sans rien abandonner de ses réserves. Vers la fin de l'article, il disait : « La lettre fait quelques

436. Montjoye, p. 67.

437. « ...Il ne faudrait plus le compter comme élève des Jésuites à Louis-le-Grand », d'après *Revue Universitaire*, art. de Salesses, avril 1935, pp. 322-334.

438. Janv. 1751, p. 302.

compliments dans le goût de celui-ci : « Pour former une Encyclopédie, cinquante savants n'auraient pas été de trop, quand même vous auriez été du nombre » ; il fallait dire que ce n'eût pas été assez si nous avions été du nombre, car nous aurions tenu la place de quelqu'un qui sans doute vaut mieux que nous. Plusieurs de ces messieurs de l'Encyclopédie nous sont connus; nous en faisons beaucoup de cas; ils ont de la capacité, de la politesse, des mœurs, de la religion. M. Diderot a donné une preuve singulière de modestie en ne les nommant pas après lui dans le frontispice du *Prospectus*; leurs noms auraient répandu un grand éclat sur le sien ⁴³⁹. »

Dans la critique du premier volume ⁴⁴⁰, les *Mémoires* demandaient qu'on indiquât les sources où l'on avait puisé et alléguèrent plusieurs citations prises mot pour mot du *Dictionnaire de Trévoux*. Au mois de décembre, l'article s'occupa entièrement de la juxtaposition de quelques citations de l'*Encyclopédie* et de divers dictionnaires. « En rapprochant ainsi tant de fois et avec tant de soin le texte des divers dictionnaires, nous croyons satisfaire l'une de nos plus importantes fonctions qui est d'apprécier la manière de certains auteurs, et de faire connaître les procédés qu'ils ont tenus dans leurs ouvrages. Il ne nous est pas agréable d'aller à la recherche des sources et des origines; mais l'*Encyclopédie* nous dédommagera par un bon nombre d'articles travaillés sur des plans originaux et primitifs ⁴⁴¹. »

On remarqua, en passant, au mois de mars 1752, que le respect manquait lorsqu'on parlait de la religion ⁴⁴², et quelques mois plus tard le Journaliste s'en prit ou-

439. Fév. 1751, p. 565.

440. Oct. 1751, p. 2250, et nov., p. 2419.

441. P. 2592; aussi janv. 1752, p. 146; fév., p. 378.

442. Mars 1752, p. 424.

vertement à cette façon de faire. « Nous aperçûmes dans le corps du Dictionnaire quelques propositions répréhensibles en matière de religion, et des emprunts faits avec trop peu de ménagement sur d'autres livres, en particulier sur une multitude de dictionnaires. Ici, nous l'avouons, notre ardeur se ranima tant pour relever les articles où la religion était blessée, que pour opposer une digue à la liberté de copier, de transcrire sans mesure, sans citations et, nous l'assurons pour la décharge des éditeurs, sans confier à ces deux hommes de lettres le secret d'une pratique si peu favorable à la gloire de l'entreprise. Tels furent les objets sur lesquels nous exerçâmes une partie de cette fonction, qui nous est très précieuse par le consentement qu'y donne l'autorité publique, et par la protection qu'un grand prince nous accorde depuis plus de cinquante-deux ans.

« Quand la religion est attaquée, cette fonction de Journalistes se convertit, sans effort, en celle d'adversaires et de combattants : si c'est là ce qu'on reprend en nous, comment pourrait-on nous rendre sensibles à ces reproches ? Il est vrai, comme l'observent les éditeurs, que les « accusations vagues » d'impiété sont quelque chose de très odieux ; sans compter le danger auquel on expose la religion en grossissant, par caprice ou par malignité, le nombre de ses ennemis. Mais on doit aussi reconnaître que, dans un siècle comme le nôtre, il est tout à fait nécessaire de se défier, d'examiner, d'exiger des sûretés, de souhaiter des éclaircissements, de rejeter des expressions équivoques, et l'obligation de tout ceci était, en raison des circonstances, des personnes, de la qualité des ouvrages et des matières qu'on y traite... »

« A l'égard de l'idée que l'avertissement donne ou paraît donner de nos Mémoires, nous ne faisons qu'une ré-

flexion très simple, et qui ne peut blesser personne. Le *Journal de Trévoux* n'est point un livre nouveau ; il existe depuis plus de cinquante-deux ans ; par conséquent le public sait bien qu'il mérite son estime ou qu'il ne la mérite pas. Au cas qu'il en soit digne, quelques traits polémiques de l'*Encyclopédie* ne détruiront pas cette bonne renommée. Si ce Journal n'est pas estimé, ce que l'*Encyclopédie* pourra dire et répéter à son désavantage n'aggravera pas beaucoup le poids de son infortune. Mais de l'une ou de l'autre hypothèse, il résultera toujours pour nous l'obligation étroite de ranimer nos forces ; de redoubler de zèle et d'attention ; de chercher dans les livres plutôt le bien que le mal qu'on en peut dire ; de réserver les grands coups de la critique pour les ouvrages contraires à la religion et aux bonnes mœurs ; de croire, après bien des travaux, que nous ne sommes qu'intitulés et que nous mériterons toujours mieux qu'aucun auteur ou éditeur de quelque livre que ce soit, d'être parfaitement oubliés ⁴⁴³. »

Loin d'être oubliés, les Mémoires étaient tellement en vogue, que l'imprimeur, Chaubert, avec l'assistance du libraire, Briasson, annonça son intention de « réimprimer, réparer, vérifier dans les Mémoires tout ce qui en avait besoin. Ils se sont mis en état de fournir le recueil entier, qui contiendra cinquante années, à 300 liv. l'exemplaire complet, en feuilles ⁴⁴⁴ ». Le besoin de ce travail s'explique quelques mois après, dans l'avis suivant : « Tous les exemplaires qu'on a consultés dans les bibliothèques et chez les particuliers se sont trouvés imparfaits de la plus grande partie des médailles, figures et additions qui ont été mises à la fin des mois en diffé-

443. Nov., 1753, p. 2659.

444. Déc. 1749, p. 2598.

rens tems. Comme il est constant que ces défauts ôtent le prix à ce recueil, on a fait les plus grands efforts pour les réparer, et à la fin on y est parvenu ⁴⁴⁵. » Leur plan était au moins partiellement réalisé ⁴⁴⁶.

D'ailleurs, l'ensemble de la série des *Mémoires* ne pouvait être pleinement utile sans une table générale des matières. En janvier 1732, on annonça que l'« on travaille à des Tables qui regardent tout l'ouvrage ⁴⁴⁷ ». Mais on ne parla plus de ce sujet avant la fin de 1755. Alors, un nommé de Sainte-Colombe, fut chargé de rédiger « une Table Générale des Matières du Journal ». Le prospectus en fut publié au mois de décembre ⁴⁴⁸; et bien qu'en 1757 ⁴⁴⁹ on annonçait « que cette Table est actuellement sous presse, et que le premier volume sera mis en vente en janvier 1757 », le projet n'aboutit point. Ce ne fut qu'en 1864 que Sommervogel publia, en trois volumes, *La Table Méthodique des Mémoires de Trévoux, 1701-1775* ⁴⁵⁰.

Nous avons dit que les philosophes triomphèrent dans leur lutte avec les Jésuites; mais la victoire était due en grande partie aux jansénistes. La débâcle n'aurait lieu qu'en 1762. L'affaire si déplorable du P. Lavalette jeta de l'huile sur le feu, ce feu qui ne s'éteindrait qu'à la destruction des Jésuites. Les Philosophes pressaient de toutes leurs forces une campagne déjà éner-

445. Juin 1750, p. 1529.

446. Nous ne pouvons pas constater s'ils ont réimprimé tous les volumes.

447. Avertissement.

448. P. 3025.

449. Janv., p. 188.

450. Pour la plupart, cette table est bien faite. Dans la seconde édition de Chaubert, les pages portent des numéros différents de ceux de la première édition. Comme Sommervogel travailla sur la première édition, on doit tenir compte de ce fait en utilisant la table.

giquement menée par les jansénistes ⁴⁵¹. Dès le commencement de l'année, l'orage s'annonçait comme inévitable. Mais les rédacteurs se tinrent à leur poste jusqu'au bout. Au mois d'avril, les portes du Collège Louis-le-Grand sont fermées. Le même mois, le Journal échappe aux mains des Jésuites. Au mois de mai le dernier volume fut donné sous la direction du Père Berthier. Trois mois plus tard la Compagnie de Jésus n'existait plus en France.

Les Mémoires Secrets ⁴⁵² décrivent ainsi leur dissolution : « 8 Août. Enfin le dernier coup est porté aujourd'hui à la Compagnie de Jésus. La Société est dissoute : ses membres sont exclus pour jamais de l'éducation de la jeunesse, à moins qu'ils ne prêtent un serment dont on leur donnera le formulaire. Cette époque, on le répète, est d'une grande importance dans la Littérature. » Oui, vraiment, cette époque fut d'une grande importance pour la littérature. Car un des meilleurs journaux que la France ait jamais connus commençait à cette date à s'anémier. Bientôt il mourra ⁴⁵³. Comme dit Zamti, dans l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire :

« La sagesse n'est rien, la force a tout détruit. »

451. Cf. Ms. Mazarine, N° 2506.

452. T. I, p. 113.

453. *Nouv. Bibl. d'un H. de Goût* fixa la date « vers l'année 1782 », t. v, p. 179 ; mais avec des changements de titre et de présentation, le Journal avait longtemps auparavant perdu toute trace de ses grands jours.

APPENDICE I

Instruction pour les Régents,

par le R.P. TOURNEMINE,

J.M.J.

Deux choses empêchent les Régents de la Compagnie de profiter du tems de leur régence, et d'acquérir une parfaite connoissance des belles lettres.

1° Ils ne règlent pas leurs études, ils ne se bornent pas à apprendre ce qui convient à leur état; ils lisent toutes sortes de livres et Dieu veuille qu'ils ne donnent pas dans les livres capables de corrompre leurs mœurs et leur Religion, la funeste expérience que je sçay qu'en ont fait plusieurs Jésuites me porte à les conjurer surtout d'éviter la lecture des journaux d'Hollande et d'Angleterre. Le but de leurs auteurs est d'insinuer partout des doutes dangereux non seulement contre la foy catholique, mais contre la Religion Chrétienne. De jeunes gens sans expérience et sans érudition ne sont pas capables de développer la vérité enveloppée de tant de nuages. J'ay connu plusieurs personnes et même des Jésuites, à qui ces lectures téméraires et trop fréquentes ont fait perdre tout sentiment de Religion, et l'esprit de leur vocation. Un jeune Jésuite qui se conduit par la raison et l'esprit de sa règle se borne à peu d'excellents livres. Il sçait qu'on ne devient parfait qu'en exprimant en soy les modèles les plus parfaits.

Le second défaut qui nuit beaucoup aux jeunes gens vient du peu de connoissance qu'on a des livres. On a un vray désir d'arriver à la perfection des belles lettres, mais on se trompe dans le choix des Guides, et il faut avouer que cette connoissance ne peut s'acquérir que par un long usage. Ce choix sera le principal objet des instructions qu'on me prie de donner.

Occupation pour la Première Année.

Le jeune Jésuite doit se proposer dans cette année : 1° d'apprendre le latin; 2° de se faire un style latin; 3° d'apprendre le grec; 4° d'apprendre le françois; 5° de former le Goût, et c'est là le plus important et le plus difficile.

1° *Apprendre le latin.* — Il lira rapidement son rudiment et les particules qu'il doit enseigner dans la suite, c'en est assez pour ceux qui ont l'esprit vif et le caractère françois. A l'égard de ceux qui voudront apprendre à fond le latin, ils ont dans leur Bibliothèque l'Excellente Grammaire d'Emmanuel Alvarez, ils la liront avec soin; ils pourront encore lire *Vossius de Vitiis sermonis*, *Henricus Stephanus de latinitate suspecta*.

2° *Se faire un style latin.* — Il lira un ouvrage intitulé : *Progymnasmata Francisci Sylvani Ambrani*; il est à la fin de l'*Apparatus latinae locutionis auctore Alexandro Scoto*. C'est de là qu'on a tiré les délices de la langue latine. L'Apparat, dont je viens de parler, est un livre achevé dans son Genre, et dont nos jeunes Gens ne sçauroient trop se servir : je leur marquerai icy par une courte, mais utile, digression les meilleurs dictionnaires; le Thrésor du P. Gaudin de l'impression de 1680, les autres ne sont pas si bonnes; l'apparat de Delbran, le Dictionnaire de Joubert, le Petit Dictionnaire de Boudost in-8°. En voici encore trois, mais ils ne sont pas communs : le Thrésor de Robert Etienne, un Dictionnaire imprimé en deux in-4° sous le titre de *Novitius* l'an 1721 chez Huguier à Paris, *Thesaurus Cellarii* chez Frisch à Lipsic l'an 1727. C'est le plus parfait de tous les dictionnaires, mais je doute qu'on le trouve en province, probablement on n'y trouvera pas quatre autres dictionnaires pour les antiquités et les mots anciens qui peuvent arrêter dans la lecture des Auteurs. Les quatre livres sont : *Martini Lexicon philologicum*, deux volumes in folio; *Pettisci Lexicon antiquitatum Romanarum*, deux volumes in folio; *Dictionarium Historicum poeticum*; *Geographicum Caroli Stephani*; *Laurentii amathea onomasta*.

Revenons au sujet de cet article après avoir lu *Progymnasmata Sylvani*, ou l'abrégé françois qu'on en a fait sous le titre de *délices de la langue Latine*, il faut sans différer se mettre à la lecture et à l'imitation de Cicéron, lire d'abord l'ouvrage

intitulé *Orator*, après lequel on lira les ouvrages intitulés de *Claris Oratoribus, de optimo genere Oratorum*. Il ne faut pas passer rapidement sur ces livres comme sur les autres, il faut s'en remplir, les goûter à loisir, les posséder, en prendre le Tour et les Expressions; la vraie manière de former son style sur celui de Cicéron consiste à en traduire trois ou quatre pages à la fois, et les remettre en latin deux jours après, et à le comparer soigneusement avec celui de Cicéron, cette méthode pratiquée trois ou quatre mois aura infailliblement un heureux succès.

3° *Apprendre le grec.* — Prendre d'abord une Grammaire, la plus courte est la meilleure. Il faut laisser une partie de la Syntaxe et toute la doctrine des Euclitiques pour le tems que vous l'enseignerez, si vous trouvez la Grammaire Originale de Clenard sans Commentaire, ou bien *Angeli Canini Hellenismus*, attachez-vous y plus qu'à une autre, si on trouvoit dans la bibliothèque un traité de Henry Etienne, intitulé : *Conformité de la langue Grecque avec le françois*, vous feriez bien de le lire. Ensuite mettez-vous vite à la lecture, commencez par les Commentaires de Saint Chrysostome sur le Nouveau Testament. Cette lecture, en vous apprenant l'Eloquence Grecque, nourrira votre piété, vous donnera l'intelligence de l'Ecriture Sainte, et vous formera à la vraie Eloquence. C'est ce que vous trouverez encore dans les autres ouvrages de Saint Chrysostome et de Saint Basile, dans quelques-uns de Saint Grégoire de Nazianze et de Saint Grégoire de Nisse, et dans les deux livres de Saint Athanase contre les Gentils, ouvrage très bien écrit en grec, et qui vous fournira des réponses aux objections des impies, réponses solides, claires et proportionnées à ceux qui ne sont pas Théologiens. Je voudrois bien que les Régents donnassent à la lecture des Pères Grecs tous les jours de Communion, Il ne faut pas d'abord chercher ses mots, il vaut mieux entendre par la force du sens, regarder de tems en tems la version latine. Ensuite, quand on a un peu avancé, il faut chercher ses mots, et se faire un petit index des mots les plus difficiles et qui ne reviennent pas souvent. L'on s'épargnera bien de la peine, si l'on s'assujettissoit à apprendre dix ou douze racines grecques par jour, et si l'on avoit soin de les répéter le soir en se couchant, et le matin en se levant, et d'y joindre celles qu'on a

appries depuis le commencement de la semaine. Il faut choisir les Dictionnaires Grecs. Tous ne sont pas bons. Voicy le titre de ceux dont on peut se servir utilement : *Schrevelii Lexicon Manuale*, *Scapulae Manuale*, *Roberti Constantini Lexicon*; c'est le plus ample et le plus commode. *Chrispini Lexicon* est pour traduire du latin l'apparat grec de *Delbum*, livre excellent et qui devient rare.

4° *Apprendre le françois.* — Il faut dérober peu de temps à l'étude du grec et du latin pour se donner à cette étude plus agréable, mais il ne faut pas aussy négliger ce travail dont Saint Ignace nous fait une règle. Trois livres suffiront : la Grammaire du P. Buffier, les Remarques de Vaugelas, surtout la préface, les doutes du P. Bouhours sur la langue françoise; c'est de tous les livres le plus propre à faire un style françois; ce qu'il y a de plus important, c'est de bien connoître l'harmonie de notre Langue, peu d'Ecrivains l'ont connue. Amyot, tout vieux qu'il est, Balzac dans ses œuvres diverses, peuvent le faire connoître. Mais sans chercher dans les vieux livres, on peut l'apprendre dans les écrits du P. Bouhours, et dans la traduction des *Tristes d'Ovide* qui, de tous nos écrivains modernes, est celui qui, après le P. Brignon, approche le plus du P. Bouhours.

5° *Se former le Goust.* — Outre que les livres de Cicéron dont on a prescrit la lecture, contribuent beaucoup à former le goust, les deux livres suivants serviront pour remplir ce dessein. *Le Traité du sublime de Longin* fera connoître la beauté des ouvrages d'Esprit. La manière de bien penser du P. Bouhours fera discerner les fausses beautés des ouvrages et en dégoûtera. On pourra encore lire utilement les pensées ingénieuses du même, mais ne lira-t-on point de poètes, il faut faire une énigme? Il n'est pas encore tems de se livrer à cette lecture, tout autre deviendroit bientôt fade, et ennuyante. On peut seulement repasser à la maison de campagne Térence, Phèdre, Catulle, Tibulle, Ovide et Horace corrigé, et peu de modernes. Commire, Sidronius, Sautel et Casimir : Je ne nomme ni Rapin, ni Vannier parce qu'ils ne peuvent servir à une énigme. Il en faut différer la lecture à une autre année. Je n'ai plus qu'un livre à recommander, mais je voudrois que personne ne manquât à le lire : Ce sont les Instructions de Quintilien, livre très

propre à former de bons Régents, à leur apprendre comment il faut former l'esprit et les mœurs de leurs écoliers, à donner aux maîtres un goust sûr et exquis. Ce livre est d'ailleurs la rhétorique la plus parfaite que nous ayons. Je conseille fort de s'interdire toute autre lecture que celle que j'ay conseillée, on s'y trouvera mieux.

On me demande quelques avis sur la dissertation latine qu'on est obligé de faire devant le R.P. Provincial. Je souhaiterois fort qu'on employât mieux le talent de nos jeunes gens et que la mode n'eût point été établie que cet exercice dégénérât en discours académique plus propre à gâter l'esprit qu'à le perfectionner, mais puisqu'il faut suivre la coutume, je conseille aux jeunes gens de choisir des sujets instructifs, c'est-à-dire des sujets de Critique et de morale; je vais donner pour exemple quelques-uns de ceux que j'ai vu réussir.

1° *Dans le genre instructif.* — L'art de raconter, *ars narrandi*; l'art de plaisanter, *ars jocandi*, contre la poésie qu'elle gâte l'esprit et le cœur; pour la poésie qu'elle élève l'esprit et le cœur; si la comédie est propre à réformer les mœurs, qu'il ne faut pas la bannir mais la modérer; du Panégyrique, qu'il est nuisible, mais qu'on peut le rendre utile; en quoy consiste la vraie beauté des ouvrages d'esprit, de la tragédie, de l'épigramme; s'il faut plus d'esprit pour le grand et le sublime que pour le pathétique.

2° *Sujets de Morale.* — Qu'il est nécessaire de dissimuler; qu'il vaut mieux être trompé que de tromper; qu'il faut s'en rapporter des ouvrages d'esprit au public, parce qu'il est le juge le plus incorruptible et le plus éclairé : que les ennemis servent plus que les amis; qu'il n'est rien de plus fragile que l'amitié.

On peut prendre quelques fois des sujets divertissants. J'en ai vu réussir un, où l'orateur prétendait prouver que le Régent de la sixième étoit la personne la plus considérable de la ville, et avec raison parce qu'il rendoit les services des plus considérables aux habitants et qu'il les rendoit avec plus de peine. Ceux qui auront bien lu les livres de Cicéron que j'ay conseillé de lire, sauront parfaitement ce que c'est qu'un discours et la manière de le composer; ils connoîtront la différence des styles. Cependant, je veux bien encore faire trois ou quatre réflexions

en faveur des commençants; un discours n'est rien autre chose qu'un raisonnement étendu et orné, il faut donc qu'il puisse se réduire à une seule proportion, et que les parties qui divisent ce discours soient des parties immédiates à cette proposition, que chaque partie aussi se puisse réduire à une seule proposition qui soit une preuve de la partie principale, et qui soit elle-même prouvée par des arguments de différents genres. Un discours que l'on ne peut pas réduire à une seule proposition, dont les parties ne sont pas bien distinguées, et où l'on fait entrer autre chose que des preuves immédiates, ou médiatees, de la proposition principale, n'est pas un bon discours. On fera paroître de l'Esprit, du latin, mais on y montrera un esprit sans système et sans solidité, et tous les hommes raisonnables n'estimeront guère l'auteur. J'avoüe que les preuves ne doivent pas être énoncées d'une manière sèche et philosophique. Il faut avoir recours à la Rhétorique, employer tous les raisonnements, tours variés, figures, amplifications ingénieuses, expressions élégantes, descriptions, comparaisons, exemples, portraits: mais il faut que tout prouve, il faut éviter que dans les beaux endroits l'auditeur ne dise *non erat his locus*, pour parvenir à ce but, je voudrais que l'on fit d'abord le squelette du discours, qu'on examinât de sang-froid et qu'on fit examiner à quelque connoisseur le rapport et la jonction des parties, la perfection et le bon effet du tout ensemble, après cela il luy faut donner plus belle peau et les plus beaux habits, mais pas de prétentions. Je fais encore une autre réflexion sur ces pièces. Elle est importante, ne prenez jamais pour sujet une proposition fausse, elle donnerait du jeu à l'imagination, les auditeurs seroient surpris, mais cette surprise ne les convaincroit pas de la justesse de votre esprit, et le faux ne se prouve jamais que par le faux et par ses subtilités raffinées, il est dangereux de vouloir trop subtiliser, c'est le moyen infailible de se gâter l'esprit; le véritable esprit consiste à chercher de nouvelles preuves des vérités les plus évidentes et à bien développer celles que l'on connoît déjà. On peut cependant choisir pour sujet une proposition vraie, mais qui ne paroisse pas telle à tout le monde : un paradoxe.

Encore quelques réflexions en ce qui regarde l'Enigme, on estime les explications courtes, dont les rapports sont tristes,

naturels, exprimés par des distiques autant que l'on peut, et où l'on fait entrer quelques points de morale et de satire exprimés par des épigrammes. Les explications les plus estimées sont celles dont les mots ont quelque relation au tems ou ne sont pas vulgaires, on y peut mêler quelques louanges du Prince, ou des personnes devant qui l'on parle, mais il faut qu'elles soient bien fines et bien courtes. J'ay vu rarement réussir l'Ode, elle n'est jamais entenduë, les vers françois sont bien reçus quand ils sont excellents ; quand ils sont médiocres, les séculiers ne les pardonnent pas, ils souffrent un latin médiocre. Rien n'est si indécent à un Jésuite, quand il parle, qu'un style bouffon, dont les mauvaises plaisanteries sont exprimées en françois. J'ay vu plusieurs Régents rendre un service important à leurs écoliers en leur procurant la facilité de parler latin : ils leur faisaient apprendre *l'indiculus universalis*, bien expliquer le *vita communis* fait il y a cent ans pour nos pensionnaires de La Flèche, ou *Progimnasmata selecta Jacobi Pontani* Jésuite très sçavant dans les belles lettres. Ce livre était autrefois en usage dans nos collèges. Vous me demanderez enfin comment vous partagerez votre tems. Je vous conseille de donner le matin avant la classe au latin et à la composition et de donner le soir le tems le plus court au françois et le plus long au grec. Dans les collèges où il y a une sixième, les Régents ont une année de plus pour les études que je viens de prescrire au Régent de cinquième. Ils profiteront de ce temps pour lire plus lentement les livres que j'ay indiqués, surtout Quintilien dont je ne sçaurois trop recommander la lecture. Ils pourront même lire les livres de Rhétorique imprimés dans le premier tome des livres de Cicéron, c'est-à-dire les livres de l'*Invention* qui sont de Cicéron même, et les livres *Rhetoricorum* qui sont d'un autre auteur, mais où il y a beaucoup à apprendre sur la manière de faire un bon discours. Ils pourront encore commencer l'histoire fabuleuse en lisant les livres dont je vais vous parler pour la Quatrième.

Occupation pour la Quatrième.

Il faut continuer l'étude de Cicéron pour se former un style latin, c'est là le but principal pour un Régent pendant cette année. Il lira donc pour cela, mais lentement et avec réflexion, traduisant comme je l'ai dit le latin en françois, et le fran-

çois en latin les livres de *Amiciliâ*, de *Senectute*, *Somnium Scipionis*, *Epistola ad Quintum fratrem*. Le but principal de cette année est de se former à la poësie, pour cela il faut posséder parfaitement Virgile et Homère ; pour en venir à bout il faut apprendre 1° la quantité, on en peut étudier les règles, mais la meilleure manière c'est de l'étudier en lisant les Poètes et de savoir la quantité des mots par les vers dont on se souvient ; 2° Il faut apprendre l'histoire fabuleuse. Le P. Jouveney a publié un abrégé de *Diis et Heroibus* : Il peut suffire à ceux qui ne veulent pas devenir fort sçavants ; pour les autres, je leur conseille de lire *Natalis Comitit Mitologia*, et *Lillii Gerardi de Diis et Deabus Syntagma*, il est imprimé dans les ouvrages de ce sçavant homme, et il se trouve dans les bonnes bibliothèques, c'est un ouvrage complet, 3° Je leur conseille encore de lire *Plutarquus de Legendis poetis et de Homero*. Ils apprendront la manière de se rendre utile la lecture des Poètes et à leurs écoliers. Je voudrois aussi qu'ils lisent dans l'Histoire de la Compagnie la manière admirable dont le P. Lefèvre expliquait les Poètes à ses écoliers. 4° Ils se donneront encore tout entiers à la lecture : 1°) d'Ovide de Jouveney, quoique Ovide ne soit pas le véritable modèle de la Poësie Latine, il a la plus belle imagination, de l'esprit, du sentiment, une fécondité d'idées, d'expressions, qu'il sert beaucoup à former les véritables poètes ; mais c'est Virgile et Homère qu'il faut lire et relire, goûter, posséder et imiter. On pourra en les lisant se servir pour Virgile de la traduction du P. Catrou, elle n'est pas fidelle, mais elle est bien écrite. La traduction en vers de M. Legret est plus fidelle. C'est un chef-d'œuvre, les préfaces sont admirables ; pour Horace on se servira de la traduction de Madame d'Assier, du discours de M. de La Mothe sur l'Illiade, et de l'apologie d'Homère par M. Boivin. Il faut encore lire la comparaison d'Homère et de Virgile par le P. Rapin, les réflexions du même sur l'Art poétique. On lira encore, si on a le tems, l'excellente dissertation du P. Mambrun de *Carminè Epico Hieronimus Ovidas de arte Poetica*, écrite d'un style fort virgilien. Et quelques modernes qui ont écrit dans le goût de Virgile, *Sannazar de Partu Virginis*, *Samartani Paedotrophia*, les semaines de Du Bartas traduites en vers latins par Lermens, et où il y a des solécismes de quantité, enfin les ouvrages du P. Vannier.

Occupation pour la Troisième.

Il faut continuer la lecture de Cicéron et lire *de Natura Deorum*, *Quaestiones Tusculanae*, *de Divinatione de Legibus*. Quoy qu'il y ait de belles choses dans les livres intitulés *Questiones Academicæ et de finibus*, il faut trop de Philosophie ancienne pour les entendre; ainsi je n'en conseille pas la lecture. Pour les historiens qu'on fait voir aux écoliers, préférez Quinte-curce et Caesar, ce sont deux livres que les maîtres et les écoliers ne doivent point ignorer. Justin et Valère Maxime méritent d'être lus; le but principal et presque unique de cette année pour un Régent, c'est d'apprendre une partie de l'art Poétique qui regarde le Théâtre, qu'il lise donc l'Art Poétique d'Aristote, le Théâtre de l'Abbé d'Aubignac, et surtout les quatre discours qui sont à la tête des quatre volumes de Corneille, seuls ils suffiroient; qu'ils ne négligent pas de lire deux discours de Balzac sur le caractère de la Comédie, ils sont dans ses œuvres meslées.; qu'ils ne s'arrêtent pas aux préceptes, qu'ils lisent et relisent les modèles : Sophocle, Euripide, Eschille, Sénèque, Corneille, Racine, Ovide, il est de tous les poètes celui qui entend le mieux le pathétique et le plus propre à former un poète tragique. Qu'on lise donc des ouvrages d'Ovide ce qu'un Chrétien et un Religieux en peuvent lire. J'en dis de même de Térence, Plaute et Molière; on peut lire de Plaute *Captivi*, *Aulularia*, *Mostellaria* hors deux scènes; *Rudens*, *Epidicus* excepté quelques scènes. De Molière, *le Misanthrope*, *le Fâcheux*, *les Femmes sçavantes*, *l'Etourdy*, *le Bourgeois-Gentilhomme*, *Scapin*, *Georges Dandin*, *le Médecin malgré luy*, *le Mariage forcé*. Ceux qui pourront lire les Tragédies du P. Porée auront des modèles achevés, plus ils en approcheront, plus ils seront parfaits.

Occupation pour la Seconde.

Pendant cette année on est occupé du soin des pièces, qu'il faut faire représenter, il faut pourtant qu'un Régent laborieux trouve du tems pour lire les Oraisons de Cicéron, de Démosthènes, de Pindare. Il peut aussi lire des Poètes latins qu'il n'a pas encore lus, même les modernes. Je n'oserai luy proposer la lecture des historiens, cependant s'il ne les lit cette année, quand les lira-t-il? Au moins qu'il se fasse une loi de les lire

quand il fera une sixième ou septième année, qu'alors il les lise dans cet ordre : Titlive à la Dauphine avec tous les suppléments, Denis d'Halicarnasse, Polybe, Appien, Dion, Cassius, Hérodien. C'est pour l'Histoire Romaine et pour une année. Pour l'Histoire Grecque, c'est pour une autre année : Diodore, Hérodote, Xénophon, Cyropédie, Tucidide, l'Histoire Grecque de Xénophon. Pour l'Histoire Sainte, Josephe, le discours de Monsieur Bossuet sur l'Histoire Universelle, l'Histoire de France du P. Daniel, Mariana Strada en latin; s'ils veulent se rendre l'étude de l'Histoire plus utile et ne la pas oublier, qu'ils commencent à lire le *Ratiocinarium Temporum* du P. Petau en commençant par la seconde Partie qui est la Chronique, et qu'ils fassent une chronologie où ils rapportent les abrégés qu'ils liront.

Occupation pour la Rhétorique.

Pour la Rhétorique il faut tâcher de vous former sur les plus habiles professeurs, dont vous aurez entendu parler. Les PP. Porée et La Saule sont les modèles les plus achevés, suivez-les, on ne peut vous donner de meilleurs guides et de meilleure méthode. Le soin des pièces qu'il faut faire représenter, la préparation des matières de classe, l'examen des amplifications des écoliers selon la méthode du P. Porée laissent peu de tems à un Régent de Rhétorique. Il faut pourtant qu'il en trouve pour lire Démosthène s'il ne l'a pas lu, Lucien, Claudien, Juvénal, Perse, poètes dont la lecture est utile aux orateurs, surtout Juvénal; lire aussi *Panegyriciveteres* et les oraisons de Cossart, de Jouvençy, des PP. Porée et de La Saule, lire Bourdaloue, Fléchier, Cheminai, qu'il s'applique à faire sentir à ses écoliers les différents genres d'éloquence, qu'il les dégoûte du faux, quelque brillant qu'il paroisse, qu'il leur persuade que toute l'Eloquence qui n'est pas bien fondée est méprisable et ne mérite que du mépris. S'il leur apprend à aimer Cicéron, Saint Chrysostôme, Bourdalouë, Fléchier, Cheminai, il en aura fait de grands orateurs. La Rhétorique de Grenade, *Ludovicus Granatensis de Arte Concionandi* utile même pour en former un profane. On voit en rhétorique Salluste, Corneille, Tacite, auteurs qui méritent d'être lus. Leur éloquence différente de celle de Cicéron a des beautés et des défauts qu'il faut montrer aux écoliers.

Pour dernier avis, je répète ce que je ne sçaurais trop répéter, qu'une étude fantasque et déréglée qui voltige sans se fixer à peu de bons livres, ou qui ne lit que superficiellement, est un écueil presque aussi dangereux que la Paresse.

Finis nobilitat, te Modo Sanctificat.

Archives de Jersey — M — 6271
aussi — Ex. M. A. R. P. Studer, Quimper 9 Juillet 1875.

APPENDICE II

Mémoire en latin,

qui fut envoyé en divers endroits de l'Europe, peu de temps avant que nos *Mémoires* commençassent à paraître.

Ad totius Europae viros Eruditos.

In plurimis Europae regionibus usus jam invaluit, ut sub Diarii Eruditorum titulo, vel alio simili scribantur opuscula in quibus singulis hebdomadibus vel mensibus historia Librorum texitur, qui de novo in lucem prodeunt, horum ratio et argumentum explicantur, de iis judicium fertur, etc.

Id oneris, invitante Serenissimo Dombarum Principe, Duce Coenomanum, suscepere Parisienses e Societate Jesu non pauci, rati alios Eruditos viros qui in variis Europae Academiis degunt tam multi, in laboris partem sponte venturos. Spem illam injicit, tum rei Litterariae, tum etiam privatorum qui oneris partem non recusabunt, manifestissimum commodum : sic enim illi quaecumque ad rem litterariam pertinent, facili negotio cognoscent singulis mensibus : tum vero sua suorumque opera quae apud externos ne nomine quidem saepe nota sunt, in omnium cognitionem adducent.

Haec sunt autem in quibus hujus novi Diarii Auctores adjuvari se postulant.

1. Expediret eligi ex iis qui praecipuis in Urbibus vel Academiis degunt, unum, aut alterum eruditum virum qui ultro susciperet opus scribendi ad Diarii Auctores.

2. Ii qui scribendi onus suscipient, mittant singulis mensibus Catalogum Librorum ad quasvis disciplinas pertinentium, qui in lucem prodibunt : primo quidem mense, eorum qui fuerint paulo ante editi in sua Provincia, modo illi sint alicujus momenti : sequentibus vero mensibus, eorum qui deinceps edentur.

3. Singulorum librorum titulus scribatur ea lingua qua Liber, fuerit editus, addatur nomen Bibliopolae et Urbis, ubi editio facta est, quo anno scriptus Liber, quo volumine, in-folio, in-4°, etc. qui paginarum numerus, an plures Tomi, etc.

4. Adjungatur, quoad fieri poterit, cujusque Libri argumentum, et brevis Analysis, imo et judicium de eo ferendum : nec omittatur Auctoris nomen, vitae conditio, patria, cujus sectae Auctor, etc.

5. Si quid reperiatur novi, in Astronomia praesertim, et aliis Mathematicae partibus, in Physica, Medicina, aut Chirurgia : si quid ad explanationem Sacrarum Litterarum aut Patrum, aut etiam veterum Scriptorum Profanorum pertinens, de novo proferatur : si quae adinventae fuerint nova machina : si observatum fuerit novum aliquod naturae Phenomenon aut experimentum ; si quid singulare ex aliis orbis partibus allatum fuerit, haec breviter scribantur.

6. Poterit etiam quisque proponere solvendas ab eruditis viris difficiles in quocumque doctrinae genere questiones : poterunt item Auctores qui alicui operi incumbunt, in quo perficiendo sperant se ab eruditis viris juvari posse, operis rationem ac consilium proponere.

7. Mittantur nomina Auctorum alicujus nominis in quolibet genere doctrinae, qui e vivis abibunt : an quis senex, an junior an nobilis : item si quem Magistratum gesserit vel fuerit in aliqua dignitate constitutus : an Secularis, an Regularis : quos Libros scripserit, eorumque Catalogus adjungatur : uno verbo scribatur quidquid in eo fuerit commendatione dignum.

8. Brevitas in scribendo, quantum sine dispendio rerum ipsarum fieri poterit, servetur.

9. Si auctoritate publica fuerint alicubi Libri prohibiti, vel proscriptae propositiones, non omittantur.

10. Si ex locis, ubi haec scribentur, non soleant mitti cursores ordinarii qui Parisios litteras deferant, poterunt haec mitti in urbem primariam, v. g. Viennam, Matritum, Romam, etc. unde Parisios deferantur.

11. Qui scribent, suum, et urbis suae nomen subscribant, ut possint per Litteras interrogari cum res postulaverit explanationem.

12. Poterunt ii qui scribent, vel Latina, vel patria Lingua scribere, prout magis ipsis commodum fuerit.

13. Curabitur ut illis qui in istis operam suam impendent, mittantur Parisiis grati animi ergo Diaria, vel singula singulis mensibus, vel plura simul, prout ipsis videbitur.

Ceux qui désireront qu'il soit parlé d'un Livre, ou qu'un Mémoire soit employé dans le *Journal de Trévoux*, les adresseront au Père Thoubeau, Jésuite Bibliothécaire au Collège Louis-le-Grand à Paris. On les prie d'affranchir les paquets; autrement on ne les recevra pas.

Dans plusieurs régions de l'Europe l'usage s'est établi d'écrire, sous le titre de « *Journal des Savants* », ou sous un titre semblable, des opuscules dans lesquels on rend compte chaque semaine ou chaque mois des livres qui viennent de paraître, dont on expose le but et la matière et dont on fait la critique.

Cette tâche, sur l'invitation du Sérénissime Prince des Dombes, Duc du Maine, quelques Pères de la Compagnie de Jésus habitant Paris l'ont entreprise, comptant sur le secours bienveillant des érudits si nombreux dans les diverses Académies de l'Europe. C'est ce que permet d'espérer la considération du profit tant des lettres elles-mêmes que des individus qui consentiront à participer à l'œuvre. C'est ainsi en effet qu'ils prendront chaque mois connaissance de tout ce qui concerne la littérature, et cela sans grand effort. En outre, ils feront connaître à tout le monde leurs propres ouvrages et ceux de leur pays, dont les étrangers ne connaissent souvent pas même les noms.

Voici les moyens par lesquels les rédacteurs de ce nouveau journal désirent se faire aider :

1. Il conviendra de choisir, dans des principales villes ou académies, l'un ou l'autre érudit qui se chargerait d'écrire aux rédacteurs du journal.

2. Ceux qui accepteront ce soin devront envoyer tous les mois une liste des livres qui auront paru dans toutes les disciplines : le premier mois, de ceux qui auront été publiés dans leur Province, depuis le commencement de cette année 1703, ou peu de temps auparavant, pourvu qu'ils soient d'une certaine importance ; dans les mois suivants, de ceux qui seront publiés plus tard.

3. Il faudra indiquer le titre de chaque livre, ainsi que la langue dans laquelle l'ouvrage a paru; qu'on ajoute le nom du libraire, et celui de la ville où le livre est publié, l'année de publication, le format : in-folio, in-quarto, etc., le nombre de pages, s'il y a plusieurs tomes, etc.

4. On devra y joindre, dans la mesure du possible, le sujet de chaque ouvrage avec une brève analyse ; de plus, un jugement sur sa valeur ; qu'on n'oublie pas le nom de l'auteur, son rang, sa patrie, à quelle secte il appartient, etc.

5. Si on faisait une découverte, en Astronomie surtout et dans les autres parties de la Mathématique, en Physique, Médecine, ou Chirurgie ; si l'on apportait du nouveau dans l'explication des Saintes Ecritures ou des Pères ou même des écrivains profanes ; si un nouvel instrument était inventé ; si un nouveau phénomène de la nature était observé, ou une nouvelle expérience faite ; si une curiosité était apportée des autres régions de la terre, que tout cela soit brièvement noté.

6. Chacun pourra aussi proposer aux érudits des questions difficiles sur tout sujet pour qu'ils en donnent la solution ; de même, les auteurs qui travaillent à un ouvrage pour l'achèvement duquel ils espèrent trouver une aide auprès des érudits, pourront proposer le but de leur travail.

7. Que l'on envoie les noms des auteurs en renom, dans quelque domaine que ce soit, qui seraient morts, avec l'âge de chacun, sa qualité, en indiquant s'il a exercé quelque magistrature, reçu quelque dignité ; s'il était séculier ou Régulier ; quels livres il a écrit, en en joignant la liste ; en un mot, qu'on écrive tout ce qui en lui sera digne d'être relaté.

8. La brièveté devra être gardée, sans préjudice néanmoins des renseignements à donner.

9. Si l'autorité publique en quelque lieu aurait défendu des livres ou proscrit des propositions, qu'on n'omette pas de les mentionner.

10. Si les lieux où l'on rédige ces notices n'ont pas de courriers réguliers pour Paris, que celles-ci soient expédiées dans une ville importante, par ex. Vienne, Madrid, Rome, etc. d'où elles seront envoyées à Paris.

11. Que ceux qui écriront indiquent leur nom et leur adresse, afin qu'ils puissent être interrogés par lettres en cas de nécessité.

12. Ceux qui écriront pourront se servir du latin ou de leur langue maternelle, selon qu'il leur sera plus agréable.

13. On prendra soin qu'à ceux qui auront donné leur collaboration soient envoyés de Paris, en témoignage de gratitude, des exemplaires du Journal, ou chaque mois ou plusieurs à la fois, selon que bon leur semblera.

APPENDICE III

ARREST DE LA COUR DU PARLEMENT

pour M. l'Evesque de Troyes
contre Michel Fichant, Prêtre du Diocèse de Quimper ;
Ensemble le Provincial des Jésuites de la Province de
France ; le Supérieur de la Maison Professe ; le Recteur
de leur Noviciat de cette Ville de Paris ; et le Recteur
du Collège de la rue Saint-Jacques.

Du 7 Septembre 1733.

à Paris

chez Barthelemy Alix, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Griffon.

M. DCC. XXXIII.

LOUIS par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre :
Au premier des Huissiers de notre Cour de Parlement de Paris,
ou autre, notre Huissier ou Sergent sur ce requis : Salut. Scavoir
faison qu'entre Messire Jacques-Benigne Bossuet, notre Conseiller
en nos Conseils, Evesque de Troyes, Demandeur aux fins de la
Requête insérée dans l'Arrêt de la Cour du 18 Juin dernier, et
exploits faits en conséquence le 19 et 26 du même mois de
Juin, tendante à ce qu'il plût à notre dite Cour, lui donner acte
de ce qu'il remet au Greffe d'icelle un exemplaire imprimé du
Livre des Elévations, composé par le feu Sr. Bossuet Evêque de
Meaux, et le Manuscrit original dud. Livre entièrement écrit de
la main dudit feu sieur Bossuet : ensemble un exemplaire im-
primé du Journal intitulé « Mémoires pour l'Histoire des
Sciences et des Beaux-Arts », Juin 1731. Ordonner que lesdits
écrits seront paraphez par le Greffier de notred. Cour, « *ne
variantur* » : qu'il fût permis au sieur Demandeur de faire
assigner en notre Cour Michel Fichant Prêtre du Diocèse de
Quimper, le Provincial des Jésuites de la Province de France,
le Supérieur de la Maison Professe, le Recteur du Noviciat de
cette Ville de Paris, et le Recteur du Collège de la rue Saint-
Jacques, Défendeurs cy-après nommez, pour voir dire que

l'exemplaire imprimé du Livre des Elévations sera collationné en leur présence, ou eux dûment appelez par tel des Conseillers qu'il plaira à notred. Cour par le Sr. Demandeur, à l'effet de constater la conformité de l'exemplaire imprimé dudit Livre des Elévations avec le Manuscrit original, dans tous les endroits citez tant dans la lettre de Fichant, l'un des Défendeurs cy-après nommez, que dans la réponse des Auteurs de Journal à ladite Lettre : Ordonner que lesdits Provincial, Supérieur et Recteur des Jésuites, seront tenus d'indiquer les Auteurs de leur Société, qui travaillent au Journal intitulé : « Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts » : lesquels Auteurs, ensemble Fichant, seront tenus de déclarer au Greffe de notred. Cour en présence de six des Conseillers, qu'il plaira à notredite Cour de nommer, que témérairement et calomnieusement ils ont avancé dans ladite Lettre, et dans la Réponse, que l'Ouvrage des Elévations n'étoit point de feu Sr. Bossuet Evêque de Meaux, du moins qu'il avait été altéré et interpolé ; et qu'ils en demandent pardon audit sieur Demandeur : et après ladite déclaration faite verbalement, d'en laisser un acte au Greffe signé d'eux ; et qu'ils fussent condamnez en tels dommages et intérêts qu'il plairait à notred. Cour d'arbitrer, applicables aux Hôpitaux de cette Ville de Paris, et que l'Arrêt qui interviendrait seroit imprimé, publié et affiché, sauf à notre Procureur Général à prendre pour la vindicte publique telles conclusions qu'il avisera, d'une part : Et Michel Fichant Prêtre du Diocèse de Quimper, et Pierre Frogerais, Provincial des Jésuites de la Province de France, Jean-Baptiste Bellinguen, Supérieur de la Maison Professe ; Jacques de Guenonville, Recteur du Collège de la rue Saint-Jacques, et Louis Raffart Recteur du Noviciat des dits Jésuites à Paris, Défendeurs d'autre part : Et entre Michel Fichant, Prêtre du Diocèse de Quimper, Demandeur en Requête du 22 Juillet 1733, tendante à ce qu'il plût à la Cour lui donner acte du désaveu qu'il fait à cet égard de sa Lettre imprimée dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts au mois de Juin 1731, de sa déclaration et protestation qu'il n'a eu aucune intention par la composition de cette Lettre, de manquer au respect qu'il doit au caractère et à l'autorité des Archevêques et Evêques, ni à celui qu'il doit en particulier au Sr. Evêque de Troyes, Défendeur cy-après nommé, et à la mémoire de l'illustre sieur Bossuet,

Evêque de Meaux, ni entendu s'ériger en Juge du fond d'un Ouvrage qui porte un nom si respectable par la dignité, par le profond sçavoir et par les lumières supérieures de l'Auteur : qu'il a un sensible déplaisir de ce qui s'est passé, et qui a pu donner lieu au sieur Evêque de Troyes, d'avoir une opinion contraire aux sentimens respectueux qu'il a pour lui, lequel il supplie de vouloir bien oublier, aussi d'une part : et Messire Jacques-Benigne Bossuet, Evêque de Troyes, Défendeur d'autre part : Et entre Pierre Frogerais, Provincial des Jésuites de la Province de France, Jean-Baptiste Belinguen, Supérieur de la Maison Professe, Jacques de Guenonville, Recteur du Collège Louis-le-Grand, et Louïs Raffart, Recteur du Noviciat desdits Jésuites à Paris, Demandeurs en Requête du 22 Juillet dernier, à ce qu'il leur fût donné acte du désaveu qu'ils font à cet égard tant de la Lettre du sieur Fichant, imprimée dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts au mois de Juin 1731, que la Réponse de ceux qui travaillent auxdits Mémoires, qui se trouve imprimée aussi dans iceux audit mois de Juin : ensemble de leur déclaration et protestation, que par la composition et distribution desdits écrits, ils n'ont eu aucune intention de manquer au respect qu'ils doivent au caractère et à l'autorité des Archevêques et Evêques, ni à celui qu'ils doivent en particulier au Sr. Evêque de Troyes, Défendeur cy-après nommé, et à la mémoire de l'illustre sieur Bossuet, Evêque de Meaux, ni entendu s'ériger en juge du fond d'un Ouvrage qui porte un nom si respectable par la dignité et profond sçavoir, et par les lumières supérieures de l'auteur : qu'ils ont un sensible déplaisir de ce qui s'est passé, et qui a pu donner lieu au sieur Evêque de Troyes, d'avoir une opinion contraire aux sentimens respectueux qu'ils ont pour lui, lequel ils supplient de vouloir bien oublier, et de vouloir bien honorer leur Compagnie de sa protection et bienveillance, qu'ils tâcheront toujours de mériter par leurs très-humbles respects, d'une part : Et Messire Jacques-Benigne Bossuet, Evêque de Troyes, Défendeur d'autre part : Et entre Messire Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Troyes, Demandeur en Requête du 28 Juillet dernier, tendante à ce qu'il plût à notred. Cour ordonner qu'en présence d'un des Substituts de notre Procureur Général, il sera procédé, les Défendeurs cy-après nommez présens, ou eux dûëment appelez, pardevant tel des Conseillers qu'il plaira à notredite

Cour de commettre, à la collation de l'imprimé et du Manuscrit du Livre des Elévations dans tous les endroits citez tant dans la Lettre de Michel Fichant l'un des Défendeurs cy-après nommez, que dans la Réponse des Auteurs des Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts, insérée au Journal du mois de Juin 1731, après laquelle collation il sera procédé à la vérification dudit Manuscrit par Experts dont les Parties conviendront, sinon nommez d'office sur pièces de comparaison, qui seront rapportées par le Demandeur, et pareillement convenues par les Défendeurs cy-après nommez, ou à défaut par eux d'en convenir, reçues par notredite Cour ainsi qu'il appartiendra, aussi d'une part : et ledit Fichant, Prêtre du Diocèse de Quimper, Pierre Frogerais, Jean-Baptiste Bellinguen, et Louïs Raffart, Provincial, Procureur et Recteur desdits Jésuites, Défendeurs d'autre part : Et entre ledit Fichant, Prêtre du Diocèse de Quimper, Demandeur en Requête par lui présentée à notred. Cour le 5 Septemb. présent mois, à ce qu'il plût à notred. Cour lui donner acte de ce qu'il convient et reconnoît que l'imprimé du Livre des Elévations est conforme en tout son entier au manuscrit, et que le manuscrit est entièrement écrit de la main du feu sieur Bossuet : et pareillement de ce qu'il réitère les déclarations portées par sa première Requête, qu'il supplie le sieur Défendeur cy-après nommez d'agréer, d'une part : et Messire Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Troyes, défendeur d'autre part : Et entre Pierre Frogerais Prêtre Provincial de la Compagnie des Jésuites en la province de France, Jean-Baptiste Bellinguen Supérieur de la Maison Professe, Jacques de Guenonville Recteur du Collège Louis le Grand, et Louïs Raffart Recteur du Noviciat à Paris, Prêtres de ladite Compagnie, Demandeurs en Requête par eux présentée à la Cour le cinq du présent mois de Septembre, tendante à ce qu'il leur fût donné acte de ce qu'ils conviennent et reconnoissent que l'imprimé du Livre des Elévations est conforme en tout son entier au manuscrit, et que le manuscrit est entièrement écrit de la main de feu Sr. Bossuet : et pareillement de ce qu'ils réitèrent les déclarations portées par leur première Requête, qu'ils supplient le Sr. Evêque de Troyes, Défendeur ci-après nommé, d'agréer ; leur donner acte en outre de la protestation qu'ils font à notredite Cour, qu'ils veilleront plus que jamais sur le travail des Auteurs des Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts, pour

empêcher qu'il ne s'y glisse rien de contraire aux Déclarations portées par leur Requête, aussi d'une part : et Messire Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Troyes, Défendeur, d'autre : et entre Messire Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Troyes. Demandeur en Requête du 5 du présent mois de Septembre, tendante à ce qu'il plût à notred. Cour ordonner que le Procès verbal de vérification demeurera entériné, lui donner acte de ce qu'il ne demande plus ni réparation personnelle, ni dommages et intérêts, ni dépens, et de ce qu'il n'insiste plus au surplus de sa Requête énoncé dans 14 Arrêt de notredite Cour du 18 Juin dernier, et assignation donnée en conséquence : demandant seulement permission à notred. Cour de faire imprimer l'Arrêt qui interviendra ; et que le manuscrit original et autres pièces qui ont été collationnées et vérifiées, ensemble celles qui ont servi de pièces de comparaison, seront remises au Greffe de Notred. Cour, et icelles rendues au sieur Demandeur, ou à son Procureur, d'une part : et Michel Fichant Prêtre du Diocèse de Quimper, Pierre Frogerais, Jean-Baptiste Bellinguen, Jacques de Guenonville, et Louis Raffart, Provincial, Supérieur et Recteur desdits Jésuites, Défendeurs d'autre part. Après qu'Aubry Avocat de Jacques-Benigne Bossuet, et Mannoury Avocat de Pierre Frogerais, de Bellinguen, Jacques de Guenonville, et Louis Raffart, et Michel Fichant ont été ouïs pendant une Audience, ensemble Gilbert pour notre Procureur Général. NOTREDITE COUR donne acte auxdits Jésuites. Parties de Mannoury, de ce qu'ils coaviennent et reconnoissent que l'imprimé du Livre des Elévations est conforme au manuscrit, et que le manuscrit est entièrement de la main dudit défunt Jacques-Benigne Bossuet Evêque de Meaux : leur donne acte pareillement des désaveux qu'ils font à cet égard tant de la Lettre dudit Fichant, que de la Réponse à ladite Lettre imprimée dans les « Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts », du mois de Juin 1731, comme aussi leur donne acte de leur déclaration et protestation, que par la composition et distribution desdits Ecrits ils n'ont eu aucune intention de manquer au respect qu'ils doivent au caractère et à l'autorité des Archevêques et Evêques, ni à celui qu'ils doivent en particulier audit Evêque de Troyes. Partie d'Aubry, et à la mémoire de l'illustre Jacques-Benigne Bossuet, ni entendu s'ériger en juges du fond d'un Ouvrage qui porte un nom si res-

pectable par la dignité, par le profond sçavoir, et les lumières supérieures de l'Auteur. Leur donne acte en outre de la déclaration qu'ils font du sensible déplaisir qu'ils ont de ce qui s'est passé, et qui a pû donner lieu audit Evêque d'avoir d'eux une opinion contraire aux sentiments respectueux qu'ils ont pour lui, lequel ils supplient de vouloir l'oublier, et d'honorer leur Compagnie de sa protection et de sa bienveillance, qu'ils tâcheront toujours de mériter par leurs très-humbles respects. Leur donne acte pareillement de la déclaration par eux faite de veiller plus que jamais sur le travail des Auteurs des « Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts », pour empêcher qu'il ne s'y glisse rien de contraire aux déclarations portées par leur Requête. Donne acte audit Fichant, aussi Partie de Mannoury, en ce qui le concerne, des mêmes aveux, reconnaissances, désaveux, déclarations et protestations portées par ses Requêtes. A ordonné et ordonne que le Procès verbal de vérification du 31 Août, 1, 2 et 3 Septembre 1733, sera et demeurera entériné. Donne acte en outre audit Evêque de Troyes de ce qu'il ne demande plus ni réparation personnelle, ni dommages et intérêts, ni dépens, et n'insiste plus pareillement au surplus de sa Requête réponduë le 24 mars 1733 et assignation donnée en conséquence, permet à la Partie d'Aubry de retirer du Greffe les pièces qui y ont été par lui déposées : lui permet aussi de faire imprimer le présent Arrêt. SI MANDONS mettre le présent Arrêt à duë et entière exécution selon la forme et teneur. De ce faire et donnons pouvoir. DONNE en notre Cour de Parlement le septième Septembre, l'an de grâce mil sept cens trente-trois, et de notre Règne le dix-neuvième. Collationné.

{Signé : GUENARD.
CORNEAU, *Proc.*

Par la Chambre, Signé : DUFRANC.

(de l'imprimerie de Claude Simon)
(C'est une brochure de huit pages.)

APPENDICE IV

Par des notes marginales d'une édition des M. de T., que les confrères des Journalistes ont toujours gardées, quelques auteurs d'article ou d'extrait anonymes sont indiqués.

P. BOUGEANT. — Oct. 1725 : « Dissertation sur la musique des Grecs et des Latins ».

— Déc. 1734 : « Christiani, etc., c'est-à-dire Deux lettres critiques du Chrétien Catholique ».

— Avril 1735 : « Voyage Merveilleux du Prince Férédin dans la Romancie ».

P. BOUHOURS. — Sept.-oct. 1701 : « Explication de divers termes françois que beaucoup de gens confondent faute d'en avoir une notion nette ».

P. BOURGNON. — Juil. 1708 : « Relation de l'Isle Nouvelle de Santorin, envoyée à Monseigneur le Marquis de Ferriol, Ambassadeur extraordinaire de France, à la Porte Ottomane ».

P. BRUMOY. — Janv. 1734 : « Joannis Harduini, etc., c'est-à-dire Œuvres diverses du P. Jean Hardouin ».

— Déc. 1734 : « Opera, etc., c'est-à-dire Œuvres de Physique et de Médecine, soit déjà imprimées, soit tirées des manuscrits du Cavalier Valesneri ».

— Juil. 1735 : « De Servorum Dei, etc., c'est-à-dire De la béatification des Serviteurs de Dieu, etc. ».

P. CASTEL. — Fév. 1722 : « Conjectures sur la nature des corps visqueux ».

— Mars 1722 : « Conjectures de Physique sur la raison qui fait qu'on laboure les terres, etc. ».

— Juin 1722 : « Conjectures sur les Pierres figurées qu'on trouve à Saint-Chaumont, dans le Lyonnais ».

— Juillet 1723 : « Nouvelles Réflexions sur la nature des corps durs ».

— Août 1724 : « Lettre sur la cause de la pesanteur ».

— Févr. 1733 : « Réflexions sur la fameuse éclipse observée à la Chine l'an 31., et que plusieurs prétendent être l'éclipse de la Passion ».

— Mars 1733 : « Description géographique, historique, etc. de la Chine et de la Tartarie chinoise, par P. Du Halde ».

— Oct. 1733 : « Réflexion sur la nature et la source du sublime dans le Discours, etc. »

— Juin 1735 : « Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes ».

— Oct. 1736 : « Réponse à la lettre. — Mercure, juin, 2 vol., 1736 : p. 1.374 ».

— Juin 1740 : « Réfutation de quelques principes de la Philosophie moderne ».

P. CATROU. — Mai 1708 : « Traduction des Eglogues de Virgile, avec des notes critiques et historiques ».

P. BUFFIER. — Mars-avril 1701 : « Histoire de l'origine du Royaume de Sicile et de Naples ».

— Oct. 1703 : « Dictionnaire de Musique ».

— Mars 1705 : « Abrégé de l'Histoire d'Espagne par demandes et réponses ».

— Avril 1707 : « Odes de M. D... (de la Motte) avec un Discours sur la poésie en général, sur l'Ode en particulier ».

— Janv. 1716 : « Histoire chronologique du dernier siècle, depuis l'an 1600 jusqu'à présent ».

— Août 1718 : « Eclaircissement d'un problème de Musique pratique : Pourquoi l'on employe quelquefois, dans la composition, les tons ou modes transposés préférablement aux tons ou modes naturels? »

— « Tableau chronologique de l'Histoire Universelle gravé en forme de jeu ».

— Août 1719 : « Plan d'une orthographe suivie, pour les imprimeurs ».

— Juin 1726 : « Traité de la Société Civile, et du moyen de se rendre heureux en contribuant au bonheur des personnes avec qui l'on vit ».

— Mai 1731 : « Nouvel Examen du vers de Lucain ».

P. CHAMILLARD. — Fév. 1702 : « Lettre à M..., de l'Académie Royale des Médailles, pour empêcher à l'avenir qu'on ne fonde celles qui se découvriront de nouveau ».

— Oct. 1706 : « Dissertation sur une Médaille d'Anna Faustina ».

— Déc. 1707 : « Dissertation. Sçavoir si les médailles ont été des monnayes, ou non ».

— Avril 1710 : « Lettre à S.A.S. Monseigneur le duc du Maine, sur les Quinaires (médailles) ».

— Juin 1714 : « Dissertation sur quelques médailles de Carinus ».

— Août 1723 : « Lettre à Monsieur le baron de XXX, sur un catalogue des Médailles frappées sous les Empereurs ».

— Oct. 1725 : « Sur une médaille du Cabinet de S.A.S. le duc du Maine ».

— Avril 1738 : « Lettre au sujet de quelques Titres ou Noms employés sur les Médailles ».

P. DU CHARLEVOIX. — Sept. 1725 : « La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation institutrice et Première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France ».

P. DE COLONIA. — Janv. 1718 : « Abrégé de la Vie du Bh. J.-F. Regis ».

— Sept. 1719 : « Réflexions critiques sur les Inscriptions des Monuments publics de Lyon ».

P. COMMIRE. — Juil.-août 1701 : « Corrections à faire dans les Poésies de S. Orientus, imprimées par le R. P. Marten, Bénédictin ».

P. DE COURBEVILLE. — Août 1721 : « El Discreto, etc., c'est-à-dire Le discret de Laurent Gracian ».

P. DANIEL. — Juil.-août 1701 : « Lettre à Monsieur XX touchant l'explication insérée dans les Mémoires précédents, touchant une Médaille de Gratin ».

— Mars 1714 : « Dissertation théologique sur cet axiome de saint Augustin, *Quod amplius non delectat*, etc. ».

— Juin 1714 : « Dissertation théologique sur la nécessité morale et l'impuissance morale, par rapport aux bonnes œuvres ».

— Août 1715 : « Lettres à une Dame de qualité, où l'on examine jusqu'à quel point il est permis aux Dames de raisonner sur les matières de Religion ».

— Mai 1720 : « Origine du Jeu du Piquet trouvée dans l'Histoire de France ».

— Avril 1722 : « Histoire de la Milice Française ».

— Janv. 1725 : « Plan d'un Ouvrage sur la Prédestination et la Grâce, sur lequel l'Auteur demande l'avis des Théologiens ».

P. GERMON. — Juil.-août 1701 : « Questions importantes à l'occasion de la nouvelle Histoire des Congrégations de Auxiliis ».

P. GRAINVILLE, avril 1703 : « Lettre de M. XXX à M. XXX sur une Médaille de Vitellius ».

— Avril 1709 : « Manière d'expliquer les médailles antiques ».

P. HARDOUIN. — Janv.-fév. 1701 : « Extrait d'une Dissertation latine sur deux médailles anciennes ».

— Mars-avril 1701 : « Lettre de M. XXX à un de ses amis sur une médaille donnée à Monseigneur le duc du Maine ».

— Mai-juin 1701 : « Dissertation sur le mot *Libertinorum* qui se trouve dans les Actes des Apôtres, VI, 9 ».

— Juil.-août 1701 : « Extrait d'une dissertation manuscrite, sur l'année et le jour de la mort de saint Benoît ».

— Sept.-oct. 1701 : « Réponse aux Observations de M. Galland ».

— Déc. 1704 : « Explication d'une Médaille insolente, adressée par les Huguenots à Henry III de France au commencement de son règne, avant son mariage ».

— Avril 1707 : « Explication d'une Médaille fort singulière de l'Empereur Claude surnommé le Gothique ».

— Mai 1708 : « Explication d'une Médaille très rare de l'Empereur Justinien, adressée à Monsieur Henrion, de l'Académie des Inscriptions et Médailles ».

— Sept. 1711 : « La Version Vulgate justifiée dans un passage des Proverbes ».

— Mai 1712 : « Explication de deux Médailles samaritaines ».

— Sept. 1713 : « Explication de deux versets du ch. VII^e des Actes, où l'on fait voir que saint Etienne est parfaitement d'accord avec Moïse ».

— Juil. 1715 : « Conciliation de Moyse avec saint Etienne, au sujet du dénombrement des enfants de Jacob. Gen., Ch. 46, Actes VII, 14 ».

- Déc. 1719 : « Etymologie du mot *Boanerges*, Marc, III, 17 ».
- Avr. 1720 : « Numismata, etc., c'est-à-dire Médailles des Empereurs romains depuis Dece jusqu'aux Paléologues ».
- Janv. 1724 : « Histoire d'Alexandre I, roi de Syrie, tirée du premier livre des Macchabées et justifiée par les Médailles ».
- Mai 1724 : « Passage de Tertullien corrigé et expliqué ».
- Mars 1726 : « Explication d'une ancienne épitaphe de deux enfants de France ».
- Juil. 1727 : « Les deux premiers versets du V^e chapitre d'Isaïe expliqués ».
- Juil. 1729 : « Généalogie des empereurs Trajan et Hadrien, prise sur les Médailles ».
- P. LALLEMAND. — Janv. 1709 : « Histoire des Contestations sur la Diplomatique, avec l'analyse de cet ouvrage composé par le R. P. Dom Jean Mabillon ».
- P. LAVAL. — Avril 1706 : « Diverses observations astronomiques faites à Marseille dans l'année 1705 ».
- P. LE BRETON. — Juil. 1727 : « Observation d'un Botaniste habitant des îles occidentales de l'Amérique, sur les plantes ».
- P. LEMPEREUR. — Sept. 1705 : « Explication d'une Inscription trouvée à Bourbonne ».
- P. MAHOUDEAU. — Oct. 1733 : « Table astronomique des Néo-ménies moyennes de l'Hypothèse primitive ».
- P. DE LA MAUGERAYE. — Avril 1710 : « Remarques sur l'article des M. de T., juil. 1709. Des forces centrifuges, p. 1284 ».
- P. MÉNÉTRIER. — Nov.-déc. 1701 : « Dissertation des Lotteries ».
- fév. 1705 : « Bibliothèque curieuse et instructive de divers ouvrages anciens et modernes de Littérature et des Arts, ouverte pour les personnes qui aiment les Lettres ».
- Avril 1705 : « Explication d'une Médaille de Catherine de Médicis ».
- P. MERLIN. — Janv. 1733 : « Réfutation des Critiques de M. Bayle sur saint Augustin ».
- Nov. 1736 : « Dissertation sur saint Almachius, martyr, contre Bayle ».
- P. DE MONTAUZAN. — « Explication d'un passage du premier Livre de Cicéron, de *Natura Deorum* ».

- P. OUDIN. — Avril 1712 : « Lettre en forme de Dissertation sur l'ancienneté de la ville d'Autun et sur l'origine de celle de Dijon ».
- Juin 1725 : « Mémoire instructif sur le Bref de N.S.P. le Pape Benoît XIII adressé aux Religieux de saint Dominique et qui commence par ces mots : *Demissas preces* ».
- P. PERCHERON. — Mars 1730 : « De la Digestion et des Maladies de l'Estomache, suivant le système de la Trituration et du Broyement ».
- Mai 1730 : « Histoire de l'Académie Royale des Sciences, l'année 1726, avec des Mémoires ».
- Nov. 1730 : « Dissertation métaphysique, au sujet d'un Problème proposé par M. Molineux ».
- Juil. 1732 : « Examen critique des Défauts imputés par M. Masclef à la Méthode des Massoréthés ».
- P. DE REBEQUE. — Sept. 1724 : « Remarques sur une Eclipsé de Lune observée à Pékin ».
- P. ROUTH. — Mai 1732 : « Relation fidèle des troubles arrivés dans l'Empire de Pluton, au sujet de l'Histoire de Sethos ».
- P. E. SOUCIET. — Mars 1717 : « Recueil de Dissertations critiques sur des endroits difficiles de l'Ecriture Sainte ».
- P. E.-A. SOUCIET. — Juil. 1730 : « Explication d'un passage de saint Jean Chrysostôme ».
- P. TOURNEMINE. — Avril 1702 : « Dissertation sur le système des Dynasties d'Egypte du chevalier Marsham ».
- Mai 1702 : « Nouvelle explication des Médailles de Gratien, dont il est parlé dans le premier et quatrième tome de ces Mémoires ».
- Juil. 1702 : « Nouvelle preuve de l'existence de Dieu ».
- « Dissertation sur l'Enfant qui fait le sujet de la quatrième Eglogue de Virgile ».
- Juil. 1704 : « Réflexions critiques sur la Dissertation du R. P. Dom Pezron, ancien abbé de la Charmoie touchant l'ancienne demeure des Chananéens, et de l'usurpation qu'ils ont faite sur les enfants de Sem ».
- Oct. 1704 : « Remarques de l'auteur d'un projet sur l'origine des fables, sur la fable d'Iphigénie, comparée à l'histoire de la fille de Jephté ».

— Mai 1717 : « Défense du Grand Corneille contre le Commentateur des Œuvres de Mr. Boileau Despréaux ».

— Oct. 1719 : « Dissertation sur la Prophétie de Jacob ».

— Janv. 1722 : « Scriptores Ordinis, etc., c'est-à-dire Catalogue des Ecrivains de l'Ordre des Frères Prêcheurs ».

P. DE VITRY. — Août 1716 : « Dissertations critiques sur un endroit de la 179^e Lettre de saint Augustin ».

VU, LE 4 MARS 1936.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE.

- Mémoires pour servir à l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts*, Trévoux-Paris, 1701-1762.
- L'Edition des Mémoires de Trévoux*, Amsterdam, 1702-1705.
- Memorie per la Storia delle Scienze, e buone Arti*, Pesaro, 1749.
- Acta Eruditorum Lipsiensia*, 1700-1762.
- Ami des Livres*, Paris, 4^e année, 1863.
- Anecdotes Littéraires*, Paris, chez Durand, 1752, tt. I et III.
- Année Littéraire*, par Elie Fréron, tt. I et V.
- Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par P. C. Sommervogel, Paris, Picard, 1898.
- Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, par Augustin et Alois de Bacher, Liège, 1853.
- Bibliothèque Française ou Histoire Littéraire de la France*, par D.-J. Camusat, Amsterdam, Bernard, 1723.
- Bibliographie Historique et Critique de la Presse Française*, par Eugène Hatin, Paris, Didot Frères, 1866.
- Biographie Bretonne*.
- Biographie Universelle*.
- Chronologie Biographique de la Compagnie de Jésus, Province de Lyon, 1582-1762*, par Hamy, Paris, Champion, 1900.
- Collection des Orateurs Sacrés*, Paris, Migne, 1855, t. 67.
- Correspondance de Mabillon et de Montfaucon avec Italie*, Paris, 1709, t. III.
- Correspondance entre Boileau Despréaux et Brossette*, publiée par Auguste Laverdet, Paris, Techener, 1858.
- Correspondance Générale de Madame de Maintenon*, Lavallée, Charpentier, 1865.
- Correspondance inédite du Comte de Caylus*, publiée par Charles Nisard, Paris, Imprimerie Nationale, 1867.
- De Pascal à Chateaubriand*, par Albert Monod, Paris, Alcan, 1916.
- Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne*, publié par Cabrol et Leclerc, Paris, Letouzey, 1933, t. XI-I.

- Dictionnaire Historique*, par Louis Moreri, Paris, Coignard, 1732.
- Eloge Historique du Père G.-F. Berthier, Garde de la Bibliothèque du Roi, Adjoint à l'Education de LL. MM. Louis XVI et Louis XVIII*, par M. Montjoye, Paris, Imprimerie Royale, 1817.
- Encyclopédie Méthodique*, Paris, Panckouke, 1784; Grammaire et Littérature, t. II.
- Extrait des Registres de la Chancellerie de Baden* (British Museum, Ms. Addit. 18934).
- Galerie Illustrée de la Compagnie de Jésus*, par Hamy, Paris, 1893.
- Grand Album Généalogique et Biographique des Princes de la Maison de Bourbon*, par V. Dumax, Paris, Blanc-Pascal, 1888.
- Histoire Critique des Journaux*, par M. C. (Camusat), Amsterdam, Bernard, 1734, 2 vol.
- Histoire de Dombes, tirée des Manuscrits de Guichenon* (Bibliothèque Mazarine, Ms. 3410).
- Histoire de la Clarté Française*, par Daniel Mornet, Paris, Payot, 1929.
- Histoire de la Littérature Française Illustrée*, par Joseph Bédier et Paul Hazard, Larousse.
- Histoire de la Philosophie Cartésienne*, par Francisque Bouiller, Paris, 1854.
- Histoire du Journal des Sçavans*, par Betty Trebelle Morgan, Paris, Presses Universitaires, 1929.
- Le Journal*, par Georges Weill, Paris, la Renaissance du Livre, 1934.
- Le Journal Historique sur les Matières du Tems* (« Journal de Verdun »), Verdun, 1716.
- Le Livre Français et son Commencement en Hollande, de 1750 à 1780*, par Y.-Z. Dubosq, Amsterdam, H. J., Paris, 1925.
- Le Nouvelliste du Parnasse, ou Réflexions sur les Ouvrages Nouveaux*, Paris, chez Chaubert.
- Les Maîtres de la Sensibilité Française au XVIII^e siècle*, par Pierre Trahard, Paris, Boivin.
- Les Origines Intellectuelles de la Révolution Française*, par Daniel Mornet, Paris, Colin, 1933.

- L'Esprit des Journalistes de Trévoux, ou Morceaux Précieux de Littérature répandus dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts, depuis leur origine, en 1701, jusqu'en 1762*, par Pons Augustin Alletz, chez de Hansy le Jeune, libraire, rue Saint-Jacques, près les Mathurins, Paris, 1771.
- L'Esprit des Journaux français et étrangers*, par une Société de Gens de Lettres, Paris, chez Valade, 1781.
- Les Sources de l'Histoire de France, XVII^e siècle (1610-1715)*, par Emile Bourgeois et Louis André, Paris, Picard, 1924, t. IV; Journaux et Pamphlets.
- Lettres conservées dans la bibliothèque des Jésuites*, Jersey, Angleterre.
- Lettres conservées dans la bibliothèque des Jésuites*, Valkenburg, Hollande.
- L'Homme Moral opposé à l'Homme Physique*, de M. R..., Toulouse, 1756.
- Louis XIV et sa Cour, Portraits, Jugements et Anecdotes*, extraits des Mémoires authentiques (1694-1715) de Saint-Simon, Paris, Hachette, 1857.
- Mélanges tirés d'une Grande Bibliothèque*, tt. V et VI.
- Mémoires d'une Société Célèbre considérée comme corps littéraire et académique depuis le commencement de ce siècle; ou Mémoires des Jésuites sur les Sciences, les Belles-Lettres et les Arts*, publiés par M. l'Abbé Grosier, chanoine de Saint-Louis du Louvre, Paris, chez Defer-Demaisonneuve, 1790.
- Mémoires Secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours; ou Journal d'un Observateur*, Londres, chez John Adamson, 1767.
- Notice sur l'Ancienne Imprimerie de Trévoux*, par M.-C. Guigne, Lyon, Vingtrinier (vers 1855).
- Nouveaux Lundis*, par Sainte-Beuve, Paris, Hachette, 1865.
- Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût*, Paris, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille, 1777.
- Nouvelle Bibliothèque Germanique.*
- Nouvelles Ecclésiastiques.*
- Observations sur les Ecrits Modernes*, Paris, Chaubert, 1726.
- Observations sur les trois Siècles de la Littérature Française*, Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Bastion, 1774.

- Œuvres d'un auteur de sept ans (le duc du Maine)*, Bibl. Nat.
- Œuvres Complètes de Voltaire*, Paris, chez Lequien, 1825.
- Port-Royal*, par Sainte-Beuve, Paris, Hachette, 1867.
- Querelles Littéraires, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des Révolutions de la République des Lettres, depuis Homère jusqu'à nos jours*, par A. Simon Traillh, Paris, Durand, 1761.
- Recueil de Manuscrits*, par Jean-Jacques Cœur de Roy; Premier Recueil, 1709 à 1712, Bibl. Mazarine, Ms. 2458.
- Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort et de l'Apparition du Jésuite Berthier; avec la relation du voyage du frère Garasse et de ce qui s'ensuit, en attendant ce qui s'en suivra*, par Voltaire; Brochure sans lieu, ni date, in-8°.
- Table Méthodique des Mémoires de Trévoux (1701-1775)*, *Dissertations, Pièces Originales ou Rares, Mémoires*, précédés d'une Notice historique, par le Père C. Sommervogel; Paris, Auguste Durand, libraire, rue des Grecs, 1864.
- Table Générale des Matières contenues dans le « Journal des Sçavans » de l'Édition de Paris*, depuis l'année 1665, qu'il fut commencé, jusqu'en 1750 inclusivement, avec les noms des auteurs, les titres de leurs ouvrages et l'extrait des jugemens qu'on en a portés. Suivi d'un Mémoire historique sur le « Journal des Sçavans » et d'une Notice des journaux formés à l'imitation de celui-ci; Paris, 1753-1764.
- Thesaurus Spiritualis Societatis Jesu*, Brugis, Desclès, 1912.
- Voltaire et ses Maîtres*, par Alexis Pierron, Paris, Didier et Cie, 1866.
- Voltaire*, par André Maurois, Paris, Gallimard, 1935.

INDEX DES PERSONNAGES

A

Adam (P.), 163.
 Advielle, 30.
 Alembert (d'), 158.
 Alletz, Pons (A.), 5.
 Alvarez (Emmanuel), 172.
 Amyot, 174.
 André (Louis), 34.

Argens (Marquis d'), 146.
 Arnould, 57, 58, 63, 65, 67, 109.
 Athanase (P.), 75.
 Atterbury (François), 111.
 Aubenton (P. Guillaume d'), 45.
 Aubignac (l'abbé d'), 179.

B

Backers (Augustin et Alois de), 28, 29,
 70, 79, 85, 88, 91, 92, 94, 95, 97, 98,
 121, 133, 151, 157, 158.
 Bacon (Francis), 165.
 Balzac, 174, 179.
 Barbier, 120.
 Barcith (Princesse de), 160.
 Basnage, 39, 53, 54.
 Bayle, 38.
 Beaupoil (F.-J. de), Marquis de Saint-
 Aulaire, 75.
 Beausobre (I. de), 146.
 Bédier (Joseph), 35.
 Belingan (P. Jean-Baptiste), 108.
 Bellin, 13.
 Benoit (P.), 156.
 Bernard (Jacques), 46.
 Berruyer (P. Isaac), 25.
 Berthier (P. Guillaume-François), 17,
 146, 150, 151, 155, 156, 157, 158, 159,
 160, 161, 162, 163, 164, 165, 169.
 Blainville (P. de), 89.
 Bodin (P. Paul), 106.
 Boecler, 89.
 Boileau, 11, 12, 29, 31, 57, 58, 59, 60,
 61, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 150.
 Boileau (l'abbé), 57, 58, 66.
 Boivin, 178.
 Bossuet (Évêque de Meaux), 48, 124,

125, 126, 127, 128, 129, 130, 180, 186.
 Bossuet, Évêque de Troyes), 125, 128,
 129, 130, 186.
 Boucherat (de), 100.
 Boudot (Jean), 16.
 Boudost, 172.
 Bougeant (P. Guillaume-Hyacinthe),
 112, 113, 114, 141, 142, 152, 192.
 Bouhier (Jean), 75.
 Bouhours (P. Dominique), 174, 192.
 Bouiller (Francisque), 110.
 Bouillet, 93.
 Bourbon (Auguste II de), 55.
 Bourbon (Henri de), 15.
 Bourbon (Louis-Auguste de), 7.
 Bourbon (Louis-Charles de), 55.
 Bourbon (Louis-François de), 91.
 Bourdaloue, 25, 57, 65, 155, 180.
 Bourgeois (Émile), 34.
 Boze (Claude Gors de), 76.
 Brossette (Claude), 11, 12, 59, 60, 64,
 66, 67, 68, 150.
 Brumoy (P. Pierre), 73, 95, 109, 111,
 131, 132, 133, 134, 136, 142, 145, 151,
 153, 155, 192.
 Buffier (P. Claude), 28, 58, 59, 69, 70,
 85, 174, 193.
 Buffon, 6.
 Burette, 90, 91.

C

- | | |
|---|------------------------------------|
| Cabrol, 30. | Chateaubriand, 29. |
| Camusat (D.-J.), 13, 39, 45, 68, 83. | Cheminais (P.), 25, 180. |
| Caninus (A.), 173. | Chrispinus, 174. |
| Castel (P. Louis-Bertrand), 91, 93, 94,
95, 96, 97, 98, 141, 152, 192. | Clark, 54. |
| Catrou (P. François), 28, 81, 82, 84,
118, 151, 178, 193. | Clément VII, 10. |
| Caumont (Marquis de), 95, 111, 134,
141, 145, 150. | Coëtlogon (Marie et René de), 78. |
| Caylus (Comte de), 42. | Cœur de Roy (Jean-Jacques), 68. |
| Cellarius, 172. | Colletet, 15. |
| Cerceau (P. Jean-Antoine du), 66, 89,
90, 91, 118. | Colonia (P. de), 75, 194. |
| Charavay (Étienne), 30. | Commire (P.), 25, 194. |
| Charlevoix (P. de), 141, 142, 151, 194. | Condillac, 6. |
| | Cork (Comte de), 133. |
| | Corneille, 10, 179. |
| | Courbeville (P. de), 85, 118, 194. |
| | Croix (de la), 150. |

D

- | | |
|-------------------------------------|----------------------|
| Dacier, 90, 178. | Diderot, 6, 22, 165. |
| Daniel (P. Gabriel), 106, 180, 194. | Dorsanne, 85. |
| Delbran, 172, 174. | Drapier, 16. |
| Desbos (C.), 15. | Du Bartas, 178. |
| Descartes, 97, 109. | Dubosq (Y.-Z.), 135. |
| Desfontaines, 89, 118, 119. | Duguet, 127. |
| Deslandes, 50. | Dumax (V.), 55. |
| Despineul (P.), 28, 49, 50, 85. | Du Rus (P.), 66. |

E

- | | |
|------------------------|--------------------------|
| Escobar (P.), 57, 113. | Escoffier (Maurice), 16. |
|------------------------|--------------------------|

F

- | | |
|--|-----------------------------|
| Fichant (Michel), 124, 125, 126, 128,
129, 130, 131, 186. | Fourmont (Michel), 76. |
| Fléchier (P.), 180. | François I, 10. |
| Fleuriau (P.), 156. | Fréron (Elie), 84, 97. |
| Fontenelle (de), 80, 92, 111. | Frogerais (P. Pierre), 108. |
| Forcet (P. Henry-Charles), 106. | Furetiere (Fable), 53. |

G

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------|
| Gaillard (P.), 65, 66. | Gavelli (Niccolo), 153. |
| Galland (Antoine), 76. | Gaudin, (P.), 172. |
| Ganeau (Etienne), 16, 18, 20, 32. | Germon (P.), 85, 195. |
| Garangeot, 120. | Gidel (A.-Ch.), 29, 66, 67. |
| Gaspariny (Lambert), 16. | Girardon (François), 75. |

Godefroy (Frédéric), 146.
Goujet (l'abbé), 9.
Granet (l'abbé), 122.
Graveson (I.-H.-M. de), 116.
Gresset (P.), 161.

Grosso (Antonio), 153.
Grosier (l'abbé), 5, 22, 25, 26.
Guenonville (P. Jacques de), 108.
Guichenon, 8.
Guigne (M.-C.), 16.

H

Haller (de), 161.
Hamy (P.), 27, 85, 133, 158.
Hardouin (P. Jean), 25, 28, 98, 99, 100, 101, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 144, 195.
Hatin (Eugène), 16, 17, 151, 154.
Havinga (J.-C.-A.), 138.

Hazard (Paul), 35.
Heidegger (Jean-Henri), 47.
Helvétius, 6, 58.
Honnant (P. Claude-René), 88, 89.
Huet (Pierre-Daniel), 53, 90, 98.
Humbert VII, 10.

I

Isambart (Nicolas), 89.

J

Jansénius, 109.
Johnson (Dr. Samuel), 133.
Jonston, 49.

Joubert, 172.
Jouvency (P.), 178, 180.

L

La Chaise (P. François de), 57, 65, 85.
La Crose, 99.
La Fosse (Antoine de), 72, 73.
La Hire (Philippe de), 76.
Laisné, 150.
Lalleman (P. Philippe), 16, 196.
La Rue (P. Charles de), 78.
Le Tellier (P. Michel), 16, 29, 68, 85, 106.
La Tour (P.), 81.
Laurentius (C.-S.), 172.
Lavalette (P.), 169.
Laverdet (Auguste), 12, 60, 64, 67.
Le Clerc (Jean), 46, 49, 50, 103.
Leclercq, 30.

Lefevre (P.), 178.
Le Grand (Antoine), 109.
Leibnitz, 75, 80, 92, 93.
Lempereur (P.), 75, 196.
Lennex (Madame), 133.
Le Pers (P. J.-P.), 152.
Le Quien (P.), 75.
Locke, 46.
Longin, 174.
Lorme (Jean-Louis de), 50, 101, 102, 104.
Louis XIV, 7, 8, 12, 55, 123, 132.
Louis XV, 159.
Luber (Marthe de), 82.

M

Mabillon, 71.
Maggs, 30.
Maffei (Marquis Scipion), 150.
Magliabecchi (Antoine), 70, 71, 72.
Maillard (des Forges), 134.

Maius (Henri), 76.
Maine (Duc du), 7, 8, 10, 12, 15, 18, 28, 31, 32, 55, 87, 122, 123, 136, 137, 139, 147, 148, 182, 184.
Maintenon (Madame de), 7, 8.

Malebranche, 109.
 Mallemans (l'abbé), 75.
 Mancel, 31.
 Marchal (Jean), 54.
 Margat (P.), 134.
 Margrave (Madame de), 161.
 Marquer (P. Louis), 85, 120.
 Maret (Clément), 89.
 Martin (P. André), 109.
 Martin (G.), 88.
 Martinus, 172.
 Masclef (l'abbé), 75.
 Mat (P.), 156.
 Maugeraye (P. de la), 131, 196.
 Maurois (André), 163, 164.
 Maury (Cardinal), 7, 26.
 Meerman (Gerard), 29, 30.
 Menestrier (P.), 9, 75, 196.
 Molière (de), 179.
 Molières (de), 150.

Molin (André), 16.
 Molin (Jean), 15.
 Montaigne, 54, 161.
 Montchevreuil (Marquis de), 8.
 Monod (Albert), 29, 46, 70, 89.
 Montespan (Madame de), 7.
 Montesquieu, 6, 94, 95, 96, 97, 116.
 Montfaucon, 7.
 Montjoye (M.), 17, 32, 64, 146, 160, 163, 165.
 Montpensier (Mademoiselle de), 8.
 Moreri (Louis), 9, 10, 14, 17, 28, 70, 78, 81, 88, 98, 111, 114, 122, 134, 143, 151.
 Morgan (Betty T.), 14, 17, 22, 53.
 Morin (Jean), 75.
 Morillon (Claude), 15.
 Mornet (Daniel), 13, 35.
 Motte (de la), 132, 178.
 Muratori (Luigi-Antonio), 46, 76.

N

Newton, 97, 122.
 Nicolle, 109.
 Nisard (Charles), 42.

Noailles (cardinal de), 85.
 Noguès, 38.

O

Olivet (l'abbé d') (Cf. P. P.-J. Thou-
 lier), 90, 107, 111.
 Orival (P. d'), 156.
 Orléans (Anne-Marie-Louise d'), 10, 15.

Orléans (P. d'), 151.
 Orsi (Marquis Jean-Joseph), 77.
 Oudin (P.), 75, 197.

P

Pascal, 29, 109.
 Pecquet, 97.
 Petau (P.), 180.
 Petiscus, 172.
 Pfaff (Christophe), 116.
 Phillips (Sir Thomas), 30.
 Picot, 85.

Pierron (Alexis), 80, 81.
 Piron (Alexis), 26.
 Plesse (P.), 155.
 Pontanus, 177.
 Porée (P. Charles), 179, 180.
 Prévost, 145.

Q

Quadres (P. de), 75.
 Quaritch (Bernard), 30.

Quesnel (P.), 109.

R

Racine, 7, 89, 179.
 Radonvilliers (l'abbé), 26.
 Raffard (P. Louis), 108.
 Rameau (Jean-Philippe), 150.
 Ramsay (Michel de), 145, 150.
 Rapin (P.), 174, 178.
 Réaumur (René-Antoine), 152.
 Régis (Jean-François), 45.
 Régis (Silvain), 109.
 Regnier, 62, 63.
 Rey (Marc-Michel), 154.

Richelieu, 75, 114, 161.
 Rodolphe III, 10.
 Roger (l'abbé), 75.
 Rothelin (l'abbé de), 88.
 Rouge (Pierre le), 16.
 Rouillé (P. Pierre-Julien), 83, 141, 142, 149, 150, 151.
 Routh (P.), 155, 197.
 Rousseau (Jean-Baptiste), 72, 73, 74.
 Rousseau (Jean-Jacques), 6, 164.

S

Saint-Marc (de), 66.
 Saint-Pierre (l'abbé de), 93.
 Saint-Simon, 12, 85.
 Sainte-Beuve, 59, 68, 94.
 Sainte-Colombe, 169.
 Sainte-Marthe (Denis de), 77.
 Saintes (Claude de), 89.
 Savoie (Louise de), 10.
 Scapula, 174.
 Schrevelius, 174.
 Scotus, 172.
 Secondat (Baron de), 96.

Shakespeare, 64.
 Sommervogel (P. Charles), 6, 10, 17, 27, 55, 66, 77, 78, 90, 91, 92, 94, 116, 119, 169.
 Sotheby, 30.
 Souciet (P. Etienne), 85, 121, 197.
 Staël (Madame de), 12.
 Stephanus (Etienne, Henri), 172, 173.
 Stephanus (Etienne, Robert), 172, 173.
 Strabon, 9.
 Struvius (B.-C.), 14, 18, 136.
 Sylvanus (François), 172.

T

Tailhié, 84.
 Tellesius (Gérard), 77.
 Terrin, 76.
 Thiers (Jean-Baptiste), 58, 62.
 Thomassin (P.), 109.
 Thoulier (P. Pierre-Joseph), 68, 90.
 Thou (de), 144.
 Thoubeau (P.), 81.
 Tillet (Titon du), 150.

Tissot, 31.
 Torreil, 54.
 Tour (P. de la), 141.
 Tournemine (P. René-Joseph de), 21, 25, 28, 29, 59, 77, 78, 79, 80, 81, 92, 171, 197.
 Trahard (Pierre), 14.
 Trailh (A. Simon), 66, 74, 98, 112.

V

Vaillant (Jean Foi), 19.
 Vanière (P.), 25, 174, 178.
 Vaugelas, 174.
 Vauvenargues, 6.
 Vernet, 45.
 Victor (Ambroise), 109.

Villars (Sire de), 10.
 Villefore (de), 85.
 Villeneuve, 63, 83.
 Voltaire, 6, 69, 74, 75, 80, 81, 97, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 170.
 Vossius, 172.

W

Weill (Georges), 14, 15, 32

| Woolhouse, 76.

Z

Zaccaria (P.), 153.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	5
CHAPITRE PREMIER. — <i>La création du Journal</i>	7
Principauté de Dombes.....	8
Trévoux.....	8
Le mécénat du duc du Maine.....	12
Le mot <i>Journal</i> au XVIII ^e siècle.....	13
L'État du journalisme au début du XVIII ^e siècle.....	14
L'imprimerie de Trévoux.....	15
L'initiative dans la création du <i>Journal</i>	16
CHAPITRE II. — <i>La Rédaction</i>	21
Pourquoi un groupe de rédacteurs?.....	21
Les <i>Journalistes</i> n'habitaient pas Trévoux.....	27
Les premiers rédacteurs.....	27
Le manque de renseignements aux débuts du <i>Journal</i>	29
CHAPITRE III. — <i>La Préface</i>	32
Le premier numéro.....	32
La Préface.....	32
Le but poursuivi.....	34
Les auteurs des extraits.....	36
La façon de rédiger les extraits.....	37
Les sujets traités.....	40
Impartialité.....	43
CHAPITRE IV. — <i>Premier Épisode</i>	48
Le premier article.....	48
La première controverse — Jean Le Clerc.....	49
La contrefaçon d'Amsterdam.....	50
Seconde controverse — MM. Basnage et Huet.....	53
Les progrès du <i>Journal</i>	54
Premières modifications.....	54
Les retards.....	55
CHAPITRE V. — <i>Quelques Controverses</i>	57
Controverse avec Boileau.....	57
Le P. Buffier.....	69
L'affaire Magliabecchi.....	70
De La Fosse et J.-B. Rousseau.....	72

	Pages.
Difficultés et succès.....	74
Collaborateurs divers.....	75
Attaques diverses.....	76
Le P. Tournemine.....	77
Le P. Catrou.....	81
CHAPITRE VI. — <i>Nouveaux Rédacteurs</i>	85
Changements dans la rédaction.....	85
Encore les retards.....	86
Lacune dans la série des numéros.....	87
Nouveaux rédacteurs.....	88
Le P. Castel.....	91
Le P. Hardouin.....	98
Le P. Bougeant.....	112
CHAPITRE VII. — <i>Nouvelles Controverses</i>	115
Autres controverses.....	115
Fautes et maladresses.....	117
Le P. Marquer.....	120
Le P. Étienne Souciet.....	121
Rétractation du privilège du duc du Maine — <i>Journal</i> imprimé à Lyon.....	122
L'affaire des <i>Élévations</i> de Bossuet.....	125
Le P. Brunoy.....	131
CHAPITRE VIII. — <i>Le Journal transféré à Paris</i>	136
Changement radical.....	136
Des promesses nouvelles.....	139
La mort du duc du Maine.....	147
CHAPITRE IX. — <i>Le dernier directeur des Jésuites : Le Père Berthier</i>	150
Collaborateurs divers.....	150
<i>Journal</i> combiné avec le <i>Journal des Savants</i> — Éditions italiennes.....	153
Le P. Berthier.....	155
Voltaire.....	158
Jean-Jacques Rousseau.....	164
Diderot et l' <i>Encyclopédie</i>	165
APPENDICE I. — Instruction pour les Régents, par le R. P. Tournemine.....	171
APPENDICE II. — Mémoire en latin.....	182
Traduction française.....	184
APPENDICE III. — Arrest de la Cour du Parlement pour M. l'Évesque de Troyes.....	186
APPENDICE IV. — Les noms de quelques auteurs d'article ou d'extrait anonymes sont indiqués.....	192
BIBLIOGRAPHIE.....	199
Index des Personnages.....	203
Table des Matières.....	209

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}
MESNIL - 1936